

Le Samedi

VOL. IX. No 51
MONTREAL, 21 MAI 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

MUSÉE FÉMININ



JEUNE ESPAGNOLE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 21 MAI 1898

BOUQUET DE PENSÉES

Une belle fille, c'est une qui est jolie et qui ne le sait pas.

x

Gardez-vous d'un loup apprivoisé, d'un Juif baptisé et d'un ennemi réconcilié.

x

Le plus grand plaisir pour une femme est de planter à sa guise un clou de travers dans un mur.

x

La femme est un être illogique. Elle débouche généralement une bouteille en poussant le bouchon dedans.

x

Il y a deux choses qui font qu'une jeune fille saute en l'air : l'apparition d'une souris ou une demande en mariage.

x

Un homme dépense \$3.00 pour une boîte de cigares alors qu'il se moque d'une femme achetant 5 centimes de gomme à mâcher.

x

Une jolie fille ne l'est jamais tant aux yeux de son amoureux que lorsqu'elle lui laisse entendre qu'elle va épouser un de ses rivaux.

x

Quand une jeune fille commence à porter intérêt à l'arrangement du nœud de cravate d'un garçon, c'est le temps pour ce dernier de commencer à épargner de l'argent. Ses jours de célibataire sont comptés.

UN SOLITAIRE.

DANS LE VRAI



Madame Mulblanchie.—Pardou, Massa, je suis en visite chez ma sou, mais j'ai pédu son adresse, je ne me rappelle que li numéro !
L'homme de police (gracieux).—Et, je suppose que quelque fou vous a dit de vous adresser à un homme de police ?

IL NE POUVAIT PAS VOIR ÇA !



Le tramp (s'essuyant les yeux).—Oh ! madame, une femme et dix enfants qui crèvent de faim, quel triste spectacle pour un père qui a du cœur. C'est plus fort que moi, je ne puis pas voir ça.

La dame charitable.—Tenez, mon pauvre homme, voici un dollar pour eux. (Avec intérêt.) Où est votre famille ?

Le tramp.—A Londres, madame. (Et il s'éloigna très dignement.)

UN VRAI DIPLOMATE

Mlle Labeauté.—Monsieur Louis, je viens, vous prendre pour arbitre d'une contestation qu'il y a entre M. Edouard et moi. M. Edouard assure qu'il n'y a que cinq cents pieds d'ici à la grève, et moi je soutiens qu'il y en a mille. Mettez-nous d'accord.

Monsieur Louis.—Je pense que vous êtes tous les deux dans la vérité.

Mlle Labeauté.—Comment cela ?

Monsieur Louis.—La distance d'ici à la grève est à peu près de 500 des pieds d'Edouard et de 1000 des vôtres.

ABSOLUMENT CORRECT

La maman.—Henri, voici une orange, mais tu sais ce que je t'ai dit, ta petite sœur doit avoir une grosse part de tout ce que tu mange. La part du lion.

Henri.—Oui, maman.

Louise (5 minutes après).—Maman, Henri ne m'a rien donné.

La maman (sévèrement).—Comment cela se fait-il, Henri, après ce que je t'avais dit.

Henri.—Mais tout est bien correct, maman. Les lions ne mangent pas des oranges.

UN HOMME CHANCEUX

Rouleau.—Et comment votre femme vous a-t-elle reçu cette nuit, quand vous êtes revenu du cercle ?

Rouleau.—Elle m'a fait une moue ! mais une moue, et a complètement refusé de me parler.

Rouleau.—Quel homme chanceux vous êtes ! La mienne m'a parlé, hélas.

CE QUELLE AURAIT

Le professeur.—Vous êtes très faible en arithmétique, Louiset. Venez ici, mon ami, et tâchez de bien comprendre ce que je vais vous dire. Je suppose que votre père donnât à votre mère, le matin, un billet de \$10 et le soir un billet de \$5, qu'est-ce qu'elle aurait ?

Louiset (vivement).—Une syncope, monsieur.

MAL TOMBÉ

Premier voleur.—Mais qu'as-tu donc, mon pauvre vieux ? d'où sors-tu ? As-tu éprouvé un accident de chemin de fer ?

Le second voleur.—Non, mais j'ai voulu aller voler dans une maison de la rue St-Denis, cette nuit, et la femme attendait son mari qui était au club. Elle m'a pris pour lui.

SOIRÉE BOURGEOISE

Monsieur.—Dis, chérie, fais donc en sorte que Léontine se mette vivement au piano.

Madame.—Mais elle en sort.

Monsieur.—Ça ne fait rien. Si on attend un quart d'heure de plus, jamais il n'y aura assez de sandwiches pour tout le monde.

PAS UNE SEULE !

Héloïse.—Monsieur Beauvisage me disait l'année dernière qu'il était prêt à épouser n'importe quelle jeune fille à laquelle il plairait.

Catherine.—Et, l'a-t-il fait ?

Héloïse.—Non, il n'a réussi à plaire à aucune.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXIX

PITIÉ POUR LES ANIMAUX

S'il existe vraiment, où donc s'arrête-t-il
Cet effroyable droit qui nous livre la vie
Comme une chose inerte au travail asservie,
Et nous met la douleur aux mains comme un outil ?

Tous ces êtres vivants qu'une invisible trame
Tient enchaînés pour nous sous une loi de sang,
Tous ces fils de l'argile ont un peu de notre âme,
Un peu de ce qui pense, un peu de ce qui sent.

Le Dieu qui les couvrit d'une éternelle enfance
Leur donna la pitié de l'homme pour défense,
L'œil pour le supplier, la voix pour l'attendrir :

Et ceux-là sont des fous dont l'horrible caprice
Torture sans raison, ou frappe sans justice
Ces frères que nous fait le pouvoir de souffrir !

ARMAND SYLVESTRE.

INSTANTANÉS

LVI

EN FORÊT

Le soleil surgit au-dessus des futaies, dardant ses flèches roses sur les tendres frondaisons de la forêt.

Il n'a pas plu depuis quelques jours, et le sol des sentiers se fendille, — légèrement, — tandis que les feuilles pendent aux branches et que l'herbe jaunît sur les talus.

Mais, dans l'air chaud, une exquise odeur de fraises, de framboises et de cassis mûr s'exhale, imprégnant la feuillée et les fougères élégantes, aux tiges courtes et vigoureuses. Dans les éclaircies du bois, les fraises surgissent, animent la verdure et épaississent leur éclatant tapis, brodé de points sanglants.

Chacun s'empresse de cueillir les fruits savoureux que l'on place dans un panier, recouvert d'une jonchée de fougères ou de feuilles de bardane.

Et l'œil, plongeant sous les ramures, n'aperçoit partout que des nappes de verdure, criblées de points lumineux, et l'oreille n'entend que les grignotements des écureuils où, dans les hautes branches, le roucoulement des ramiers.

Puis un bruit sec de bois qu'on fend, là-bas, dans cette clairière qui fait, en la forêt épaisse, comme un cirque lumineux.

Quelque pas encore et nous apercevons une cabane rustique, au toit couvert de mottes de terre, entourée de troncs de hêtre, la loge d'un sabotier, séparée de la clairière par un ruisseau rapide, qu'on franchit sur un petit pont de bois.

SILVIO.

DÉFINITION

Bouleau. — Dis, Rouleau, sais-tu ce que c'est qu'un singe ?

Rouleau. — Un singe ! C'est un homme qui n'a pas assez d'esprit pour savoir se raser.

VLAN !



La petite Emilie. — Dis, maman, qu'est-ce que c'est donc, qu'une personne commune ?

La maman. — Mon enfant, c'est une personne de mauvaises manières avec laquelle il est bon de ne pas se lier. Tu me comprends ? Mais pourquoi me demandes-tu cela ?

La petite Emilie. — C'est parce que madame disait que tu étais une personne commune.

SENTENCE MÉRITÉE



Le magistrat. — Prisonnier, vous avez été déclaré coupable de tentative d'enlèvement sur la plaignante, Mlle Vieuxchaudron. Reconnaissez-vous la culpabilité ?

Le prisonnier. — Oui, Votre Honneur.

Le magistrat. — Avez-vous quelque chose à dire avant la sentence qui va être prononcée contre vous ?

Le prisonnier. — Non, Votre Honneur.

Le magistrat. — Cinquante ans à l'asile de la Longue-Pointe.

LE SEUL MOYEN

Madame Bonnebille (qui vient de rencontrer madame Laconnais sur la rue Ste-Catherine). — Vous étiez sortie, hier après-midi, lorsque je suis allée vous rendre visite ?

Madame Laconnais. — Hélas, oui, ma chère.

Madame Bonnebille. — Vous êtes toujours sortie quand je vais vous rendre visite.

Madame Laconnais. — Dame, c'est le seul moyen que j'ai pour éviter d'y être.

FAUTE DE S'ENTENDRE

Balendard. — Et que faites-vous en ce moment pour vivre ?

Chaffaroux. — J'écris dans les journaux.

Balendard. — Vous ! En voilà une bonne blague que vous me contez là. Comment vous ne savez pas aligner deux mots l'un devant l'autre et vous voulez me faire avaler que vous êtes devenu journaliste ?

Chaffaroux. — Ne vous excitez pas, Balendard, je ne vous ai jamais dit que j'étais journaliste, mais bien que j'écrivais dans les journaux.

Balendard. — Mais, pourtant !...

Chaffaroux. — J'annonce tous les jours pour décrocher une situation.

UN, CERTAINEMENT

Madame. — Y a-t-il un seul homme, Auguste, qui puisse dire à sa femme, sans farder la vérité, qu'elle est la seule qu'il ait jamais aimée ?

Monsieur. — Il y en a certainement un, je puis l'affirmer.

Madame (dans un bel élan). — O toi, mon cher !

Monsieur. — Non. Adam !

HEUREUSEMENT

Un de nos excellents financiers rencontre, sur la rue St-Jacques, un de ses intimes qui court comme un perdu.

— Où courez-vous donc, y a-t-il quelque nouvelle importante de la guerre ?

L'ami. — Non, je vais chez le pharmacien.

Le financier. — Pour vous ?

L'ami. — Oh ! non, heureusement, c'est pour ma femme.

ÇA LUI A FAIT PLAISIR



Tante Vieillesouche. — Eva, je viens de chez le photographe. Chaque année je fais prendre mon portrait.

Eva (épouvantée). — Bonté du ciel, tante Vieillesouche, vous devez en avoir au moins une centaine ?

TENDRES SOUVENIRS



Le veuf (au voleur qui était en train de retourner ses poches). — Dites, mon ami, êtes-vous déjà venu ici ?

Le voleur (abasourdi). — N...o...n... Mon...sieur !

Le veuf. — Auriez-vous objection à venir plus souvent ? — Disons une ou deux fois par semaine, — et visiter les poches de mon pantalon, comme vous le faites en ce moment. Si vous saviez combien vous me rappelez ma chère défunte Angéline ? Il me semble qu'elle est là, vivante, la pauvre chérie. Bonsoir, mon ami, que le Seigneur vous bénisse.

Il paraît que l'infortuné voleur est malade, à l'hôpital, d'une congestion au cerveau.

BAIN MATINAL

Gracieuse et vive, ainsi que la folle sirène,
Dont la mer pleure encor et toujours le destin,
Vous m'êtes apparue en la superbe arène
De chatoyante opale aux abîmes sans fin.

La mouillure légère à vos cheveux s'égrené
En perles d'une eau claire au soleil du matin,
Et, sur le blanc nacré de votre cou de reine,
Met des ruisseaux d'argent au caprice incertain.

Et depuis, contemplant l'horizon à l'aurore,
Dans le désert immense, au lointain qui se dore,
Je cherche, inconscient, le profil admiré :

Et toujours je revois, parmi le bleu des ondes,
Le tableau souriant, dans la vague miré,
De vos deux grands yeux noirs, et de vos boucles blondes.

JEAN STULLER.

CE QU'IL VA DEVENIR !

(Pour le SAMEDI)

A Antonio P..., Montréal.

Il est parti, le charmant oislet, d'un léger coup d'aile, s'élevant dans les régions infinies, il s'est envolé sans se soucier des regards qui le suivaient tristement dans l'espace, des bras caressants qui cherchaient à le retenir, de la voix, douce comme la brise du matin, qui l'appelait tendrement :

O cher petit oiseau, reviens, reviens près de moi qui t'aime, reviens charmer ma solitude, toujours je t'écoute avec tant de bonheur, tes chants doux et triomphants calment mon cœur jeune et ardent, remplissent mon âme d'une vive gratitude, oh !... mais... sans écouter ma voix, tu disparaissais... hélas !... que vas-tu devenir ?

Ami Antonio, soyez sans crainte sur le sort de votre cher petit déserteur ; malgré vos appels réitérés, s'il s'enfuit, remplissant l'air des notes suaves de sa chanson joyeuse, c'est que là-bas, là-bas, à travers l'immensité, une voix est parvenue à son oreille, une voix qui l'enivre de bonheur ; une voix qu'il reconnaît bien. — N'est-elle pas celle de sa compagne aimée qui lui est restée fidèle pendant l'absence ? — Une voix qui l'appelle des noms les plus doux, lui dit de revenir bien vite au toit hospitalier où elle a bâti son nid doux et soyeux. Comment résister à cette chère voix ? aussi avec quelle vitesse il monte, il vole, il disparaît à vos regards, songeant peu, lui, à ce qu'il deviendra, ne sait-il pas qu'aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture."

Québec, 1^{er} mai 1898.

GILBERTE.

ÇA SE RESSEMBLE BEAUCOUP

Le père Gorenflot. — Rappelez-vous, jeune homme, qu'il y a bien des choses dans la vie qui sont meilleures que l'argent.

Le jeune Milneuscent. — Possible. Mais cela prend de l'argent, pour les acheter.

VICTIME DES PHOTOGRAPHIES

Un jeune homme de nos amis envoya un jour à son père, en même temps que sa photographie, une lettre par laquelle il le pria de lui venir en aide, étant fort pauvre en ce moment.

Le vieux bonhomme, un fermier vieille école, après avoir attentivement examiné la photographie sous tous ses aspects, répondit à son fils :

" On ne trompe pas facilement un vieux singe comme moi et je trouve que tu as un singulier front de vouloir m'appitoyer sur ton sort. Tu ne peux pas être aussi malheureux que tu me le dis, sans cela tu ne vivrais pas au milieu des vases, des statues, des tentures et des jolis meubles comme j'en vois dans la photographie que tu m'as envoyée."

Voilà encore une victime du luxe de messieurs les photographes.

ENTRE TRAMPS

Premier tramp. — Ah que les temps sont durs, mon cher confrère.

Second tramp (levant les yeux au ciel). — A qui le dites-vous ?

Premier tramp. — Tenez, pas plus tard que ce matin, j'accoste à la porte de sa maison une dame qui avait une excellente figure et je lui demande la charité d'un morceau de pain.

Second tramp. — Eh bien ?

Premier tramp. — Eh bien, elle m'a donné un morceau de pain. N'est-ce pas honteux, franchement ?

IL LE CONNAISSAIT COMME LUI

Bouleau. — Un conseil, ami Rouleau, il y a Fild'acier qui voudrait bien n'emprunter quel argent ; je le sens venir et ne sais comment faire. Connais-tu quelque chose de lui ?

Rouleau. — Je le connais aussi bien que je te connais. Je ne lui prête pas un sou.

ATTRIBUÉ À RAPHAËL

L'encanteur (qui s'époumonne à vendre un affreux tableau). — A vingt piastres, voyons... Vingt piastres... ce magnifique tableau attribué à Raphaël. Voyons, mettez quelque chose dessus, il est d'une fraîcheur merveilleuse ; on dirait qu'il est peint d'hier. (S'apercevant que sa main est remplie de couleur bleue). Voyez plutôt, il est encore tout frais !

ÇA DÉPEND DU POINT DE VUE



Elle. — Oh ! que c'est délicieux les excursions dans la montagne ! Quel air pur ! Jusqu'à ce petit froid vif qui vous fouette le sang. Il est vrai que le chemin est un peu difficile, mais c'est merveilleux quand même.

Lui. — ...

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE



I

Le fils prodigue. — C'est moi ! Moi, votre cher Victor, retour du Klondyke et je reviens à notre chère maison, chers parents.



II

Le père. — Ah, mon vaurien ! tu te décides donc à nous donner de tes nouvelles. Nous avions appris que tu avais été au Klondyke, il y a un an ; j'espère que tu as fait une jolie fortune et que tu rapporte beaucoup d'or de là-bas ?



III

Le fils prodigue. — Hélas non, mon père, pas un sou.
Il y a eu une scène attendrissante et si l'on n'a pas tué le veau gras, ça c'est tout comme.

IL AVAIT GAGNÉ LE GROS LOT

Adolphe était un coiffeur de l'ancien boulevard du Crime et un type fort original.

Il avait surtout pour clientèle des artistes dramatiques ; il rasait et frisait les amoureux, les traitres et les comiques du quartier, et ils étaient nombreux !

Il adorait, du reste, les gens de théâtre, il était au courant du mouvement dramatique comme beaucoup de courriéristes voudraient l'être ; tel le fameux garçon Félix, de l'ex-café du Helder, qui avait tout l'annuaire militaire dans la tête, Adolphe connaissait le personnel de tous les théâtres du boulevard, il savait les futures mutations, annonçait les prochaines premières.

On lui disait :

— Qu'est ce qu'on va jouer à la Gaité ?

Et Adolphe répondait :

— Une pièce de M. d'Ennery.

— Qu'est ce qu'on en dit ?

— Hé ! hé ! il paraît qu'il y a quelques cheveux ! On ferait bien de m'appeler pour y faire une coupe !

Ou bien :

— Ça va être un grand succès ! Le caissier s'en caresse déjà la barbe, comme si je la lui avais faite.

Un jour, Adolphe, qui avait pris un modeste billet d'un franc à je ne sais plus quelle loterie, gagna le lot de cent mille francs. Après les premières heures d'allégresse passées, il tint conseil avec sa femme :

— Quand notre clientèle va savoir ce qui nous arrive, dit-il, nous allons être "tapés" dans les grands prix ! Les amoureux se tiendront peut-être, mais les traitres et surtout les comiques vont nous cogner dur ! Il nous sera bien difficile de refuser quelques petits prêts à des amis qui sont de vieux clients ; seulement, comme ils sont innombrables, non seulement nos cent mille francs y passeront, mais nous courons la chance d'y être du nôtre !

Et Adolphe ajouta sagement :

— En supposant même que nous ne soyons pas trop tapés, le plus certain qui puisse nous advenir, c'est que nos clients, qui ne sont déjà pas trop bonnes payes, ne nous payeront plus du tout !

Et alors, d'un commun accord, on convint qu'on tiendrait l'événement secret.

Mais alors, ce fut un supplice horrible ! un drame psychologique dans une âme de coiffeur ! On peut à la rigueur cacher qu'on est pauvre, ce qui n'est pas encore très commode, mais cacher qu'on est riche !

Adolphe et sa femme, qui aimaient les bons morceaux, s'enfermaient pour bien dîner et boire du vin des meilleurs crus, seulement quand quelqu'un entrait dans la boutique et pouvait les surprendre, on cachait les bons morceaux, on dissimulait les bouteilles de vin et on avait l'air de manger un modeste bouilli arrosé d'une humble bouteille de bière ou de cidre. Le dimanche, on s'en allait loin, on se payait le luxe d'un fiacre à l'heure et même d'un petit voyage aux environs, en première classe, mais ce qu'on avait peur d'être rencontré ! ce qu'on craignait d'être découvert !

Et puis, au fond, à quoi sert l'argent, si ce n'est pas pour l'utiliser ? à quoi sert d'être riche pour que personne ne le sache jamais ? Les coiffeurs ont leur orgueil comme de simples mortels, ils en ont presque autant que les perruquiers ! En outre, Adolphe et sa femme comprenaient vaguement qu'ils se conduisaient mal avec leurs amis et clients, ils se montraient plus rétifs que jamais envers eux à l'endroit de l'ardoise, mais ils voyaient avec peine quelques artistes sans engagement tirer le diable par la queue et demander au ciel où ils trouveraient les cent sous nécessaires pour déjeuner, dîner et souper !

Rongé par le remords et par l'ennui de se cacher d'un bonheur comme d'un méfait, Adolphe n'y tint plus ! Un jour de première, sa boutique étant pleine d'acteurs qui se faisaient accommoder, soit pour jouer dans la pièce nouvelle, soit pour aller la voir représenter, il s'arrêta de raser un comique et, d'une voix grave, réclama un instant de silence pour une déclaration solennelle. Le silence réclamé se fit et Adolphe, pâle et ému, apprit à sa clientèle la grande nouvelle :

— Il y a un mois, dit-il, j'ai gagné le lot de 100,000 francs à la loterie des Arts.

Ce fut un délire de joie dans la boutique ! Tous les acteurs à moitié savonnés, à moitié coiffés et frisés, se levèrent en masse, et vinrent à tour de rôls embrasser Adolphe et son épouse ! On dansa une ronde autour d'eux, puis instinctivement, tous s'écrièrent :

— Naturellement, tu as réservé quelque chose à chacun de nous là-dessus ? combien vas-tu nous donner ?

— Je vous le dirai demain, messieurs. En effet, je n'ai pas le droit d'avoir eu une chance pareille sans en faire profiter mes vieux amis et honorés clients !

On attendit le lendemain avec impatience. Dès l'aube, non seulement tous les assistants de la veille étaient là, mais une grande partie des autres acteurs du boulevard arrivaient.

A leur grand étonnement, ils trouvèrent un nouveau visage, un nouveau coiffeur qui les reçut avec la plus déférente politesse :

— Où est donc Adolphe ? demandèrent-ils.

— Adolphe ! il est retourné dans son pays, messieurs ; il m'a cédé son fonds depuis hier !

Adolphe avait pris le parti le plus sage.

N...

UNE VRAIE PREUVE

Bouveau. — Il y a des gens qui prétendent que les femmes vivent beaucoup plus longtemps que les hommes ?

Bouveau. — Ils ont raison, et je vais vous en donner une vraie preuve : Je connais une jeune et charmante actrice qui, bien certainement, est sur la scène depuis au moins quarante-cinq ans. Et bien, elle n'a pas plus de 30 ans à l'heure qu'il est.

CE QUE LLE AVAIT DEMANDÉ



Elle. — Ne crains rien, Pierre, tu as ma parole. Il a eu beau me dire qu'il ferait n'importe quoi, dans le monde, que je voudrais lui faire faire...

Lui. — Que lui as-tu dit ?

Elle. — Je lui ai dit de ne plus se montrer devant moi.

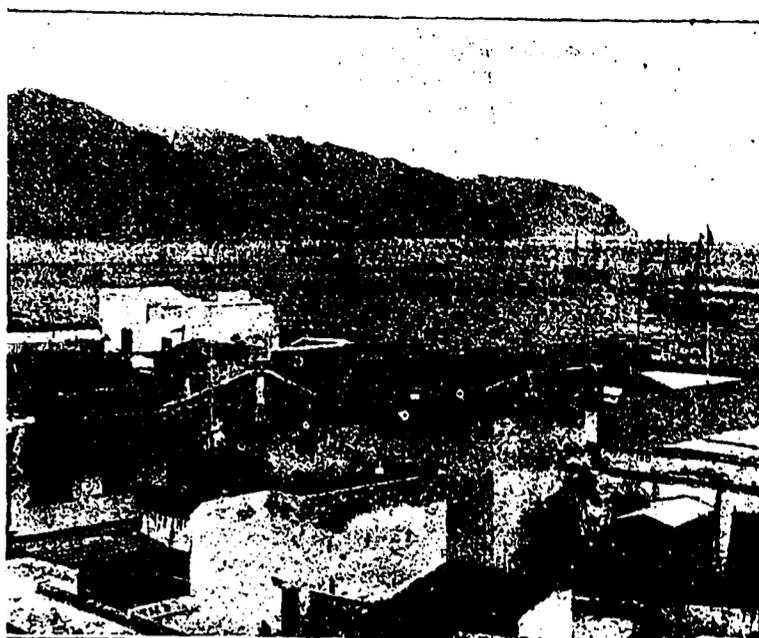
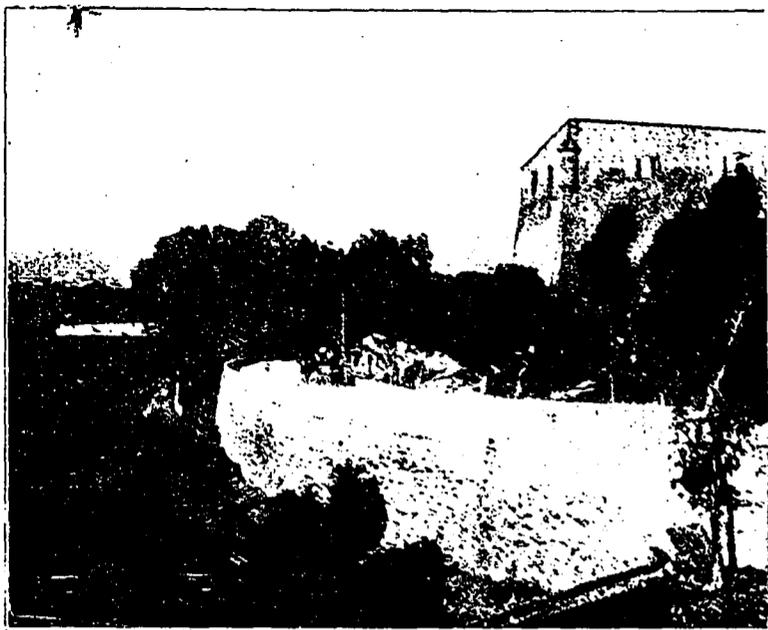
CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



VUE DE MATANZAS (ILE DE CUBA).

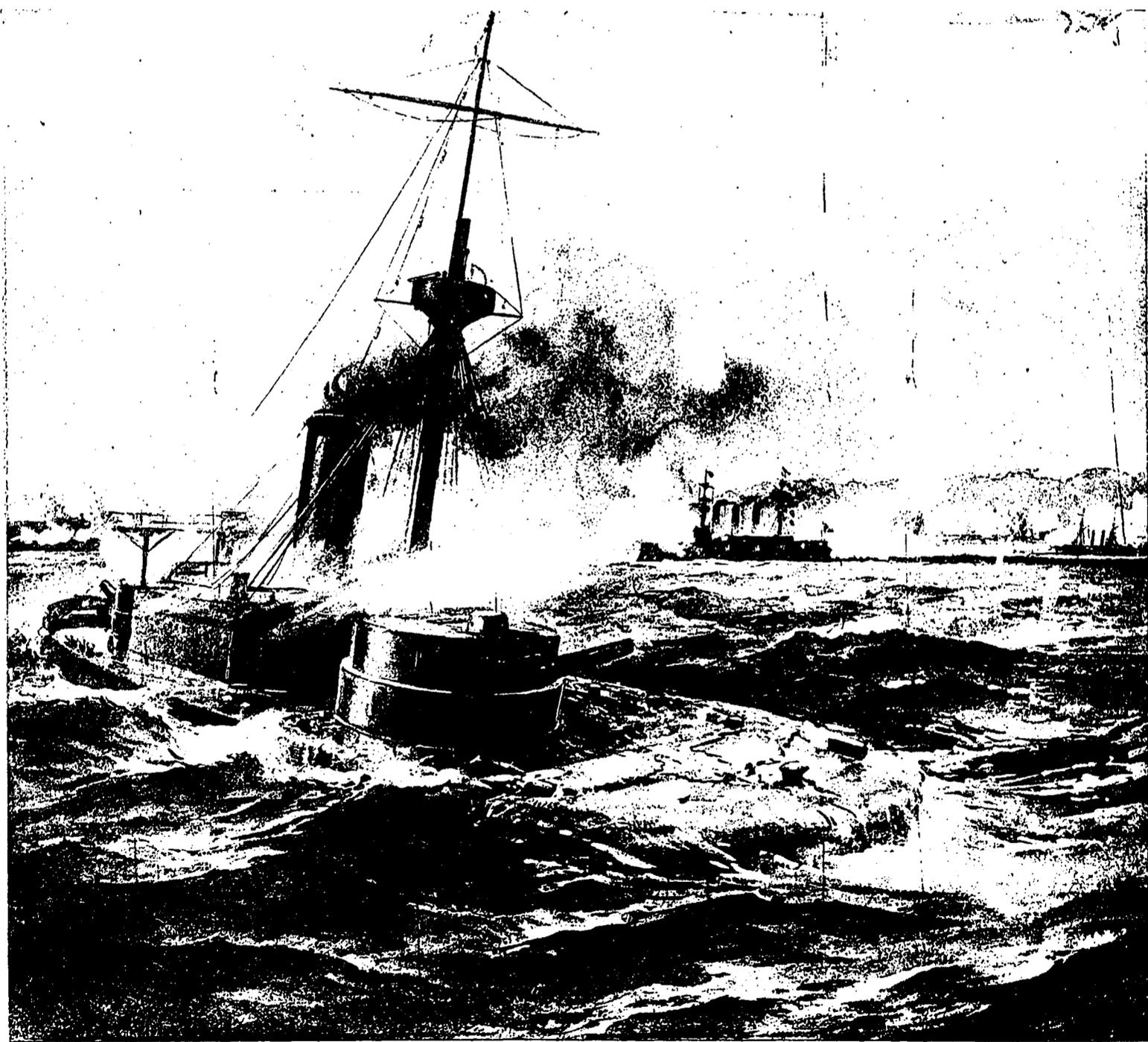


VILLE ET PORT DE SANTIAGO, A CUBA



FORT DE LAS PALMAS (ILES CANARIES).

VILLE ET PORT DE SANTA CRUZ (ILE DE TENERIFFE).



LE BOMBARDEMENT DE MATANZAS (ILE DE CUBA) PAR LA FLOTTE AMÉRICAINE.



Lui. — Alors, ce que vous pensez de moi est petit, petit ?
Elle. — Oui, monsieur Latulipe, petit, petit !

RÉVOLTE

Dites, je vous en supplie,
Donnez moi votre baiser !
Donnez-moi votre baiser !
Ma pauvre âme est en folie :
Un baiser, pour l'apaiser !
Rien qu'une caresse brève,
Pour faire rire mon rêve
Tout bleu !
Oh ! cette fleur sur ma route !
Un baiser, cela vous coûte
Si peu !...

Dites, je vous en supplie,
Votre regard seulement !
Votre regard seulement !
Ma pauvre âme est en folie :
Calmez son cruel tourment !
Rien qu'un regard de tendresse,
Pour achever mon ivresse,
Éclair
De joie en mon ciel de doute !
Un regard, cela ne coûte
Pas cher...

Éh bien ! non Trop longtemps j'ai baisé la poussière
A vos pieds. Je relève enfin ma tête fière,
Je suis las de jouer à l'amoureux transi
De mendier comme un gueux, et dire : Merci !
Pour un vague sourire égaré qui me frôle.
Je m'accommode mal de ce stupide rôle.
Être impiaissant et vil, suivre comme un toutou
Mademoiselle qui vous mène on ne sait où,
Ne sourire que lorsqu'elle veut qu'on sourie.
Souffler, si l'on vous bat : "Avez-vous mal, chérie ?"
Et donner, pour qu'on joue avec, son pauvre cœur !
— Vous ne m'effrayez pas avec votre air moqueur !
Je vous regarde en face et dis que c'est infâme
Qu'un homme soit ainsi l'esclave d'une femme,
Qu'il faut ne pas avoir au front de dignité,
Et que je mériterais d'être souffleté.

Maintenant, je ne vous hais même pas, vous dis-je.
Comme d'un coup de gaule on arrache à sa tige
La fleur qui va rouler dans l'herbe, tout à coup,
J'ai séparé de mon âme cet amour fou...

PAUL MILIANE.

CAUSERIE

SUR L'HOMME
(Suite)⁽¹⁾

L'Homme à un point de vue général, celui qui a le défaut de n'être pas parfait, est de bonne humeur, lorsqu'il a bien bu et bien mangé ; il voudrait, selon Molière, que tout le monde fut gai dans la maison ; penser exactement comme lui, c'est là sa logique !

Pas de reproches, de contradictions ou de demandes lorsque l'appétit creuse son estomac ! ce n'est pas le moment de toucher ces grosses caisses lorsqu'elles sont vides, elles résonnent et déraisonnent plus souvent ! Attendez que Guathon soit en état de vous entendre et vous comprendre.

Le Gourmand, à vrai dire, se rencontre rarement, il se livre à sa passion ignoble, seul, pour n'être pas tenu de diviser sa large part, entretenir conversation et détourner les regards de sur sa proie ! Il vit pour manger et manger sans cosse ; l'fontaine, l'incomparable fabuliste, qui a étudié l'homme toute sa vie, le décrit en quelques mots dans " le Glouton " qui ayant mangé tout un esturgeon moins la tête, la garda pour son dessert.

Mes amis, dit le goulu
M'y voilà tout résolu
Et puisqu'il faut je meure
Sans faire tant de façon
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reste de mon poisson.

Voilà le Gourmand, on toutes lettres, il vit, il mange, il meurt, s'il revient au monde, c'est pour manger !

Mais celui qui nous occupe en cette causerie, est le Gourmet, cet homme

(1) Suite des Nos 24, 25, 28 et 31

amateur des petits plats, de délicatesses et de choses fines, caressant par leur arôme, le goût et l'adorat. Sa passion ne se trouve pas dans la quantité de matières ingérées, mais dans la sensualité elle-même, de la qualité des mets.

Il aime à se trouver à une soirée, s'il y a bon buffet, à dîner chez un ami, s'il y a bonne table, chez soi, s'il y a continuellement quelque nouveauté dans l'art culinaire à lui présenter.

Je dirai même, avoir vu en ces temps modernes, des gens prêcher la tempérance et la mortification, tandis que leurs domestiques suivraient un cours de haute cuisine à la française.

Si la table n'est pas de son goût, monsieur ira au club ou au restaurant.

Ne vous inquiétez pas, mesdames, si votre mari ne vient pas dîner à la maison, s'il arrive tard sans appétit, soyez rassurées, il ne fait pas pitié, les occupations cessent, pour la table, chez cette classe d'hommes, et l'heure n'est pour rien lorsqu'il s'agit de se satisfaire.

D'habitude ces hommes voudraient avoir des perfections, comme femmes, des empressées, prévenantes, agréables et belles,

très capables et d'une humeur toujours égale !

Ils ne leur supposent pas de caprices, de fantaisies : la maison, de l'amour et de l'eau claire, c'est tout et c'est assez pour une femme.

La routine ordinaire est tout ce pourquoi il peut subvenir, s'il faut des extras il se les donnera... seul... au dehors... oh ! ma femme ! elle n'y tient pas... réflexion sage et prudente !

Combien il y en a aujourd'hui de ces hommes, vieux et jeunes malheureusement, qui passent leur temps, en partie du moins, dans les cafés, à manger, à boire et à fumer ! minant leur santé autant que leur avenir, oubliant dans un jour ce que le cœur donnait hier, et négligeant, ce qui est encore plus déplorable, leur femme et leurs enfants.

Beau spectacle ! très édifiant !

Rémédier au mal, est pour la femme un véritable problème, en voici la solution : Suivez un juste milieu, un peu de patience et de persévérance, puis accompagnez votre mari, vous êtes sa compagne, d'ailleurs et l'empêchez par cela même de vendre son droit d'aïnesse pour un plat de lentilles.

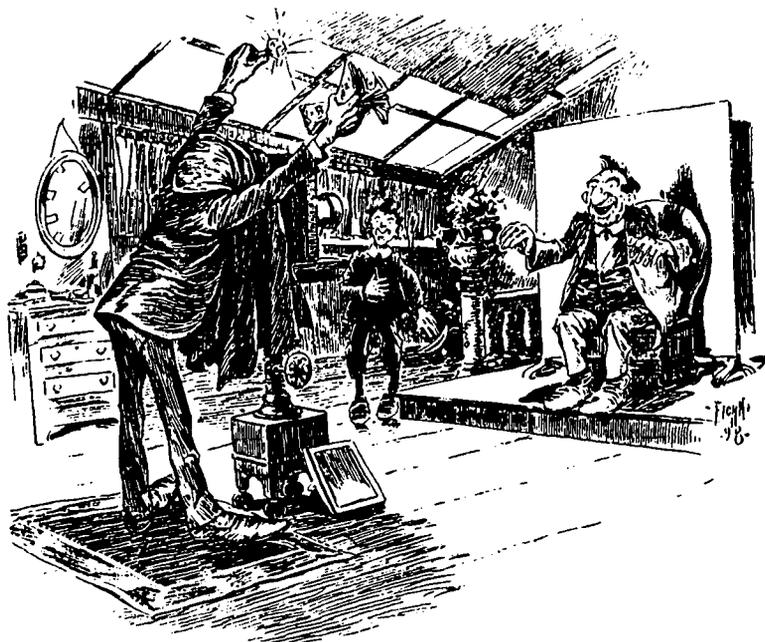
(A suivre)

JOE.

PAS LA MÊME CHOSE

Elle (amoureusement). — Et vous seriez consentant à mourir pour moi ?
Lui (froïdement). — Non, mais je consentirais bien volontiers à vous assurer une paisible existence.

RECOMMANDÉ AUX PHOTOGRAPHES



Notre ami Quéry, le photographe de la Côte Saint-Lambert, était désespéré de ne pouvoir appeler le sourire sur les lèvres de son client Abraham. Une idée lumineuse lui est venue et il a eu la joie de constater le succès le plus complet.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

DEUXIÈME PARTIE

FANCHON AMOUREUSE

I

(Suite)



Il lui reprend le poignet, le lui tord, le traîne jusqu'à sa chambre. (P. 14, col. 1.)

Dans ceux-ci quelques maisons sont toujours bonnes.

D'autres ne le sont que d'une manière intermittente.

Cela dépend des locataires et de leur séjour.

A certaines périodes de l'année, quelques maisons charitables sont vides.

Du samedi au lundi, dans plusieurs autres, les locataires vont se reposer à la campagne.

Il faut savoir tout cela.

Et Fanchon l'ignorait.

En outre, ce ne sont pas les quartiers riches qui donnent le plus : au contraire, les maisons y sont défendues.

Dans les centres ouvriers, toutes les fenêtres s'ouvraient dans les vastes cours et de presque toutes les fenêtres on entendait des exclamations :

— Comme elle est gentille !

Et l'exclamation était accompagnée de quelques sous.

Parfois, une grosse voix d'homme criait, de là-haut, avec un accent qui lui faisait battre le cœur, l'accent de son pays de montagnes :

— Petite ! chante-nous la *Murmotte* !

Elle obéissait.

Alors des bravos éclataient de partout.

Mais ces jours-là étaient rares, c'étaient des jours de fête, dans la vie de Fanchon. Les jours de deuil étaient plus nombreux où elle rentrait, ayant à peine gagné dans sa journée de quoi manger et de quoi mettre quelque argent de côté pour payer son logeur à la fin du mois.

Parfois, dans ses journées, elle faisait des rencontres.

C'était tantôt des mendiants parisiens, infirmes ou faux infirmes, qui chantaient dans les cours.

Ceux-là, généralement, l'accueillaient mal, Fanchon était pour eux, une concurrence fâcheuse.

Elle eut à subir leurs injures et leurs grossièretés.

Et même, un jour, l'un d'entre eux la rejoignit, marcha derrière elle sans qu'elle s'en aperçût et, tout à coup, profitant de ce qu'il n'y avait personne dans la rue, il lui jeta son bâton dans les jambes.

Fanchon trébucha et tomba dans le ruisseau.

Elle dut rentrer tout de suite quai des Grands-Augustins, pour changer de vêtements.

Heureusement elle ne s'était fait aucun mal.

Heureusement aussi, la vielle n'avait pas été cassée, ce qui eût été une perte irréparable.

Comment eût-elle vécu sans son gagne-pain ?

D'autres fois, au moment où elle pénétrait dans une cour, elle y entendait déjà un concert.

C'étaient des petits Italiens, l'un jouant de la harpe, deux ou trois autres du violon.

A ceux-là, on donnait beaucoup.

Elle eut l'occasion de causer avec eux.

Au lac de Côme elle avait appris l'italien et elle lia conversation avec les petits musiciens dans leur langue, ce qui leur fit plaisir.

La connaissance ainsi fut bientôt faite.

Ils remontaient, ce jour-là, la rue de Vaugirard, et ils s'entretenaient tout de suite de leur métier et des chances de gain qu'ils y trouvaient.

Le plus âgé des enfants s'appelait Matteo et ils avaient avec eux une fillette nommée Juliana, qui avait à peu près l'âge de Fanchon, quoique plus petite.

Matteo avait demandé à Fanchon :

— A qui appartiens-tu ?

Fanchon n'avait pas compris la question.

Matteo la lui répéta, en s'expliquant :

— Comment s'appelle ton maître ?

— Mais je n'ai pas de maître... dit la fillette surprise. Et vous ?

— Nous en avons un qui s'appelle Luccini et chez lequel nous demeurons rue de la Bûcherie, pas loin de la place Saint-Michel.

— Moi, je demeure quai des Grands-Augustins : c'est également tout près de la place Saint-Michel.

— C'est notre maître Luccini qui nous dirige. Il nous envoie chaque matin dans différents quartiers de Paris, jamais les mêmes. Il connaît les bons endroits. Il sait à quelles époques il faut s'y présenter, à quelles époques on doit s'en abstenir... Et il n'a pas que nous !... Nous sommes une douzaine de musiciens en tout... qu'il distribue comme ça, par petites bandes, dans toute la ville... Tous les soirs nous rapportons la recette... Il la prend, prélève ce qu'il faut pour notre entretien et met de côté le reste pour nous le donner un jour ou l'autre, lorsque nous le lui redemandons pour rentrer dans notre pays...

— Et vos recettes sont bonnes ?

— Presque toujours... Luccini est si malin... Il a fait notre métier quand il avait notre âge. Il n'y a pas une maison de Paris qu'il ne connaisse et sur laquelle il aît une opinion... C'est bon ou c'est mauvais... Pour lui, comme pour nous, ça dit tout. Alors, nous ne perdons pas notre temps et quand nous jouons dans une cour, nous sommes à peu près sûrs de notre affaire.

Cette conversation fit réfléchir Fanchon.

— Quelle est votre recette ordinaire, par jour ? dit-elle.

— Cela dépend.

— En moyenne ?

— Dix, quinze, et dans les jours de réjouissance publique et les dimanches aux barrières, ou bien quand notre tour est venu de jouer dans les cafés, la recette monte souvent jusqu'à vingt francs...

Les petits mendiants la saluèrent, avec un sourire doux.

Matteo ajouta encore :

— Viens donc chez nous... On n'a à s'occuper de rien... C'est Luccini qui paye le logement, la nourriture et les réparations de nos instruments.

Fanchon ne répondit pas.

Mais ce jour-là et les jours suivants, cette idée travailla dans sa tête.

Certes, elle gagnait à peine son existence.

Cependant la liberté avait bien son prix et, ne connaissant pas le maître italien, elle ne voulait pas aliéner cette liberté à son profit.

L'hiver approchait.

Les courses étaient bien dures, par le froid parfois piquant, par les ondées glacées, par les bourrasques de neige.

Pendant un mois, le hasard ne la remit point en présence des petits musiciens.

Un jour, elle crut les entendre.

Elle pénétra dans une cour de la rue Pigalle.

C'étaient bien eux, en effet, avec Matteo et Juliana.

Ils causèrent encore.

Mais elle les laissa partir.

Elle ne fut pas peu surprise, le lendemain, de très bon matin, d'entendre frapper à sa porte.

Elle était encore au lit. Il était à peine jour. Elle se leva précipitamment et s'habilla.

On frappa derechef.

—Qui est là ?

—Ouvrez, mademoiselle Fanchon.

Elle se rassura tout de suite.

Elle avait reconnu la voix du marchand de vins.

Mais que lui voulait-il ?

Elle alla ouvrir.

Il n'entra même pas et resta sur le seuil, poliment.

—C'était pour vous dire, mademoiselle Fanchon, qu'il y a en bas un monsieur qui voudrait bien que vous ne partiez pas en tournée sans le voir. . . .

—Quel est-il ? Le connaissez-vous ?

—Il a l'accent italien ! Je ne le connais pas. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à l'entendre parler il a l'air bien disposé pour vous.

—Dites-lui de patienter jusqu'à ce que je sois habillée.

—Ah ! il attendra, mademoiselle Fanchon, il attendra.

Le marchand de vins descendit et Fanchon fit sa toilette.

Une demi-heure après, elle se trouvait, dans le débit de vin, devant un gros homme, à ventre proéminent, petit de taille, aux cheveux noirs, à la moustache noire, aux yeux noirs et paraissant âgé d'une quarantaine d'années environ.

Il vint à elle tout de suite, en souriant.

Et d'une voix douce, insinuante, mielleuse :

—C'est moi qui suis Luccini, le maître de Matteo et de Juliana. Vous me connaissez un peu. Les enfants vous ont parlé de moi et vous savez que je ne suis pas méchant. Essayez-vous un moment près de moi, voulez-vous ? et nous causerons.

Fanchon s'assit, un peu interdite.

Elle devinait que cet homme allait lui faire quelque proposition qui changerait complètement son genre de vie.

Et elle en sentait un vague effroi.

Cependant il n'avait pas l'air méchant, ainsi qu'il disait.

Il la regardait, la détaillait avec des yeux sans cesse souriants.

Il dit tout à coup :

—Avez-vous déjeuné ?

—Non. Je me lève.

—Déjeunons, hein ? Nous boirons bien un verre de vin blanc, en mangeant une douzaine d'huitres ? Aimez-vous les huitres ?

—Je n'en ai jamais mangé.

Elle s'assit à une table devant le maître.

Luccini frappa :

—Garçon ! Faites-nous ouvrir deux douzaines d'huitre, débouchez-nous une bouteille de chablis.

Et à Fanchon :

—Voilà comme je suis, moi ! Vous voyez qu'on n'est pas malheureux avec moi ! . . .

La fillette sourit.

Elle avait été tout d'abord frappée par quelque chose de louche qui enveloppait ce personnage. . . Mais elle revenait de son impression première. Il paraissait sans façon, très bon enfant, joyeux de vivre.

Il entama aussitôt l'objet de sa visite :

—Et puisqu'on n'est pas malheureux avec moi, dit-il, pourquoi, vous, mademoiselle Fanchon, ne viendriez-vous y vivre, au lieu de rester toute seule dans ce Paris que vous ne connaissez pas, exposée à mille dangers, à mille pièges. . . .

—J'y ai pensé, fit-elle gentiment.

—Et qu'est-ce qui vous retient ? . . . Dites-le-moi ? . . .

—Je voudrais rester libre.

Il s'écria.

—Mais, chez moi. . . vous serez libre de vous en aller quand bon vous semblera. . . Est-ce que je puis vous retenir de force ? Est-ce que j'en ai le droit ? . . . Et même, si vous signiez un engagement avec moi, est-ce que cet engagement serait valable. . . à votre âge ! . . . Liberté complète, c'est entendu ! . . .

Et alors, il expliqua longuement les avantages que Fanchon retirerait si elle venait vivre avec lui.

Ce qu'il lui apprit, elle le savait en partie déjà.

Matteo et Juliana l'avaient renseigné.

Mais Lucini précisa.

—Je ne suis que le banquier de mes enfants, disait-il. Après avoir prélevé la somme nécessaire à leur entretien, je mets le reste de côté et je ne prélève pour moi que fort peu de chose. De telle sorte que les recettes quotidiennes ainsi accumulées finissent à la longue par produire un capital dont l'enfant est libre de disposer lorsqu'il lui vient l'envie de me quitter. Et remarquez que ce capital c'est une somme trouvée, car si vous étiez restée seule vous l'auriez dépensée au fur et à mesure, tandis que moi je vous sers de caisse d'épargne. . . Est-ce que vous me comprenez bien, mademoiselle Fanchon ?

—Je vous comprends parfaitement.

—En outre, vous avez, avec moi, des bénéfices auxquels vous ne pourriez prétendre avec d'autres. Moi, voyez-vous, je connais mon Paris sur le bout du doigt. Quand j'avais votre âge, je l'ai parcouru, de rue en rue, de maison en maison, ma harpe sur le dos ou mon violon à la main.

Je suis payé pour le connaître. Alors, avec moi, pas de temps perdu, ni de morte saison. Tous les matins, je divise mes petits pensionnaires en plusieurs bandes et je leur fais un itinéraire ; le soir, ils me remercient car je ne me trompe jamais et la recette est toujours bonne ; alors, mademoiselle Fanchon, j'ai pensé à vous. . . sans que vous vous en soyez douté, je vous ai entendue jouer de votre vielle. Je vous ai entendue également chanter, vous avez un joli talent et une jolie voix. . . . Je viens donc vous demander si vous consentez à entrer dans ma troupe. Vous y aurez tout de suite des amis et des amies qui vous aimeront bien et avec lesquels vous serez bien vite d'accord puisque vous parlez leur langue. Vous gagnerez de l'argent, ce qui n'est jamais à dédaigner ; enfin, vous aurez, comme patron, un brave homme que vous voyez devant vous, en ce moment, et qui vous parle et qui n'est pas méchant pour un sou, je vous en donne ma parole d'honneur, mademoiselle Fanchon !

Fanchon n'avait personne à qui demander conseil.

Elle ne pensa pas du reste, qu'on pût la tromper, abuser de sa jeunesse et de son ignorance de la vie parisienne.

Très expérimentée par la souffrance, elle était désarmée pourtant devant l'hypocrisie et la duplicité.

Puis, quelque chose combattait en faveur de Luccini.

L'exemple !

N'avait-elle pas vu les enfants, Matteo et d'autres, qui reconnaissaient l'Italien pour maître ?

Dès lors, c'est qu'il n'y avait pas de danger pour elle.

C'est qu'elle pouvait en faire autant.

Il la voyait réfléchir, hésiter cependant au dernier moment.

Alors il ajouta, bonhomme :

—Il est bien convenu que si vous n'acceptez pas mon amicale proposition, nous n'en resterons pas moins bons camarades. Vous pourrez toujours venir me demander mon avis quand vous serez embarrassée. Je vous rendrai service aussi souvent que je le pourrai. . . et je ne fais pas payer les services que je rends.

Il appela le garçon.

—Combien vous dois-je ?

Le garçon additionna, apporta l'ardoise.

Luccini paya, se leva.

—Au surplus, dit-il, je ne veux pas non plus avoir l'air de vous mettre le couteau sur la gorge. . . Réfléchissez, mademoiselle Fanchon, réfléchissez ! Et comme vous avez mon adresse, lorsque vous aurez pris une résolution, avertissez-moi.

Elle crut qu'il partait fâché.

En somme, ce que Luccini proposait, est-ce que ce n'était pas la sécurité pour elle ?

Elle lui tendit la main, lentement :

—Je n'ai pas besoin de plus longues réflexions, dit-elle. . . .

—Vous acceptez ?

—Oui.

Il ne put retenir un vif sentiment de joie.

Elle n'y prit pas garde. Si elle l'avait remarqué, ce mouvement, elle aurait pu se demander pourquoi Luccini tenait tant à l'incorporer dans la bande.

—Alors, le plus tôt sera le mieux, dit-il.

—Aujourd'hui si vous le voulez.

—Etes-vous en règle avec votre logeur ?

—Je ne lui dois rien. Mon mois est payé d'avance et nous serons à la fin du mois dans deux jours.

—Eh bien, je vais monter dans votre chambre. Je vous aiderai à faire votre paquet et nous irons ensuite rue de la Bâcherie.

—Soit.

En effet, puisque son parti était pris, à quoi bon pour Fanchon attendre plus longtemps ?

Ils monteront sous les combles.

Au moment où Fanchon ouvrit et quand elle fit entrer Luccini, on entendit un grognement sourd, qui éclata soudain en un grondement de colère et une bête, poil hérissé, yeux flamboyants, s'élança vers les mollets de l'étranger.

—La paix, Barbet, la paix, dit la douce voix de Fanchon.

Barbet se tut, alla se rencoigner dans le fond du cabinet, mais ne cessa de regarder le nouveau venu en relevant les lèvres sur ses dents blanches, prêtes à mordre.

Il était rare que Barbet manifestât ainsi de la mauvaise humeur ; mais Fanchon, cependant, n'y réfléchit pas.

—Qu'est-ce que ce chien-là ? demandait Luccini en se garant les mollets toutes les fois qu'il passait à portée des crocs d'ivoire.

—Mon ami Barbet. . . c'est vrai, au fait, j'ai oublié de vous pré-

venir... Nous ne nous quittons pas et si vous voulez bien de moi, il faut le prendre par-dessus le marché.

—Cependant, objecta Luccini... je n'avais pas prévu...

—C'est à prendre ou à laisser, dit résolument la fillette.

—Entendu, entendu, dit Luccini en riant.

Mais il jeta au chien un regard de travers.

Ce regard voulait dire :

—Toi, mon bonhomme, prends garde à ta peau !

Le déménagement fut bientôt terminé.

Luccini jeta sur son dos le paquet de hardes.

Fanchon prit sa vieille, appela son chien.

Et tous trois, l'homme, la jeune fille et la bonne bête longèrent le quai, traversèrent la place Saint-Michel et se dirigèrent vers l'étroite rue de la Bûcherie, obscure et malsaine, vestige du vieux Paris, dans le coin du vieux quartier latin.

Ils gravirent quatre étages d'une maison humide où l'eau suintait dans l'escalier sombre.

Il n'y avait que quatre étages dans la maison et le quatrième était occupé en entier par Luccini et sa troupe.

Quand elle y entra, Fanchon s'arrêta un moment sur le seuil, suffoquée par la mauvaise odeur qui se dégageait de là.

Mais Luccini eut un bon sourire.

—Ah ! les paresseux, ils ont oublié d'ouvrir les fenêtres, ce matin, avant de partir.

Et lui-même ouvrit les fenêtres de toutes les petites chambres qui n'avaient pour meubles que des grabats, pauvres paillasses et pauvres matelas jetés sur le sol.

Luccini se hâta de donner des explications :

—Chacun, ici, est logé à sa guise. Les enfants se contentent du strict nécessaire. Ils aiment mieux économiser leur argent que le dépenser en meubles superflus... A quoi bon une couchette ? Est-ce que la couchette rend le lit moins dur ?

Fanchon ne fit pas d'objection.

Elle était habituée aux privations et avait plus d'une fois couché à la belle étoile, cette auberge des vagabonds.

Il l'introduisit dans une chambrette prenant jour sur la cour, long boyau qui descendait dans l'humidité puante de l'immeuble.

Du reste à la hauteur de l'étage, on avait un peu de clarté, un peu d'air, car rien ne barrait la vue du ciel, par-dessus les régiments de cheminées qui se dispersaient aux alentours.

—Voici votre chambre, dit-il. Vous l'occuperez, vous et trois autres fillettes, entre autres Juliana que vous connaissez.

Et avec satisfaction :

—Hein ? j'espère que vous serez très bien ici ?

—Oui, très bien, fit Fanchon avec un léger serrrement de cœur, en promenant son regard autour d'elle.

Car elle pensait qu'en sa chambrette du quai des Grands-Augustins, du moins, elle était seule ; cette chambrette, elle ne la partageait avec personne, elle y pouvait se reposer à son aise, y penser en paix à ceux qu'elle aimait, pleurer sans que personne, aucun indifférent, s'inquiât de sa tristesse.

Et elle regrettait cela !!...

Il posa le paquet de hardes dans un coin.

Barbet flûrait partout.

Il revint au bout d'un certain temps auprès de sa maîtresse, une fois son examen terminé.

Il n'avait pas l'air satisfait ; l'endroit de lui plaisait pas et il regrettait sans doute aussi la petite chambre du quai.

—Je vous donne campos pour toute la journée, dit Luccini. Les enfants sont partis. Je n'ai pas d'ouvrage à vous donner. Voilà ! Liberté absolue. Vous pouvez aller vous promener.

Et comme elle le remerciait :

—Avez-vous de l'argent ? Si vous n'en avez pas, je vous avancerai deux ou trois francs. Vous me les rendrez plus tard. Dans tous les cas, vous avez le droit, ce soir, à six heures, de venir partager la popotte de la famille.

—J'ai un peu d'argent, dit Fanchon.

—Combien ?

—Une trentaine de francs.

—Donnez-les-moi ! Je vais les mettre à votre compte. Il n'est pas prudent que vous vous promeniez avec cet argent là dans votre poche.

Elle trouva la précaution très prudente, en effet, et lui remit les trente francs. Elle ne garda pour elle que quelques sous.

—Je n'aime pas rester sans rien faire, dit-elle. Je vais prendre ma vieille, et j'irai chanter...

—Très bien, très bien...

Luccini examinait du coin de l'œil l'instrument de musique.

Déjà, chez le marchand de vins du quai, il l'avait regardé curieusement, mais sans y toucher.

—Prêtez-moi donc votre vieille, une minute.

Elle la dépendit de son cou et la lui donna.

Il la regarda longtemps, d'un air connaisseur.

Ses yeux brillaient.

Il la lui rendit et avec indifférence :

—C'est vieux, ça ne vaut pas cher...

—Oui, dit la jeune fille. C'est très vieux. Elle vient de Fanchon la Vieilleuse, la vraie Fanchon.

Elle appela Barbet, sortit avec lui.

Et Luccini murmura :

—Il y a de l'argent à gagner avec cette petite... Et d'abord sa vieille vaut plus de mille francs, au bas mot... seulement, il va falloir jouer serré, pour l'empêcher de me quitter...

Fanchon ne rentra que le soir, à l'heure dite, pour dîner.

La bande des petits musiciens revenait, elle aussi, par quatre ou cinq. Il y en eut bientôt une quinzaine.

Au fur et à mesure qu'ils rentraient, le chef de la bande, faisant fonctions de petit caissier, pénétrait dans la chambre réservée de Luccini pour lui rendre compte de la journée et lui remettre le montant des recettes. Cela se faisait très régulièrement, comme en une administration. Parfois lorsque la recette avait été maigre, Luccini élevait la voix, faisait des observations ; mais, ce soir-là -- fût-ce par hasard et parce qu'il ne voulait pas effrayer Fanchon -- il ne se fâcha pas.

—Il est de bonne humeur, dit Mattéo à Fanchon.

—Est-ce qu'il est quelquefois méchant ?

Mattéo glissa vers la chambre de Luccini un regard craintif, mais se contenta de répondre :

—Non... quand on fait ce qu'il veut !

Lorsque Luccini eut mis ses comptes à jour, il apparut au milieu des enfants. Déjà, et malgré l'air souriant qu'il affectait, ce n'était plus le même homme. Il fit à peine attention à Fanchon. On entra dans une salle commune où était dressée une grande table le long de laquelle prirent place les enfants.

Fanchon et Juliana se mirent l'une auprès de l'autre.

Mattéo était à côté de Fanchon également.

On servit une soupe et du bouilli avec des légumes. La soupe était bonne ; le bouilli était suffisant ; mais tout cela eût été bon pour nourrir cinq ou six des enfants ; et cela devait servir pour quinze. Cependant personne ne se plaignait. Quand à Fanchon, elle avait le cœur gros et ne toucha que du bout des lèvres à ce qui passa devant elle.

Luccini ne mangeait pas avec les enfants. Il se réservait, sans aucun doute, pour des choses meilleures.

Mais on le savait là tout près, dans sa chambre. Il était présent et sa présence influait sur les petits qui causaient à voix basse.

Ils considéraient beaucoup Fanchon. Quelques-uns se moquaient d'elle et de son instrument, cette vieille dont ils ne connaissaient pas les ressources. Mattéo seul, avec Juliana, la défendait. Ils avaient entendu la jeune fille ; sa voix admirable les avait étonnés. Tous ces enfants avaient l'instinct de la musique. Et l'on se tut lorsque, au moment où les plaisanteries devenaient plus vives, Mattéo dit tout à coup :

—Vous n'y connaissez rien et vous êtes tous des malappris... Fanchon gagnera plus à elle tout seule que vous tous ensemble...

Alors, on se tut. Les garçons la regardèrent avec plus de curiosité. Les filles seules chuchotèrent encore.

Fanchon, du reste, n'entendait et ne voyait rien.

Au milieu de ces enfants inconnus qui tous, excepté Mattéo et Juliana, lui paraissaient plutôt hostiles, elle ne pensait qu'à son Petit-Bernard ; qu'était-il devenu ?...

Après le dîner, Luccini reparut.

La journée était bien finie pour les enfants.

Mais la soirée commençait

Et les soirées représentaient de fortes recettes.

Les musiciens se répandaient sur la rive droite et sur la rive gauche, dans les cafés ; c'était le plus clair de leur revenu.

Lorsqu'ils furent partis, Fanchon resta seule avec le maître.

—Vous pouvez vous coucher, mon enfant, dit-il avec bonté.

Elle rentra dans la chambre commune à elle et à d'autres. Elle se déshabilla lentement, comme à regret. Son instinct de pleurer lui disait qu'elle n'était plus protégée.

Elle se coucha sur son matelas.

Et, avant de s'endormir, elle revit, en un éclair, tout ce qui avait été sa vie jusque-là : les soins et les tendresses de la bonne Catherine Devoissoud qui bordait son lit et lui prodiguait tant de baisers ; les gentillesse de Petit-Bernard, si délicat, si doux et si bon ; l'affection pure et grave de Girodias ; l'amitié bougonne de Bathilde grondant toujours et entremêlant ses gronderies de sourires et de baisers, toute sa vie, toute.

Ses yeux se gonflèrent de larmes.

Elle poussa un profond soupir.

Et, auprès d'elle, un profond soupir répondit.

Elle en tressaillit et se souleva, sur son grabat.

C'était le bon Barbet qui, assis, la tête en l'air, considérait avec amour sa jeune maîtresse.

Tous les soirs, elle le caressait avant de s'endormir.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

Elle passa lentement la main sur la tête du bon chien qui souleva cette main pour faire appuyer la caresse.

— Mon Barbet ! mon ami ! Tu ne me quitteras pas ! . . .

Barbet eut un léger grognement, comme s'il avait voulu parler. Les chiens ont souvent aimé de ces plaintes qui semblent faire comprendre des arrière-pensées.

— Tu n'es pas content, mon Barbet, dit-elle en souriant.

Il grogna encore avec un soupir profond.

— A quoi penses-tu ? à Barnabé ? à ton petit maître ?

Le chien se coucha près du grabat.

Mais il n'essaya pas de dormir tout de suite.

Il resta longtemps les yeux fixés sur sa maîtresse, dont quelques vagues rayons de lune éclairaient le joli visage.

Puis, elle finit par s'endormir.

Et lui aussi.

Et ce fut lui seulement, gardien vigilant, qui se réveilla lorsque rentrèrent les enfants, harassés, venant prendre leur repos.

II

Le lendemain, Luccini traça l'itinéraire de Fanchon et le lui donna, rue par rue, boulevard par boulevard.

— Tu ne connais point Paris, dit-il, la tuzoyant comme il faisait des autres, mais tu te rends ignorer auprès des sergents de ville. Je ne te donne pas de compagnon, ni de compagne. Tu travailleras seule. Il n'y a pas dans ma troupe, d'instrument qui puisse s'accorder avec le tien. Tu chanteras, tu joueras seule. Il faut par conséquent que j'aie confiance en toi . . . mais je ne sais ni qui tu es, ni d'où tu viens . . . Je veux bien croire que tu es une honnête fille, mais pour cela, il faut que je m'en rapporte à ce que tu me dis . . . Donc, comme je n'ai vis-à-vis toi, pour les recettes de la journée, aucun moyen de contrôle, je suis obligé de te taxer . . . Ce n'est pas te taxer trop cher que de t'obliger à me rapporter dix francs par jour . . .

— Oh ! monsieur, c'est beaucoup, dit la fillette effrayée.

— Non. Tu verras combien c'est peu, au contraire ! si tu suis bien mes conseils, tu les gagneras tout de suite . . . et même, dans quelque temps, je serai forcé de t'augmenter . . .

Elle hochait la tête d'un air de doute.

— Tu verras ! Tu verras !

— Et lorsque je ne les rapporterai pas, ces dix francs ? dit-elle.

Luccini eut un rire méchant.

Ses yeux noirs lançaient une flamme, furent, un instant, pendant la durée d'un éclair, d'une cruauté étrange.

Puis la flamme s'éteignit.

Le sourire seul resta.

Et il dit, bonhomme, en lui flâtant le nez :

— Si tu ne les rapportes pas ? Eh bien, ma petite Fanchon, il n'en sera ni plus ni moins, voilà tout.

Elle partit donc.

Le soir, lorsqu'elle vint et qu'elle fit son compte, il lui manquait deux francs pour compléter la somme.

Et cependant, comme elle avait couru !

Elle n'en pouvait plus. Elle tombait de sommeil, si fatiguée qu'elle refusa de s'asseoir à la table commune et de partager le repas des enfants.

Luccini s'était contenté de dire :

— C'est dix francs, qu'il te faut, Fanchon.

— Mais je n'ai pas pu. Ça n'est pas ma faute !

— C'est ta faute. Arrangé-toi autrement . . . Tu mériterais que je t'envoie dans la cellule du quartier Latin, jusqu'à demain, pour compléter la somme . . .

Il ne le fit pas, pourtant, et la lâcha dormir.

Mais elle eut peur.

Un instant, elle entrevit un avenir très sombre.

— Puisque je peux m'en aller, pourquoi rester avec cet homme ? Mais elle eut honte de se décomposer tout de suite.

— J'ai toujours le temps, se dit-elle.

Et elle resta.

— De son côté, Luccini réfléchissait.

— Huit francs pour une première journée avec cette enfant qui n'est pas comme — c'est terrible . . . Il faut que je songe à me l'attacher sans qu'elle puisse me quitter . . .

Et, en riant :

— Ce qui me va pas c'est d'être débile . . .

Il attendit plusieurs jours afin que Fanchon pût prendre ses habitudes et se résigner complètement.

Le soir, quand elle vint, il ne lui fit plus d'objurgations, lorsque ses recettes de la journée relevaient près de la chiffe couverte.

Mais elle vit plusieurs fois des enfants qui sortaient de la chambre de Luccini avec les yeux rouges.

Et elle entendit un jour la petite Juliana qui disait :

— Il m'a encore gâtée !

— Moi, s'il lui prend la fantaisie de me battre, je m'en irai, se dit Fanchon.

Cependant Paris, ce grand Paris fiévreux, l'effrayait.

Elle avait peur de s'y retrouver seule !

Ah ! si elle avait eu à côté d'elle son Petit-Bernard !

Elle aurait affronté avec lui le monde entier !

Un bout d'une huitaine de jour, un matin, alors que Fanchon se disposait à partir pour sa tournée quotidienne à travers Paris, Luccini l'appela.

Elle entra dans la chambre du patron.

— Mon enfant, dit-il, je ne suis pas très content de toi. Néanmoins, tu vois que je te traite avec douceur. Je vais même te donner une preuve de mon amitié . . . J'ai remarqué que tes vêtements sont en bien mauvais état . . . Et, comme tu n'as sans doute pas assez d'argent pour les remplacer, j'ai songé à t'en acheter d'autres, à mon compte . . .

— Merci, monsieur, dit-elle, touchée de cette attention.

— Ce n'est pas tout. Tu me remercieras quand tu les auras vus, ces vêtements. Regarde !

Il déplia les ajustements.

Et Fanchon ne put s'empêcher de rougir de plaisir.

C'était un costume complet de Savoyarde, le costume traditionnel, élégant et pittoresque.

Elle avait porté un costume semblable, à Boverrier, chez la bonne Catherine Davoisoud !

— Oh ! monsieur, que vous êtes bon ! dit-elle.

— N'est-ce pas ? Bonne idée, hein ? . . . Costume et vielle sont bien appropriés ensemble . . . De cette façon, quelque part que tu ailles, on ne pourra s'empêcher de te regarder et de te trouver gentille . . .

Et comme elle allait remercier encore, il l'arrêta :

— Non, ne me remercie pas . . . tu ne me dois aucune reconnaissance . . . Tu peux bien que je ne sois pas assez riche pour te faire cadeau de ces vêtements . . . Je les ai payés de mes deniers, c'est vrai, mais tu me les rembourseras ; je t'en tiendrai compte . . . C'est cent cinquante francs que tu me dois à l'heure qu'il est . . . N'y songe pas . . . que cela ne t'inquiète pas . . . Cela se trouvera payé petit à petit sans que tu en prennes souci . . . Seulement, je te le dis parce qu'il faut que tu connaisses exactement l'état de tes affaires . . . C'est compris !

Cent cinquante francs !

Assurément, tout ce que Luccini déballait là, devant elle, jupe, fichu, corsage, n'avait pas coûté cinquante francs.

Mais elle ne fit pas de réflexions.

Elle n'avait jamais rien acheté. Dans ces conditions, ne pouvait-elle se tromper dans son estimation ?

Elle revêtit le costume. Il était fait pour elle.

On n'eut pas besoin d'y retoucher.

Le soir, la recette fut bonne et dépassa dix francs.

Luccini se frotta les mains.

— Tu le vois, petite, tu le vois, l'idée était bonne !

Il lui annonça alors que, pour éviter l'encombrement dans les chambres d'un tas de vêtements, il vendrait sa défroque.

Ce qu'il fit, du reste, le lendemain.

De telle sorte qu'elle n'ait plus à se mettre sur le corps que ces vêtements singuliers qui attendent l'œil et, en cas de fuite de Fanchon, pourraient servir de signalement.

Mais il ne s'en tint pas là.

Desde la nuit de Luccini tentait à s'attacher Fanchon de façon à lui rendre tout départ impossible.

Lorsque les enfants étaient trop fatigués pour pouvoir sortir, ou bien lorsqu'ils étaient malades, Luccini les gardait.

Il attendait dans ses affaires l'intervention de la police.

Un jour, Fanchon fut prise de fièvre.

Elle n'alla plus travailler en ces derniers jours.

Luccini lui permit de ne pas sortir.

Cela dura deux jours seulement.

Le troisième jour, elle allait mieux.

Luccini lui conseilla de se reposer encore, et, comme il faisait un joli froid avec un clair soleil :

— Va te promener au fauxbourg . . . Pour ton compte . . . comme ma petite manière que tu es ! . . . Laisse ta vielle . . .

Elle appela Barbet et ils s'en allèrent ensemble, heureux de cette journée car ils n'avaient rien à faire.

Elle avait pour déjeuner rue de la Bâcherie.

Mais elle ne sortit aussitôt.

Elle avait lui de sa vielle accrochée à la muraille, dans un coin, au-dessus de son grabat.

En passant, elle le caressa d'un regard qui voulait dire :

— Je te délaïce depuis trois jours, mais va, ce n'est plus pour longtemps. Demain, nous reprendrons notre vie ensemble.

Elle se promena tout l'après-midi, s'asseyant sur les bancs, cau-

sunt avec son ami Barbet qui, très attentif à ce qu'elle disait, lui répondait dans son langage.

Elle ne sentait plus aucune fatigue lorsqu'elle revint rue de la Bûcherie, et elle déclara à Luccini que le lendemain, dès la première heure, elle serait prête à reprendre son travail habituel.

— Alors, c'est entendu pour demain, mais je ne vous y force pas, dit-il avec la même bonté, et pour peu que demain vous sentiez encore quelque malaise. . . .

— Non, non, demain, dit-elle.

Elle se coucha et ne tarda pas à s'endormir.

Elle dormit toute la nuit sans se réveiller.

Le matin, elle fut la première à se lever et à s'habiller. Et quand elle fut prête, elle tendit le bras, machinalement, vers le coin de la muraille où tous les jours, depuis qu'elle était chez Luccini, elle accrochait la vielle de Girodias.

La vielle avait disparu.

Elle n'en fut pas autrement surprise.

Toute pensée d'un vol était loin de son esprit.

Elle se dit que Luccini l'avait dérobée sans doute pour la visiter, y jeter un coup d'œil, en profitant des jours où justement Fanchon ne s'en était pas servie, et qu'il avait oublié de la remettre en place.

Elle attendit le lever du maître avec patience.

Luccini, comme tous les jours, donna leur itinéraire aux enfants.

Lorsque Fanchon reçut le sien, elle lui dit :

— Maître, vous avez oublié de me rendre ma vielle.

Et elle montra du doigt en souriant la place du jour où rien ne se trouvait.

Luccini parut étonné.

— Tu dis, ma fille ?

— Je vous demande ma vielle.

— Mais je n'y ai pas touché. Où donc est-elle ?

Fanchon eut un léger frémissement.

— C'est là que j'avais l'habitude de l'accrocher à mon retour.

— Et quand l'y as-tu vue pour la dernière fois ?

— Hier !

— Le matin ou le soir ?

— Le matin, dit Fanchon après avoir réfléchi. . . Oui, le matin, avant d'aller me promener comme vous me l'avez permis. . . Le soir, je me suis couchée sans penser à regarder. . . .

— Nous allons la chercher, ma fille.

Tous les enfants étaient encore dans les chambres, s'apprêtant à partir, mettant harpes et violons d'accord, riant, chantant. On eût dit une bande d'oiseaux, au lever du soleil.

Luccini cria d'une voix tonnante, rude, rauque :

— Silence, vous autres !

Tout le monde se tut.

Les enfants, garçons et filles, baissèrent le dos craintivement, prévoyant quelque colère, peut-être quelque brutalité.

Luccini demanda :

— Est-il quelqu'un parmi vous qui ait touché à la vielle de Fanchon ? Et qui ait oublié de la remettre à sa place ? . . .

Il y eut un profond silence.

— Personne ? . . .

Pas un ne répondit.

— Voyons, dit le maître, je ne punirai pas, je ne gronderai pas. La faute n'est pas grande. La vielle est un instrument de musique qui n'est pas commun, que la plupart d'entre vous ne connaissent pas. Rien donc de plus naturel à ce que vous ayez eu la curiosité de l'examiner de près. . . Il peut se faire aussi qu'en l'examinant et en voulant la faire marcher maladroitement, on ait faussé une touche ou cassé une corde et que l'on se soit trouvé embarrassé pour la remplacer. . . que celui-là qui a commis la faute s'accuse. . . Je jure devant tous que je ne lui ferai aucun reproche. . . Mais qu'il se hâte. . . Fanchon est inquiète. . . C'est une bonne petite camarade et vous auriez tort de lui faire de la peine. . .

Les enfants se regardèrent.

Ils semblaient se consulter, s'interroger des yeux.

Mais personne ne disait mot.

Fanchon sentit une sueur froide couler de son front.

Et pour la première fois lui vint l'idée d'un vol.

— Non, ce n'est pas possible, murmura-t-elle, ce n'est pas vrai.

Voyant que pas un des enfants ne disait mot, Luccini les appela devant lui un à un, les interrogea séparément.

Ils firent tous la même réponse.

Ils donnèrent tous le même renseignement.

Ils n'étaient pas revenus pendant la journée et ils étaient partis, le matin, alors que Fanchon était encore dans son lit. Par conséquent, on ne pouvait les accuser.

En même temps ils racontaient qu'effectivement, pendant les premiers jours, l'étrange instrument de Fanchon les avait amusés. Ils avaient prié leur nouvelle camarade de le leur montrer, d'en jouer devant eux et de le démonter.

Fanchon leur avait obéi pour leur faire plaisir.

Et c'avait été tout.

Luccini fouilla dans les chambres, bouscula tous les lits, les armoires, les placards, fit monter la concierge, l'interrogea à son tour, lui demandant si elle n'avait rien remarqué de suspect.

La concierge non plus ne put rien dire, si ce n'est que, vers deux heures, le petit Matteo était rentré, était monté.

Elle avait été obligée de quitter sa loge, à ce moment-là et elle ne l'avait point vu ressortir.

— Matteo, tu es rentré ? dit Luccini.

— Oui, maître, dit l'enfant sans se troubler.

— À quelle heure ?

— À deux heures ; la concierge ne se trompe pas.

— Et tu es resté longtemps ?

— Cinq minutes.

— Que venais-tu faire ?

— J'avais cassé coup sur coup trois cordes à mon violon et je me suis aperçu que je n'en avais pas sur moi de change. Il m'a bien fallu venir en chercher, sans quoi mon après-midi eût été perdu. . . n'est-ce pas, maître ?

— C'est vrai, dit le fils et l'interpellé.

— C'est toi qui es allé chez la vielle à Fanchon ? . . .

— Maître, je vous jure que non. . .

— C'est toi. . . toi seul qui es venu ici pendant la journée.

— Je ne suis même pas entré dans la chambre. . . Je n'avais rien à y faire. . . Ce n'est pas moi. . . et je ne veux pas que vous disiez que je suis un voleur, dit le petit avec fierté.

Luccini lui avait pris la main.

Il la serrait dans ses doigts robustes, lentement, de toutes ses forces.

On vit le petit faire un brusque mouvement pour échapper à cette étreinte de bonreau, pâle, bouda, puis écrier :

— Vous me brisez la main. . .

— Avoue que c'est toi le voleur. . . petit malheureux !

— Ce n'est pas moi !

Luccini terra plus fort. Les yeux de l'enfant s'agrandirent sous la souffrance atroce. Il eut un gémissement sourd, rauque.

— Avoue ! avoue ! disait Luccini.

— C'est horrible ! à moi ! . . . à moi ! . . .

— Avoue ! Où est la vielle ? Qu'en as-tu fait ?

— Ce n'est pas moi. . . Je ne suis pas coupable. . . Je ne suis pas voleur. . . Je ne suis pas un. . .

Il ne put achever.

La torture était la plus forte.

Il roula évanoui aux pieds de son bonreau.

Les enfants, blêmes, se taisaient. Fanchon essuya son front.

— C'est lui ! dit Luccini. Je l'obligeai bien à avouer. . . Reste, Fanchon. . . Nous retrouvons ta vielle, mon enfant. . .

Et s'adressant à la bande des petits, terrifiés.

— Vous autres, allez-vous en. . . Et que est-ce que vous mevez de leçon !

Luccini attendit que l'enfant fut revenu à sa connaissance.

Matteo rampa les yeux et regarda le maître avec terreur.

Puis il vit Fanchon tout en larmes.

Il joignit les mains en s'agenouillant.

— Fanchon, ce n'est pas moi, je te le jure !

— Ce ne peut-être que toi ! dit le maître durement.

— Non, je vous le jure, Fanchon, je n'ai jamais été mêlé avec toi, Fanchon, de me faire du mal !

Alors la jeune fille intervint.

— Ce n'est pas lui, maître, dit-elle, puisqu'il l'affirme !

— Ah ! par là, il n'y a rien de plus. Il sait bien que je puis le faire mettre en prison.

— Faut-il moi à votre disposition si vous voulez, mais je n'avouerai jamais un vol que je n'ai pas commis. Et y a des voleurs ici, ce n'est pas moi, maître, dit l'enfant en regardant Luccini avec une fixité singulière. . . Et pour ma part, je n'ai jamais volé de ma vie. . . Il y en a beaucoup qui ne pourraient pas en dire autant. . .

Ils s'exprimait en italien.

Mais Fanchon parlait cette langue, et ce le rappelle.

Et elle comprenait parfaitement.

— Non, Matteo n'est pas un voleur, dit-elle. Il faut chercher ailleurs, maître, si vous voulez retrouver ma vielle.

— Et moi je persiste à dire que c'est lui qui l'a prise, dit Luccini violemment. Il l'a vendue, sans doute, à quelque braconnier des environs. . . Comme je n'en ai pas la preuve, je ne puis rien faire contre lui. . . Le faire arrêter, interroger par le commissaire de police, c'est inutile car je connais son entêtement. . . Du moins j'ai un moyen pour un moyen de le chasser. . . A partir d'aujourd'hui, tu ne fais plus partie de ma troupe, maudit enfant, dit-il en secouant Matteo qui n'avait même pas daigné se défendre. . .

— Soit. . . Je ne vous regretterai pas. . . Quand on vous connaît il est trop tard pour se séparer de vous. . . C'est moi qui ai eu le tort de parler de vous à Fanchon. . . Si elle vous écoute mon conseil, pendant qu'il en est encore temps, elle ne restera pas une heure de plus avec vous. . . et me suivra. . .

—Il faudrait auparavant qu'elle retrouve sa vielle, dit le maître en ricanant. Et Fanchon n'est pas si malheureuse avec moi qu'elle veuille rompre tout de suite son engagement.

—Oui, dit Mattéo d'un ton singulier. Il est trop tard déjà...

—Allons, va-t'en.

—Oui. Vous ne m'en prierez pas deux fois.

—Prends tes hardes et ton violon et déguerpis...

—Dans cinq minutes, vous ne me verrez plus. Mais avant de m'en aller, vous voudrez bien me régler mon compte.

—Ton compte, petit misérable...

—Je suis depuis six mois avec vous. Depuis six mois, tous les jours je vous ai rapporté dix francs... pour moi, pour Juliana et pour les deux autres... je n'ai jamais été en dessous et la plupart du temps ma recette se montait à quinze francs... Nos conventions portent que la moitié de cette somme nous revient... Payez-moi...

—Et ton entretien ?

—C'est prévu dans notre engagement.

—Et ta nourriture ? Et ton logement ?

—C'est prévu ausi !

—Eh bien, attends... je vais te montrer quelque chose que tu n'as pas prévu certainement.

Il lui reprend le poignet, le lui tord, le traîne jusqu'à sa chambre, et là on entend des coups sourds, entremêlés de gémissements ; Fanchon, interdite, demi-morte de peur, n'ose pas bouger. Son cœur est plein d'angoisse.

Mattéo reparait, blême, livide.

Il ne voit pas la jeune fille.

Il se dirige d'un pas chancelant vers le coin de mur où pend son violon, son gagne-pain, le décroche, jette sur son dos son paquet de hardes et disparaît.

Quand Luccini se montre à Fanchon, rien sur son visage n'indique qu'il vient de se passer quelque chose d'extraordinaire.

Mais en voyant la jeune fille éperdue d'épouvante, il se mit à rire, d'un bon rire de brave homme.

—Ne t'effraye pas petite... avec des garnements pareils, il faut parfois se montrer sévère.

Et, prenant un air triste :

—Par malheur, tout cela ne nous fait pas retrouver ta vielle, mon enfant... Tu ne peux rester sans travailler... Il va falloir que j'avise au plus pressé... Pour qu'il ne te reste aucun mauvais souvenir dans l'esprit après la scène à laquelle tu viens d'assister je m'en vais aller acheter une vielle... Je te promets de faire tous mes efforts pour retrouver la tienne. Si j'y arrive, j'en serai bien heureux... Es-tu contente ?

—Merci, monsieur, dit-elle, tout frémissante encore... Mais je n'ai pas d'argent pour acheter une vielle et cela coûte cher.

—Je ne te demande rien ma fille... rien, entends-tu ? J'avancerai pour toi la somme qu'il faudra, cent, deux cents, trois cents francs, bien que je ne sois pas riche. Tu me rembourseras au fur et à mesure de tes petits gains... Je ne suis pas pressé et, pour ma part jamais je ne te demanderai un centime.

Fanchon le remercia de nouveau.

Que croire ?

Cet homme s'était montré tout à l'heure d'une violence, d'une cruauté inouïe envers Mattéo.

Et le voilà maintenant, qui lui parlait doucement, à elle, et qui lui rendait, gratuitement, un grand service, sans qu'elle l'en priât et sans même qu'il lui en demandât de la gratitude.

Elle ne pouvait deviner l'intrigue calculée qui se cachait sous ces apparences amicales.

Elle ne devinait pas surtout que, en ce qui la concernait, chacune des actions de cet homme tendait à resserrer plus étroitement la chaîne qui déjà liait à lui la jeune fille sans ressources.

—Fais ce que tu veux, aujourd'hui, Fanchon. Cela va être encore une journée de perdue. Mais il me faut le temps de chercher une vielle... et je ne voudrais pas, pour toi, du premier instrument venu.

Il sortit.

Elle n'eût pas le courage de profiter de sa liberté.

La perte de sa vielle la rendait profondément triste.

Elle se mit à pleurer, en pensant à Girodias.

Il lui semblait que son bonheur était attaché à cette vielle ; est-ce que ce n'était pas la seule chose qui la reliait au passé ?

Elle se faisait presque un crime de l'avoir perdue.

Elle aurait dû y prendre garde, l'enfermer.

Girodias y tenait tant !

Que de fois elle l'avait vu, le doux vieillard, considérer l'instrument avec une sorte de vénération !

Ne venait-il pas de sa mère !

De Fanchon la Vieilleuse !

Maintenant qu'on le lui avait volé, qu'allait-elle devenir ? Est-ce qu'un autre pourrait le remplacer jamais ?

Non, cela était impossible.

Un autre instrument rendrait-il la naïve poésie de ses chansons d'autrefois ?

Non. Elle ne le croyait pas.

C'était en quelque sorte une amie qui n'était plus là.

Et voilà pourquoi elle pleurait.

Qui donc l'avait volée ?

Qui donc avait été assez méchant pour commettre cette action ?

Elle connaissait tous les enfants.

Dans son souvenir, elle les examinait un à un.

Ils étaient malheureux, ils n'étaient pas vicieux. Ils aimaient Fanchon pour sa douceur, Fanchon toujours prête, du reste, à leur rendre service.

Était-il donc parmi eux un voleur ?

Non, il devait venir du dehors.

Mais alors, c'était l'inconnu !

—Jamais je ne la trouverai ! Jamais !

Et ses pleurs redoublaient.

Vers midi, Luccini reparut.

Il avait fini par trouver une vielle chez un marchand de vieux instruments de musique, dans un passage.

Il rapportait avec lui le gagne-pain de l'enfant.

—Voilà, Fanchon, dit-il... en la lui tendant. Elle n'est peut-être pas aussi jolie que la tienne... elle n'est pas, comme la tienne agrémentée d'ornements, mais elle est plus moderne et excellente avec cela. Le marchand savait en jouer et il en a tiré des sons délicieux... A vrai dire, Fanchon, tu ne perds pas au change !

Peut-être ! Mais ce n'était pas la vielle, amie de Girodias !...

Elle la prit, se mit à jouer.

Non, sans être mauvaise, elle ne valait pas l'autre. Fanchon ne reconnaissait pas la compagne de ses misères et de ses chansons ! C'était une étrangère qu'elle tenait là, entre ses petites mains ! Est-ce qu'elle saurait jamais entrer en communication avec elle ? Est-ce que toutes deux se comprendraient jamais ? Est-ce qu'elle l'aimerait, cette nouvelle venue, comme elle avait aimé l'autre ?

Luccini se mit à rire :

—Tu ne me demandes même pas combien elle m'a coûté ?

—Combien ? dit-elle distraitement.

—Trois cents francs !

—C'est une grosse somme !

—Oui. Et il va falloir bien travailler, ma petite, pour regagner cela. Cela te fait une dette de trois cents francs que tu viens de contracter envers moi. Tu la rembourseras petit à petit. Patience. Seulement si jamais la pensée te venait, un jour ou l'autre, de me quitter, n'oublie pas qu'auparavant il faudra que tu m'aies payé la somme que je viens de déboursé pour toi, et que, si tu t'en allais sans l'avoir fait, j'aurais le droit de te chercher partout, de te ramener, et de te punir de ta mauvaise conduite à mon égard.

—Non, je ne l'oublierai pas, monsieur.

—Tu n'oublieras pas non plus que les vêtements que tu portes m'appartiennent tant que tu ne me les auras pas payés. Car je ne fais que vous avancer l'argent, à tous. Cet argent, je suis trop pauvre pour vous en faire cadeau.

—Je le sais, monsieur.

—Bien. Maintenant, va, ma petite. Pour aujourd'hui je te tiendrai quitte avec dix francs pour ton après-midi. Mais à partir de demain, je veux que tu me rapportes régulièrement au moins quinze francs, sans quoi...

Ses yeux brillèrent.

—Sans quoi, monsieur ? dit-elle en tremblant.

—Nous ne serions plus bons amis.

Elle s'en alla essayer sa vielle aux environs. Elle avait les dix francs le soir quand elle rentra.

Le lendemain, quand elle sortit avec les autres, elle aperçut tout à coup Mattéo qui se cachait sous une porte cochère.

Il faisait des signes à Fanchon.

Et quand il vit qu'elle l'avait aperçu, il mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence vis-à-vis des autres.

Fanchon laissa la bande se disperser.

Elle resta seule.

Du reste, c'était toujours seule qu'elle voyageait dans le grand Paris.

Il la rejoignit aussitôt.

Et tous deux s'éloignèrent en causant à voix basse.

—Fanchon, disait Mattéo, j'ai voulu te revoir pour t'affirmer de nouveau que je ne suis pour rien dans ce vol qui t'a fait tant de peine... pour rien, tu entends, Fanchon ?...

—Je te crois, Mattéo ; jamais je n'ai pensé que tu pouvais être coupable. Jamais, je te le jure.

—En outre, je voulais te dire deux choses.

—Parle, Mattéo.

—D'abord, que dans mes courses à travers Paris je ferai tout mon possible pour retrouver ta vielle... Celui qui l'a volée l'a vendue, c'est certain. Et celui qui l'a achetée voudra la revendre. Ce

doit être un brocanteur quelconque. Je te la retrouverai. Et nous pincerons comme cela le voleur. . . .

—Oh ! je ne demande pas qu'il soit puni. Que l'on me rende seulement ma vielle, et je serai heureuse.

—Moi pas. . . Car, vois-tu, je le connais, moi, ton voleur.

—Et qui donc, Mattéo, qui donc ?

—Je n'ai que des soupçons. . . .

—Parle. . . Parle quand même. . . .

—Pas une preuve, tu me comprends ? pas une !

—Je t'en prie.

—Celui que je soupçonne, c'est le maître !

—Ah ! Mattéo, dit-elle avec réprobation. Tu veux te venger parce qu'il t'a battu. C'est mal !

—Il m'a battu injustement et je veux me venger, c'est vrai. Eh bien ! ma vengeance consistera à te prouver que je ne l'ai pas accusé à tort. . . Tu verras, tu verras ! . . .

—Tu avais deux choses à me dire. . . .

—Oui, la seconde, c'est qu'il faut que tu quittes Luccini au plus vite. . . Si tu ne le quittes pas, désormais ce sera impossible. Plus tu attendras, plus les obstacles grandiront. Je ne le connaissais pas, vois-tu, lorsque je t'ai conseillé de venir chez nous. J'en étais encore à mes débuts, de même que toi aujourd'hui. Tu as vu les cruautés qu'il a commises sur moi. Je les lui ai vu commettre sur bien d'autres, en ton absence. C'est un bourreau, cet homme. Il n'a pas de pitié. Tu t'imagines sans doute qu'il a eu des bontés pour toi ? Ce ne sont pas des bontés, c'est de la ruse. Va-t'en de chez lui, Fanchon, fuis-le comme la peste ou tu es perdue ! . . . C'est un avare qui ne connaît que l'argent. . . Il m'en a volé, il a volé les autres, il te volera et il te battra. . . .

—Il est trop tard.

—Pourquoi ?

—Je lui dois de l'argent.

—Ah ! tu vois ! tu vois ! Il a fait avec toi comme avec tous. C'est son procédé ordinaire. Il s'arrange pour que nous nous endettions avec lui. Et dès lors, il nous tient. . . Et il nous tient pour longtemps, car jamais il ne nous rend de comptes ! Et quels comptes pourrait-on exiger de lui ? Il nous nourrit et il nous loge. . . Est-ce que de cette façon-là, il n'est pas notre maître !

Et Mattéo serra les poings !

—Combien lui dois-tu ? . . .

—Je ne sais pas au juste.

—Non. On ne sait jamais avec lui. C'est encore un de ses moyens !

Tâche de te rappeler. . . .

—Il m'a acheté cette vielle pour trois cents francs !

Mattéo haussa les épaules.

Il examina l'instrument.

—Je ne m'y connais pas, dit-il, mais j'en ai vu de pareils à des devantures, affichés pour cent francs. C'est donc deux cents francs qu'il te vole. . . Quant à la tienne, à celle qu'on t'a prise, je suis sûr qu'elle aurait pu être vendue très cher. . . peut-être cinq cents francs. . . peut-être mille francs. . . .

—Elle n'avait pas de prix pour moi ! dit Fanchon attristée.

—Elle en avait pour lui, crois-le bien ! . . . Ainsi, nous disons trois cents francs de dettes ! . . . C'est tout ?

—Non.

—Quoi encore ?

—Ces vêtements,

—Combien ?

—Cent cinquante francs.

—Il gagne cent francs ! Te voilà donc avec quatre cent cinquante francs de dettes, ma pauvre Fanchon. Jamais tu n'arriveras à rembourser cette somme.

—Alors que faut-il que je fasse ? dit-elle, craintive.

—Rien, pour le quart d'heure. . . Mais je veille. . . Aie confiance en moi. Je saurai bien te tirer de ses griffes. . . .

—Comment feras-tu ?

—Je trouverai ta vielle. Il n'y a que ce moyen-là. . . Et quand je l'aurai retrouvée, gare à Luccini !

—Oh ! Mattéo, si tu fais cela, si tu la retrouves, je t'en serai reconnaissante toute ma vie. . . .

—Séparons-nous, Fanchon. De temps en temps, je viendrai le matin, comme aujourd'hui, te dire bonjour et savoir de toi si tu n'es pas trop malheureuse. . . Au revoir. . . .

—Au revoir, Mattéo.

Et ils s'embrassèrent.

III

De temps en temps, en effet, elle revit Mattéo.

C'était toujours le matin, lorsque les enfants sortaient de la maison de la rue de la Bûcherie.

Il s'approchait de Fanchon, lorsque celle-ci l'avait aperçu et alors que les autres ne pouvaient plus le voir.

—Je n'ai rien encore. Mais il ne faut pas te décourager. . . Je cherche. . . Je suis sûr que je trouverai, et je le répète. Tout de même, fais-en autant de ton côté, et toutes les fois que tu rencontreras un brocanteur, regarde bien jusqu'au fond de sa boutique.

Et après un moment de réflexion :

—Seulement, à toi, ce sera plus difficile, car Luccini doit arranger tous les matins tes itinéraires de façon à ce que tu ne trouves pas le quartier où il a vendu ta vielle.

—Tu crois toujours ? . . .

—Si je crois ? J'en suis certain.

Et prenant tout à coup Fanchon par le bras :

—Et même, il vient de me passer une idée. . . Souviens-toi de ce que je viens de te dire au sujet de tes itinéraires. Fais-y bien attention. . . Et ce sera lui qui se livrera. . .

—Je ne comprends pas, mon petit Mattéo, dit la jeune fille en ouvrant de grands yeux.

—Ecoute. . . Ce sera peut-être un peu long, mais cela me semble d'un effet sûr. . . Nous mettons, en général, quinze ou vingt jours à parcourir tous les arrondissements de Paris. Dans quinze ou vingt jours, tu me diras quel est celui des arrondissements où il aura so-disant oublié de t'envoyer. Nous ne bougerons pas, pour ne point nous tromper. Nous attendrons toujours. . . Quinze ou vingt jours après, quand Paris aura été parcouru de fond en comble par toute la bande et qu'il nous faudra recommencer, tu me diras si l'arrondissement oublié une première fois l'a été une seconde. . . En ce cas, Fanchon, plus de toute. . . c'est qu'il aura des raisons pour que tu n'y mettes pas les pieds. . . et ce sera là que nous retrouverons ta vielle. . . As-tu bien compris, cette fois ?

—Oui.

—Et crois-tu que j'ai raison ?

—Peut-être.

—Je vois que tu n'es pas encore persuadée que c'est Luccini qui a volé ton instrument, ma pauvre Fanchon ?

—Je n'ose croire à une pareille infamie. . .

—Il est capable, va d'en faire bien d'autres. . . Et je souhaite, avant que je te tire de ses griffes, que tu n'apprennes pas à le connaître à tes dépens. . . Ce serait trop cruel pour toi et tu risquerais d'en porter les marques toute ta vie. . .

Les semaines s'écoulèrent.

La prédiction de Mattéo ne tarda pas à se réaliser.

Lorsque Fanchon n'apportait pas la somme ronde de quinze francs que Luccini exigeait tous les jours, elle était battue.

Tout d'abord, ce furent des gifles.

Un jour, il la frappa si fort que le sang lui sortit par le nez et que tout le visage se tuméfit.

Il eut peur de la laisser en pareil état, car il craignait d'attirer l'attention de la police sur ses petits martyrs.

Il lui ordonna de garder la maison jusqu'à ce qu'elle fût rétablie, mais à partir de ce jour, il ne la frappa plus au visage.

Il prenait sa canne et lui en meurtrissait le corps.

Fanchon ne criait pas, ne pleurait pas.

Jusqu'alors, elle n'avait pas ajouté fois complètement aux accusations de Mattéo.

Maintenant que par elle-même elle était torturée, elle croyait l'enfant.

Et par contre-coup, elle acquiesçait la conviction que Luccini devait être le voleur de la vielle.

Et si elle ne pleurait pas sous les coups, si elle ne criait pas, si elle supportait cela avec un courage étrange, c'est qu'elle avait sa vengeance toute trouvée, le jour où Mattéo aurait remis la main sur l'instrument qu'on lui avait volé.

Parfois, Luccini était un peu inquiet de ce stoïcisme.

Et il disait :

—Voyons, qu'est ce que tu as à me regarder ainsi ?

Car elle ne baissait pas les yeux.

Elle le bravait de son regard largement ouvert.

Elle répondit avec calme.

—Je n'ai rien. Je suis à votre merci. Vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez. Je ne puis pas vous quitter, puisque je vous dois une grosse somme et que je suis honnête et veux vous la rembourser. Mais je prends patience et je ne pleure pas de votre brutalité, parce qu'un jour ou l'autre vous en serez puni ! . . .

Le visage de Luccini devint hideux.

Il leva le poing.

—Et qui m'en punira ? . . . Toi, peut-être, la mijaurée ?

—Oui, moi, dit-elle avec gravité.

—Et comment ?

—Si je vous le disais, ce serait trop naïf de ma part. Et ce serait trop facile pour vous d'échapper au châtement.

Son poing ne s'abattit pas sur cette jolie tête.

Il la regarda un moment avec stupéfaction.

Puis il haussa les épaules.

Seulement, les cruautés continuèrent.

De jour en jour, elles devenaient plus barbares, plus insupportables.

Et un matin, Fanchon disait en pleurant à Mattéo :

—Je ne peux plus. Il me tuera. J'aime mieux me jeter dans la Seine !

Mattéo la réconforta.

—Encore deux ou trois jours de courage. Dans deux ou trois jours, tu le sais, tu me donneras pour la seconde fois le renseignement qu'il nous faut et qui doit nous convaincre. Il y a trois semaines, Luccini ne t'a pas envoyée dans le XVIII^e arrondissement. Nous allons voir dans quelques jours si le même oubli se représentera. Je t'en conjure, un peu de patience, tu ne veux donc pas te venger ? ...

—Si... mais je ne peux plus...

Voyant qu'elle faiblissait, il ajouta :

—Tu ne veux donc pas retrouver ta vielle ? ... Tu as donc oublié combien y tenait l'homme dont tu m'as si souvent parlé, ton vieil ami Girodias ?

Elle essuya ses yeux.

—Tu as raison, Mattéo. Je suis lâche. Je reste encore...

Cinq jours après, les enfants s'accostaient le matin, auprès de la fontaine Saint-Michel.

Fanchon avait les yeux animés, brillants.

—Eh bien ? dit Mattéo, dont le cœur battit.

—Eh bien, c'est toi qui avait raison...

—Le XVIII^e arrondissement ?

—Il l'a encore sauté.

—Et tu ne lui as rien dit, j'espère ?

—Si... mais sois tranquille...

—Imprudente... Que lui as-tu dit ?

—Je lui ai fait remarquer, sans avoir l'air de rien, que le XVIII^e arrondissement était excellent comme recettes et qu'il me semblait qu'on ne devrait pas le négliger.

—Et qu'a-t-il répondu ?

—Il a répondu simplement : "Fais ce que je te dis !"

—A quoi tu n'as rien répliqué, j'espère ?

—Rien. Je suis partie ! Et me voilà !...

—Bon. Ne t'occupe de rien. Suis l'itinéraire qu'il t'a tracé, moi je vais parcourir toutes les rues de l'arrondissement...

—Quand te reverrai-je ?

—Tous les matins, ici, sur la place...

—Bon...

Et ils se séparèrent.

Le lendemain, ils se rencontrèrent comme il était convenu.

—As-tu trouvé quelque chose ?

—Pas encore. Mais l'arrondissement est grand. Je le parcours très sérieusement. Même je consulte des gamins, parfois, avec lesquels je joue dans la rue. C'est comme ça que je me renseigne sur les brocanteurs, parce que, vois-tu, Fanchon, tous les brocanteurs n'ont pas leur boutique sur la rue. Il s'en faut. Et si je me contentais de ce que je trouve sur les façades des maisons, nous pourrions faire notre deuil de ta vielle. A demain.

—Courage, Mattéo.

Le lendemain, nouvelle rencontre. Mattéo n'avait rien trouvé encore.

Il ne désespérait pas.

—J'arrive aux bons coins... Tu vas voir... J'ai le pressentiment que je vais réussir et que demain peut-être tu auras une bonne nouvelle.

Quand elle le revit le jour suivant, elle comprit tout de suite qu'il avait trouvé.

—Écoute, dit-il à voix basse, je me promenais hier soir dans la rue Pigalle. On m'avait indiqué, par le procédé d'informations que je t'ai dit, deux brocanteurs dans cette rue dont les boutiques étaient au fond des cours. Impossible de rien voir de la rue. Je demandai aux concierges la permission d'entrer. J'avais mon violon, comme toujours. Et heureusement les concierges m'ont permis de jouer. Dans la première cour, j'eus beau regarder à travers les vitres de la boutique, il n'y avait rien d'intéressant pour moi. Je n'ai vu que de vieilles étoffes déchirées et des débris d'armures et de ferrailles, dont je n'aurais pas donné quatre sous... Après tout, ça vaut peut-être très cher... J'ai remarqué qu'il y a des gens qui ne savent quoi faire de leur fortune et qui achètent à des prix fous des choses horribles, sous prétextes qu'elles sont vieilles. Je quittai donc la cour, où, du reste, je fis à peine quelques sous de recette... Je remerciai le concierge pour plus tard... On ne sait pas ce qui peut arriver... Et je remontai la rue... Dans la deuxième cour, je n'étais pas plus tôt entré que mon cœur se mit à battre avec violence...

Fanchon écoutait, palpitante.

—C'était là ?... dit-elle... Tu l'as vue ?... Tu es sûr ?...

—Le brocanteur avait la spécialité des instruments de musique. J'apercevais chez lui des violons en mauvais état, des clarinettes raccommodées et, enfin, à la devanture, une vielle...

—Mon Dieu !

—Tout en jouant, tout en chantant, tout en ramassant les sous qui me tombaient à droite et à gauche... je m'approchai... sans cesser de jouer, et je regardai attentivement.

—C'était ma vielle !

—Oui, c'était elle. Pas moyen de s'y tromper. Elle ne ressemble à aucune autre...

—Alors, Mattéo, qu'as-tu fait ? Parle ! Parle ! Tu as crié au voleur, n'est-ce pas ? Tu as appelé les sergents de ville.

Mattéo se mit à rire.

—Pas si naïf ! D'abord, pour avoir une certitude absolue, j'ai tenu à examiner l'instrument de plus près.

—Tu es entré ?

—Oui. Est-ce que je n'avais pas avec moi mon violon ? Il m'a servi de prétexte. J'ouvris la porte et me trouvai en face d'un vieux portant lunettes et qui me regarda de travers.

—Monsieur, lui dis-je, j'ai besoin d'argent. Je voudrais quitter Paris et retourner dans mon pays. J'ai envie de me défaire de mon violon ? Voulez-vous l'examiner et me l'acheter ? ...

—Il ne répondit rien. Il s'empara du violon, le considéra longtemps, tapa sur le bois pour le faire sonner, râcla dessus avec l'archet pour écouter la qualité des sons qu'il rendait, et il fit la moue.

—Pendant ce temps-là, tu comprends que je ne perdais pas mon temps. Je rôdais dans la boutique, en amateur. C'était un violon que j'avais l'air d'examiner, et c'était la vielle que je ne perdais pas de vue.

—C'est la tienne, tu sais ? Pas de doute...

—Quel bonheur !!

—Au bout de cinq minutes, le vieux aux lunettes me disait :

—Garçon, c'est un clou, ton violon... Et si tu crois qu'il vaut vingt mille francs, comme un stradivarius, tu as des illusions...

—Mon opinion sur mon violon était faite, tu penses bien, Fanchon, et je sais bien qu'il ne vaut pas cher. Je répliquai pourtant au vieux :

—Tel qu'il est, combien m'en donnez-vous ?

—Dix francs, parce que tu es gentil et pour t'obliger.

—A ce compte-là, j'aime mieux le garder, monsieur...

—Comme tu voudras, garçon.

—Je le saluai poliment en lui demandant pardon de l'avoir dérangé. Il n'eut pas l'air d'entendre, ne répondit rien et retourna dans le fond de sa caverne, comme un ours. Je me dépêchai de m'en aller... C'est tout.

—Qu'est-ce que nous allons faire ? dit Fanchon.

—Il est neuf heures. Montons à Montmartre. Tu entreras dans la cour. Tu joueras, tu chanteras. Tu auras tout le temps de regarder la vielle et la reconnaître pour la tienne.

—Ensuite ?

—Ensuite nous irons simplement demander à parler au commissaire.

—Et là ?

—Nous ferons une déposition. Il nous viendra en aide. Tu verras.

—Partons !

D'un pas léger, ils allèrent dans le XVIII^e arrondissement.

Quand ils furent rue Pigalle, Mattéo s'arrêta devant une maison.

—C'est ici, dit-il, dans la cour, au fond, à droite... De la rue, on ne peut pas apercevoir le magasin.

Fanchon entra, le cœur tremblant.

Le concierge la laissa faire.

Mais, par prudence, et craignant d'être reconnu par le brocanteur, Mattéo ne la suivit point.

Il entendit l'enfant qui jouait, qui chantait.

Il entendit des sous qui tombaient avec un bruit clair et roulaient sur le pavé humide de la cour.

Puis, tout à coup, il la vit revenir.

Elle était toute pâle.

—Fanchon ! Ma petite Fanchon ! Qu'est-ce que tu as ?

—Ma vielle n'est plus à la devanture.

—Mon Dieu !

—Et j'ai bien regardé. Elle n'est pas non plus dans la boutique !

Mattéo resta atterré.

Et après un long silence désespéré :

—Il faut que le vieux l'ait revendue hier au soir ou ce matin, dit-il.

—Que faire ? Maintenant, la voilà perdue pour toujours !

—Peut-être. Nous avons encore une espérance.

—Laquelle ?

—C'est d'intéresser à notre cause le commissaire de police.

—Et comment ? Nous sommes de petits vagabonds ? Il ne voudra même pas nous entendre !!

—Qui sait ? Essayons toujours !

—Je veux bien, Mattéo... Allons... où est le commissariat ?

—A deux pas d'ici, rue de Provence.

Ils y furent cinq minutes après.

Un inspecteur, en les voyant entrer, leur demanda :

—Qu'est-ce que vous désirez ?

—C'est pour un vol, dit crânement Mattéo.

—C'est bien. Attendez votre tour.

Il y avait là cinq ou six individus, hommes et femmes, ramassés pendant la nuit, qui attendaient sur les banquettes, sous la surveillance de sergents de ville. Un à un, ils passaient dans un bureau spécial où le secrétaire du commissaire de police les interrogeait.

Un homme âgé, à moustache blanche, décoré, entra, affairé.

A sa vue, les inspecteurs de police se levèrent poliment.

C'était le commissaire.

Il disparut dans un bureau qui communiquait avec celui de son secrétaire, mais, en passant, il avait jeté un coup d'œil sur Mattéo et sur Fanchon. Un moment, il les prit pour des détenus.

—Arrêtés ? demanda-t-il laconiquement.

—Non, monsieur le commissaire. Ils viennent pour un vol, paraît-il.

—Eh bien, je vais les entendre... Faites-les entrer....

Les enfants furent introduits dans le cabinet du magistrat. Pendant quelques minutes, celui-ci ouvrit et lut des lettres, les classa, en remit à son secrétaire, consulta deux ou trois dossiers.



—Je m'approchai... sans cesser de jouer et je regardai attentivement.
(P. 16, col. 2.)

Les enfants, silencieux, n'osant remuer, attendaient.

Enfin le commissaire se tourna vers eux.

Il les examina d'un coup d'œil. L'honnête figure de Mattéo, le visage délicat, exquisement joli de Fanchon lui plurent, car il leur sourit. Ses yeux eurent un éclair de bonté.

—Voilà deux gentils enfants ! semblait-il dire.

Avec un regret pourtant, celui de voir que ces deux enfants n'étaient en somme, que des petits vagabonds.

—Maintenant, je vous écoute, dit-il... Voyons, qu'est-ce que vous avez à me raconter?... D'abord, dites-moi qui vous êtes, ce que vous êtes et où vous demeurez....

Fanchon fut un peu intimidée et garda le silence.

Mais Mattéo, résolu, prit la parole :

—Nous sommes, vous le voyez à mon violon et mon amie à sa vielle, des musiciens ambulants... Dernièrement, j'appartenais à la troupe de Luccini qui demeure rue de la Bûcherie, sur la rive gauche....

—Je le connais... de réputation... Est-ce que vous avez à vous plaindre de ses brutalités, par hasard ?

—Oh ! monsieur, si ce n'était que cela !

—C'est un bourreau d'enfants.

—Nous ne nous plaignons pas de ses coups, monsieur, ça ne vaut

pas la peine... mais d'autre chose... Fanchon, qui est là, fait toujours partie de sa troupe, moi je suis parti.

—Pour quelle raison ?

—Parce qu'il m'a chassé.

—Et quel méfait aviez-vous commis ?

—Rien, monsieur. Seulement le maître m'accusait.

—De quoi ?

—D'un vol... Il m'accusait d'avoir volé la vielle de Fanchon, pas celle-ci qui ne vaut pas quatre sous, mais une autre, très belle, qui lui avait été donnée en héritage, et qui, certainement, valait des centaines et des centaines de francs.

—Qui a commis ce vol, si ce n'est pas vous ?

—Monsieur le commissaire, je ne ferai pas comme Luccini, moi. Je ne porterai contre personne d'accusation formelle. Je suis persuadé que le voleur, c'est lui. Mais tout ce que je pourrais dire et rien, c'est la même chose. Il vaut mieux vous donner le moyen de découvrir le coupable. Et ce moyen, je vous l'apporte.

—Ah ! ah ! parlez, petit, parlez !

Mattéo raconta ses recherches à travers Paris en se basant sur les itinéraires faits par Luccini, et dans lesquels le maître avait deux fois, comme à dessein, oublié le XVIII^e arrondissement. Mattéo mettait d'autant plus d'aplomb à ses recherches qu'il voulait se venger de Luccini et en même temps se disculper aux yeux de Fanchon, bien que celle-ci ne le crût point coupable.

Il dit comment il avait retrouvé la vielle chez un brocanteur, au fond de la cour d'une maison de la rue Pigalle.

—Pierlot ? interrompit le commissaire de police.

—Oui, monsieur. Je crois que c'est son nom.

—Tiens ! tiens ! murmura le magistrat... si c'était une occasion ! il y a assez longtemps que je cherche à le pincer, celui-là....

Et à Mattéo, avec bienveillance :

—Continuez, petit !

—Je suis entré chez Pierlot, pour m'assurer que je ne me trompais pas. Et alors, ce matin—car ma découverte ne date que d'hier—ce matin j'ai averti Fanchon et nous sommes allés ensemble rue Pigalle.

Mattéo se tut. Il avait une grosse émotion.

—Alors ?

—Alors, monsieur, la vielle n'y était plus.

—Vous êtes sûr ?

—C'est-à-dire, monsieur, elle n'était plus à la devanture. Maintenant l'avait-il cachée dans quelque coin de son magasin ? Je l'ignore. Nous n'avons pas osé demander... Moi surtout, qui étais déjà entré chez le brocanteur la veille... et qui aurais été reconnu.

—Que voulez-vous que j'y fasse ? La preuve a disparu. C'était hier que vous auriez dû m'avertir et non pas aujourd'hui.

—Est-il vrai, monsieur, que vous ne pouvez rien ?

C'était Fanchon qui suppliait.

Et elle était si touchante, les yeux pleins de larmes et les mains jointes, que le magistrat se laissa attendrir.

—Pierlot n'est pas un homme avec lequel on ait besoin de prendre des gants, dit-il... C'est un recelateur connu, mais rusé... Je puis l'interroger, mais je vous préviens que nous n'y gagnerons pas grand'chose....

—Essayez, monsieur, essayez... dit Mattéo.

—Je vais l'envoyer chercher... Passez dans le bureau de mon secrétaire, en attendant... Lorsqu'il arrivera, je ne veux pas qu'il vous aperçoive et je le ferai entrer directement....

Au bout d'une demi-heure, Pierlot était au commissariat.

C'était un petit homme ratatiné, au visage ridé, aux yeux de furet, bordés de rouge, l'air méfiant et méchant.

Comme il avait pas mal de peccadilles non réglées sur la conscience, il n'était pas sans éprouver quelque crainte d'une comparution devant le magistrat.

Le commissaire ne le fit pas attendre longtemps. Il l'introduisit aussitôt.

—Monsieur le commissaire a besoin de moi ? demanda Pierlot.

—Oui. Et je n'irai pas par quatre chemins : vous savez que j'ai l'œil sur vous depuis longtemps. Donc, vous allez répondre catégoriquement aux questions que je vais vous faire....

—Je n'ai pas de reproches à m'adresser, fit le cauteleux personnage, et je ne sais pas où monsieur le commissaire veut en venir...

—Vous avez une vielle chez vous ?...

—Non, monsieur le commissaire.

—Elle s'y trouvait encore à la devanture dans la journée d'hier.

—Oui, monsieur le commissaire... C'est vrai... mais je ne l'ai plus.

—Qu'est-elle devenue ?

—Je l'ai vendue.

—A qui ?

—Je ne sais pas. Je ne tiens pas compte du nom des acheteurs quand ils payent comptant.

—Combien l'avez-vous vendue ?

—Douze cents francs. Mes livres en font foi, car j'ai des livres !

—Oui, vous avez des livres ; mais vous y mettez ce que vous voulez, sur vos livres... Combien l'avez-vous payée ?

—Trois cent cinquante francs.

—Un joli bénéfice.

—Les temps sont durs... et quand on trouve un peu d'argent à gagner, il faut en profiter... On ne sait pas ce que réserve l'avenir...

—Le signalement de l'acheteur ?

—Un monsieur entre deux âges, ni grand, ni petit, ni gras, ni maigre, ni chauve, ni chevelu, ni brun, ni blond...

—Vous vous moquez de moi ?

—Non... je ne me permettrai pas...

—Et le nom de l'homme de qui vous tenez la vielle ?...

—Ce n'était point un homme. C'était une femme... Son nom, je ne le connais pas... Elle ne me l'a pas dit...

—Vous êtes en faute...

—Je le lui ai demandé... Elle a refusé... Elle avait besoin d'argent... alors une fausse honte l'a retenue... Les femmes, des fois, c'est si orgueilleux...

—Son signalement ?

—Ni grande, ni petite, ni grasse, ni maigre... recommença Pierlot en voulant débiter son chapelet, goguenard.

—Mon petit Pierlot, dit le commissaire, je vais vous envoyer au violon et vous coucherez à la boîte ce soir... Et puisque vous le prenez sur ce ton-là, je vais aller faire chez vous une perquisition...

—Monsieur, vous n'avez pas le droit...

—Avec cela, que je vais me gêner avec vous, mon vieux !

Et le commissaire appela un des inspecteurs.

—Venez avec moi rue Pigalle. Il faut que je m'y renseigne... Pierlot suivit en maugréant.

Rue Pigalle, le commissaire fit tout bouleverser. Et quel capharnaüm d'ustensiles l'on remua ! Des tableaux ; des cadres ; des images de sainteté ; des sculptures en bois doré venues de quelque chapelle démolie et représentant des saints ou des anges ; des panneaux de bois arrachés à quelque vieille façade d'une maison du moyen âge, et qui, après bien des avatars, se trouvaient tout à coup poussés dans ce coin comme dans une tombe ; des gargouilles de plomb ; des feuilles de zinc ; des instruments de musique de tous les peuples et de tous les pays, épaves de quelque théâtre en déconfiture dont on avait vendu les accessoires ; reliques de fêtes ; oripeaux de danseurs ; armes de sauvages venues de la grande usine de Batignolles et fusils à pierre du premier Empire ;... des livres, des images, des tapis, on trouvait un peu de tout chez Pierlot. On y trouvait même des bibelots de prix, des diamants et des montres, provenant d'une razzia opérée par des cambrioleurs.

L'inspecteur mit tout sens dessus dessous.

Le magistrat examina les livres.

—Ainsi, vous ne voulez pas me dire le nom de la personne qui vous a cédé la vielle ?

—Je l'ignore. Je ne peux pas vous le dire.

Et Pierlot, goguenard, sûr de l'impunité, regardait le commissaire de police avec insolence.

Le magistrat cachait mal son dépit.

Il réfléchissait.

Tout à coup, sans rien dire, il sortit.

Pierlot le suivit d'un regard curieux.

—Où va-t-il à présent, le quart d'œil ? murmura-t-il.

Le commissaire entra chez le concierge.

Celui-ci, tailleur de son état, était assis sur une grande table, en train de raccommoder une redingote noire.

—Je suis le commissaire du quartier.

L'autre se leva poliment.

—Est-ce que je peux vous être utile ? Vous savez, monsieur le commissaire, on est d'honnêtes gens...

—J'en suis sûr. Mais je n'en dirai pas autant de tous les locataires de la maison... Vous avez entr'autres, là-bas, un brocanteur, au fond de la cour...

—Oui, il vient souvent chez lui, à la nuit tombante, des types que je ne voudrais pas rencontrer dans un terrain vague.

—Avec des paquets ?

—Des paquets de toutes les formes. Des objets de toutes les couleurs. On lui apporte quelquefois jusqu'à des morceaux de plomb.

—C'est un recéleur.

—Je m'en doutais, monsieur le commissaire. Je l'ai dit pas plus tard qu'hier à Mme Robinet ?

—Qui ça, Mme Robinet ?

—Ma femme, monsieur le commissaire.

—Et à propos de quoi lui faisiez vous cette réflexion, monsieur Robinet ?

—A propos d'un instrument de musique, une vielle, qu'on avait apportée il y a quelques temps et que Pierlot a vendue hier. Un jour, un locataire du troisième qui est dans les violons, à l'Opéra, a dit, en la voyant à la devanture, que c'était un instrument très

précieux et que le père Pierlot devait avoir fait une bonne affaire. Et ma foi, je dis qu'il ne s'est pas trompé, le locataire, car, hier, Pierlot avait un air joyeux qu'on ne lui connaît pas souvent, et le soir, il est rentré gris.

—Il venait de vendre la vielle.

—Juste ! douze cents francs, monsieur. Un joli denier !

—Comment le savez-vous ?

—Douze cents francs et payés comptant.

—Vous me semblez bien renseigné, monsieur Robinet ?

—Pas malin. La dame qui l'a achetée n'avait pas douze cents francs dans son porte-monnaie. Comme Pierlot ne voulait pas lâcher, même pour une heure, sans paiement, son instrument de musique, Mme de Beauchamp m'a envoyé chez elle, avenue des Champs-Élysées, avec une lettre. Je suis revenue avec les douze cents francs et M. Jacques est parti avec sa vielle.

—Qui ça, Mme de Beauchamp ?

—Une respectable dame extrêmement riche qui vient souvent dans ma maison visiter une parente pauvre à laquelle elle fait beaucoup de bien. C'est comme ça que je la connais. Je suis concierge rue Pigalle depuis plus de vingt ans.

—Et qui ça, monsieur Jacques ?

—Son fils, donc... un jeune homme de dix huit ou vingt ans... je crois, bien joli, bien doux, bien poli avec tout le monde... mais malade, ah ! monsieur, le pauvre enfant... malade ! En voilà un sûrement qui n'en a pas pour longtemps ! Alors, vous comprenez, la mère cède à tous les caprices de son enfant, trop heureuse quand elle peut lui procurer un petit moment de plaisir... Et hier au soir, M. Jacques, en apercevant la vielle, a voulu tout de suite que sa mère la lui achetât... Ça n'a pas été long... Mme de Beauchamp la lui a achetée tout de suite sans marchander.

—Avenue des Champs-Élysées, numéro ?

—No 52... le bel hôtel qu'il y a là, vous savez ?

—Oui, Merci.

Le commissaire de police revint chez le brocanteur.

—Je sais où est la vielle, dit-il.

—Possible...

—Elle vous a été achetée et payée comptant hier par une dame accompagnée de son fils, Mme de Beauchamp.

—Tant mieux si vous êtes renseigné. Qu'est-ce que ça prouve ?

—La vielle a été volée.

—Est-ce que je le sais, moi ? Est-ce que ça se met sur les choses qu'on m'apporte que ces choses-là proviennent d'un vol ?...

—Voulez-vous, oui ou non, et de bonne volonté, me dire le nom de l'homme qui vous l'a vendue ?... Je dis : de l'homme, bien que vous prétendiez avoir eu affaire à une femme... Cela vous prouve que je suis renseigné... Je ne vous demande qu'un acte de bonne volonté... Si vous me le dites, et je n'ai pas besoin de votre aveu pour le savoir, je vous laisse en liberté... Si vous refusez de me le dire, je vous envoie au Dépôt.

Le commissaire avait parlé avec une énergie qui n'admettait pas de réplique. C'était l'un ou l'autre. Pierlot le savait bien. Il avait perdu son air insolent et ses petits yeux de furet roulaient au fond de l'orbite comme ceux d'une bête prise au piège et qui cherche vainement un coin par où s'échapper.

—Voyons, décidez-vous...

Le commissaire connaissait-il le nom du voleur ?

Il avait l'air d'en être sûr.

Mais était-ce vrai ? N'était-ce pas, simplement, par ruse policière, une façon de l'intimider ?...

Cela répugnait à Pierlot de livrer un complice.

Mais, d'autre part, cela lui répugnait bien autrement d'être envoyé au Dépôt. Il ne désirait pas voir la police mettre le nez dans ses affaires. Il était loin d'avoir la conscience tranquille.

—Ma foi, dit-il...

Il se gratta la tête, puis donna un grand coup de poing sur une table.

—Ma foi, tant pis... alors, convenu ? si je mange le morceau, vous me laissez en liberté ?

—Jusqu'à ce que je vous repince pour autre chose... oui.

—J'ai confiance... un homme n'a qu'une parole.

—Le nom du voleur... Luccini, n'est-ce pas ?

—Allons, je vois que vous ne m'aviez pas menti en disant que vous le connaissiez aussi bien que moi ; oui, c'est Luccini...

—Je ne vous en demande pas davantage.

Et se tournant vers l'inspecteur de police :

—Lupin, vous avez été au commissariat du Ve arrondissement, vous connaissez Luccini, le maître des musiciens italiens ?

—Rue de la Bûcherie, je ne connais que ça...

—Allez le chercher et amenez-le-moi au commissariat... Prenez une voiture, je suis pressé... Vous, Pierlot, à une autre fois, vieux !

—A une autre fois, monsieur le commissaire, dit le brocanteur, enchanté d'en être quitte à si bon compte.

Le commissaire regagna son bureau de la rue de Provence.

Fanchon et Mattéo l'attendaient dans la plus grande anxiété. Retrouverait-il la vielle ?

En le voyant revenir, Fanchon se mit à trembler si violemment qu'elle n'eut pas la force de lui adresser la parole.

Ce fut Mattéo, aussi fiévreux qu'elle pourtant :

—Avez-vous réussi, monsieur le commissaire ?

—Oui, mes enfants, j'ai réussi, dit-il avec bonté.

Il crayonna une adresse sur une enveloppe, écrivit quelques mots sur une lettre avec l'entête du commissariat, et la remit à Fanchon.

—Avec cette lettre, présentez-vous à cette adresse, 52, avenue des Champs-Élysées. Vous y retrouverez votre vielle.

Ils allaient partir, joyeux, et déjà se précipitaient vers la porte.

—Pas encore ! dit le commissaire en riant. . . J'attends Luccini. . . il faut que je vous confronte avec lui. . . j'ai donc encore besoin de vous pendant une heure ou deux. . . Patience, patience. . .

Ils se rassirent.

Fanchon avait des larmes plein les yeux.

Tout à coup elle se leva, et avant que le commissaire eût pu s'y opposer, elle lui avait embrassé la main que des larmes mouillèrent.

—Oh ! monsieur, monsieur, dit-elle, si vous saviez combien je suis heureuse !. . .

Le magistrat, ému, la considéra silencieusement.

—Pauvre petite ! murmura-t-il. . . C'est qu'elle est ravissante. . .

Une heure environ s'écoula.

L'inspecteur reparut. Il n'avait pas trouvé Luccini rue de la Bûcherie, mais il avait fini par le rencontrer dans un café du boulevard Saint-Michel où il jouait aux cartes avec quelques compatriotes.

Jouer aux cartes, et y perdre tout le gain des pauvres petits vagabonds musiciens qu'il avait à sa solde, telle était, pendant ses journées, sa grande occupation.

Lorsque l'inspecteur le découvrit, et lui eut expliqué l'objet de sa visite, Luccini eut un moment de trouble.

—Qu'est-ce que vous me voulez ? Je n'ai rien à faire avec la justice. . . et surtout avec le commissaire du XVIIIe.

—A plus forte raison, dès l'instant où vous n'avez rien à faire avec lui, vous ne devez pas redouter de comparaître en sa présence. Allons, suivez-moi !

—Avez-vous un mandat d'arrêt ?

—Non, ni mandat d'arrêt ni mandat d'amener.

—Alors, je reste.

—Notez que vous vous mettez dans votre tort.

—Je n'ai rien à me reprocher.

—Eh bien, que craignez-vous ? Est-ce que M. le Commissaire ne peut avoir besoin de vous demander quelques renseignements ?

—Sur quoi ?

—Est-ce que quelqu'un des enfants que vous employez n'a pas pu se rendre coupable de quelque petit délit, de quelque légère contravention ? Et ne peut-il s'être réclamé de vous afin de ne pas être inculpé de vagabondage ?. . .

Le raisonnement parut frapper Luccini.

—Au fait, se dit-il, c'est possible.

Il causa vivement avec ses compatriotes, en langue italienne. C'était d'honnêtes et paisibles commerçants du quartier qui l'engagèrent à ne pas résister davantage.

Il posa ses cartes, régla ses consommations et suivit l'inspecteur.

—Tout de même, grommelait-il, si votre commissaire a besoin de renseignements, ne pourriez-vous me les demander sans me forcer à un pareil dérangement.

L'inspecteur était habitué à ces sortes de récriminations.

Il ne répliqua pas.

Au bureau, il frappa à la porte du cabinet du commissaire.

—Entrez.

Il entre-bâilla la porte, passa la tête et dit seulement :

—M. Luccini est là.

—Amenez-le, cria-t-on de l'intérieur.

Luccini fut introduit.

Le commissaire continua d'écrire pendant quelques minutes avant de lui adresser la parole, puis, s'adossant à sa chaise :

—Vous êtes un chenapan, vous, Luccini. . .

Interloqué d'une aussi brusque attaque, Luccini ne souffla mot.

On eût dit, à la voir la bouche entr'ouverte, les yeux écarquillés, qu'il venait d'être brusquement frappé de mutisme.

Le magistrat reprit :

—Vous avez chez vous une bande de petits enfants que vous exploitez. . . Et si vous vous contentiez de les exploiter !! Mais vous les maltraitez, je le sais, parfois cruellement,

—C'est un mensonge infâme, dit enfin Luccini.

—Bon ! Bon ! Affaire entendue. . . Du reste, ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir. . . Nous avons à causer. . .

—Volontiers, monsieur le commissaire, volontiers, dit Luccini se radouissant et reprenant un peu de confiance.

—Dites-moi. . . Un renseignement. . .

—Tout à votre service.

—Est-ce que vous savez jouer de la vielle ?

Luccini tressaillit.

—Non, monsieur le commissaire, je ne joue que le violon et aussi un peu la harpe. . .

—Alors, quel besoin aviez-vous de voler la vielle de Fanchon ?

Luccini fut prit d'un tremblement nerveux.

Il essaya d'articuler quelques mots.

Ses lèvres desséchées, sa gorge qui s'étranglait, s'y refusèrent.

Enfin, avec un effort :

—Vous dites, monsieur le commissaire ?

—Je dis que vous avez volé la vielle de Fanchon. . .

—Moi ? Moi ?

—Vous !

—Mais c'est une infâme calomnie. . . Celui qui l'a volée, ce n'est pas moi. . . c'est un des enfants, un petit vaurien que j'ai mis à la porte et qui s'appelait Mattéo.

—Non seulement vous êtes un voleur, mais vous essayez de rejeter votre faute sur un enfant innocent.

—Qui est-ce qui m'accuse ?

—C'est lui.

—Entre lui et moi vous ne pouvez hésiter. . . C'est lui qui ment. . .

—Il n'est pas le seul à vous accuser.

—Qui donc aussi ?

—Fanchon !!

—Une fille que j'ai comblée de mes bienfaits. . . que j'ai nourrie, logée et qui tout à l'heure qu'il est, monsieur le commissaire, me doit plus de cinq cents francs. Quelle ingratitude ! C'est à vous de goûter de faire le bien. . .

—Mattéo et Fanchon ne sont pas seuls à vous accuser.

—Tout le monde, alors, tout le monde !!

Et Luccini, qui comprenait que son affaire se gâtait, tira son mouchoir et essaya d'essuyer des larmes.

—Non pas tout le monde, mais seulement Pierlot !. . .

Heureusement, il y avait une chaise derrière Luccini.

Sans quoi il fut tombé par terre.

—Pierlot, balbutia-t-il, Pierlot ! qui est celui-là ?

—Le brocanteur de la rue Pigalle.

—Je n'ai jamais eu affaire à lui.

—Nous vous confronterons. . .

Luccini se vit perdu.

Il se jeta aux genoux du commissaire de police.

—Monsieur le commissaire, je vous le jure, ça été commis dans un moment de folie. . . Je ne savais pas ce que je faisais. . . Et puis, il ne faut pas croire, ça n'a pas été pour voler. . . non, je vais vous expliquer. . . C'était dans l'intérêt de Fanchon. . . J'avais vu que la vielle était un instrument très précieux. Et comme Fanchon manqua d'argent et qu'elle n'aurait jamais eu le courage de se séparer de sa vielle, alors, moi, je me suis dit : " Je vais la lui vendre. . . pour son compte. . . en lui laissant croire qu'on la lui a volée. . . Et plus tard, quand elle aura besoin d'argent, je lui donnerai ce qu'il lui faudra et je lui avouerai alors la vérité. . .

Le commissaire eut un sourire méprisant.

Il ouvrit la porte qui communiquait avec le bureau de son secrétaire.

—Venez, dit-il.

Mattéo et Fanchon parurent.

A cette vue, Luccini eut dans les yeux un éclair de colère terrible.

Il eut un mouvement comme pour s'élaner sur eux.

—C'est donc dans l'intérêt de Fanchon et pour lui faire mieux croire qu'on l'avait volée, que devant elle, vous avez cruellement frappé et torturé Mattéo, espérant l'obliger ainsi à avouer un vol qu'il n'avait pas commis ?

Luccini pris au piège roulait des yeux féroces.

—Avouez donc tout simplement la vérité. Je vous le conseille dans votre intérêt. Vous êtes fort mal noté à la Préfecture et si vous manifestez quelque repentir, nous y aurons égard. . .

Luccini resta longtemps silencieux.

Mais cet aveu, ne l'avait-il pas fait déjà en essayant tout à l'heure d'expliquer pourquoi il avait vendu la vielle.

Il dit, d'une voix rude :

—Soit, j'avoue.

—Vous avez volé cette vielle à Fanchon ?

—Oui.

—Et c'est bien vous qui l'avez vendue au brocanteur Pierlot.

—C'est moi, oui. Ce n'est pas la peine de mentir, puisque Pierlot m'a dénoncé. . .

Et il grommela, entre ses dents :

—Je lui revaudrai ça, un jour ou l'autre.

Cinq minutes après il était expédié au Dépôt.

—A présent, Fanchon, vous êtes libre, dit le magistrat. . . N'oubliez pas. . . avenue des Champs-Élysées, 52. . . avec ma lettre, je ne doute pas qu'on vous restitue votre vielle.

—Merci, monsieur, merci, dit Fanchon. . .

Et les enfants sortirent joyeux.

—Allons-nous tout de suite aux Champs-Élysées ? dit Mattéo.

—Mais oui, tout de suite. A quoi bon attendre ?

Et ils se dirigèrent vers les Champs-Élysées.

Ils s'arrêtèrent devant le No 52.

C'était un hôtel superbe, au fond d'une cour carrée, entre deux ailes qui arrivaient jusqu'à l'avenue.

Un large Perron montait au rez-de-chaussée et une serre d'hiver où l'on voyait les plantes les plus rares tenait tout un angle de l'hôtel.

Au-dessus du Perron, une marquise vitrée.

Certaines fois, les enfants regardaient cette demeure luxueuse et n'osaient entrer.

Ils se portaient les regards sur eux-mêmes.

Comme ils étaient pauvrement mis ! Très propres, cependant, d'une propreté rigoureuse, malgré leur pauvreté. . . .

Est-ce qu'on leur permettrait jamais d'entrer dans cet asile où s'abritaient sans doute tant de bonheur et une si grande fortune ?

Longtemps, ils hésitèrent.

A la fin, ce fut Fanchon qui dit bravement :

— Nous n'avons rien fait de mal, je suppose ? Pourquoi nous refuserait-on d'entrer, puisque nous avons quelque chose à demander ? . . .

—Oui, tu as raison, dit Mattéo. Nous sommes bêtes d'hésiter. . . .

Tiens, au vu, voir. . . .

Et il sonna bravement.

La porte s'ouvrit. Ils pénétrèrent dans la cour.

Le concierge s'avança et fit un geste furieux en les voyant.

—Ah ! ça, petits vagabonds, qu'est-ce que vous voulez ? . . .

—Monsieur. . . .

—Voulez-vous bien vous en aller tout de suite. . . .

—Monsieur, nous venons. . . .

—Et plus vite que cela, s'il vous plaît.

—Monsieur, nous ne méritons pas, nous venons pour. . . .

—Allons, allons, prenez de l'air. . . .

Et l'homme les poussa dehors en grognant.

—Ma parole, ils ne sont pas gênés, ceux-là ! On les verra bientôt au salon ! . . .

Et la porte se ferma lourdement.

D'un côté, ils allerent s'asseoir sur un banc de l'avenue. Ils ne trouvaient même pas une parole. Leurs yeux étaient pleins de larmes.

—C'est fini, disait Fanchon. Jamais il ne nous laissera entrer. Ils ont peur que nous les volions.

—Les voler ! cria Mattéo en colère. Mais ce sont eux qui te volent puisqu'ils gardent ta vieille qui ne leur appartient pas. Ce sont eux, les voleurs.

—Tu oublies, mon pauvre Mattéo, qu'ils l'ont payée, ma vieille, et même très cher.

—J'y pense, fit le jeune garçon. . . . Ils ne veulent pas nous écouter, mais si nous nous contentions d'envoyer la lettre du commissaire de police, ils nous feraient peut-être venir. . . .

—Oui, ils n'oseraient refuser.

—Essayons.

Mattéo alla sonner pour la seconde fois !

Et pour la seconde fois la porte s'ouvrit.

—Encore vous ! gronda le concierge.

Et son pied se leva pour en frapper l'enfant.

Mattéo esquiva le coup. Et rapidement il dit :

—Monsieur, voici une lettre pour votre maîtresse.

—Une lettre ! . . . Rendez-moi ça. . . . Ma maîtresse ne reçoit pas de lettres de petits mendiants comme vous. . . .

—Elle n'est pas le nous.

—Alors, de qui ?

—Du commissaire de police de la rue de Châteaudun. . . .

—Du commissaire ? . . . fit le concierge stupéfait.

Et comme par enchantement il se calma.

—Donnez !

Mattéo tendit la lettre. Le concierge la prit.

—Vous ne me trompez pas, au moins ?

—Monsieur de Beauchamp vous le dira. . . .

Le concierge eut encore une minute d'hésitation, puis enfin, il passa la lettre en la montrant du doigt désignant sa loge.

—Et c'est là, attendant.

Ils obéirent.

Un quart d'heure se passa. Au bout de ce temps, il revint. Son visage avait changé. Il était souriant, avec des allures bon garçon.

—Venez m'expliquer, Madame va vous recevoir.

Et il les fit monter jusqu'au Perron, où un domestique en livrée les attendait et les conduisit jusqu'à un petit salon.

—Entrez là. Madame va venir tout de suite.

Au milieu de tout le luxe qui les environnait, de ces riches tapis, de ces meubles rares, de ces meubles rares, ils restaient debout, gênés, n'osant faire un pas, dans la crainte de salir les tapis.

Leurs regards inquiets, effarouchés, semblaient se dire :

—Si nous nous en allons ?

Mais ils n'en eurent pas le temps.

Madame de Beauchamp entra. C'était une femme d'une quarantaine d'années, encore belle, grande et élégante. Elle avait des yeux bleus un peu voilés, tristes et doux.

La comtesse était veuve depuis cinq ans d'un mari qu'elle avait adoré et qu'elle regrettait toujours.

Elle portait son deuil et peu à peu s'était dégagée de la plupart de ses obligations mondaines, ne gardant que les relations de famille et d'amis intimes, non pas dans le but égoïste d'y chercher des distractions, mais afin que son fils Jacques et sa fille Simonne ne vécussent pas trop dans une solitude que ne leur permettait pas leur fortune future.

En entrant au petit salon, la comtesse de Beauchamp n'était pas seule.

Son fils et sa fille, attirés par la curiosité, avaient voulu la suivre.

Jacques était un grand garçon d'une vingtaine d'années, d'aspect maladif. Sa figure était très distinguée, fine et délicate, mais très pâle. Ses yeux étaient d'un bleu indécis comme les yeux de sa mère, également doux et tristes, de cette mélancolie particulière aux êtres que le Destin semble avoir voulu marquer pour une mort précoce.

Car en effet, il était languissant et malgré les soins les plus empressés, le jeune comte était condamné par les médecins.

Rien n'avait fait contre cette langueur et contre cette anémie, ni les docteurs les plus illustres, ni les distractions les plus coûteuses, ni les voyages les plus intéressants, ni les climats les plus doux.

Simonne, au contraire, semblait avoir attiré à elle toute la santé qui manquait à son frère. Bien qu'elle ne fût pas plus âgée que Fanchon, bien qu'elle fût, même, moins âgée d'un an environ, elle était plus grande, elle paraissait tout à fait jeune fille, alors que Fanchon avait encore la grâce de l'enfant. Elle avait de grands yeux noirs pleins d'éclairs, un air de résolution et de courage, de force même, qui frappait au premier abord.

Jacques, lui, était âgé d'une vingtaine d'années.

Ils regardèrent Fanchon et Mattéo, avec un vif intérêt, non point avec une curiosité malveillante, au contraire.

Ils avaient même un sourire sur les lèvres.

Et le regard de Jacques, en rencontrant les beaux yeux de Fanchon, était très doux, presque tendre.

—Ainsi, mademoiselle, dit la comtesse, c'est vous qui êtes Fanchon et c'est à vous que le commissaire de police a remis cette lettre pour moi ? . . .

—Je suis Fanchon, oui, madame.

—Et c'est à vous qu'appartient la vieille que j'ai achetée hier même à mon fils ?

—A moi. . . . oui, madame.

—Cette vieille vous avait été volée ?

—Par notre maître Luccini, un vilain homme.

—Voulez-vous me raconter dans quelles conditions ? Ce n'est pas la curiosité inoffensive qui me fait vous interroger, Fanchon, mais plutôt l'intérêt que vous m'inspirez. . . .

—Oh ! madame, vous êtes bien bonne de prendre intérêt à une pauvre mendiante comme moi.

Et Fanchon raconta ce que déjà elle avait dit au bureau du commissaire, c'est-à-dire comment la vieille lui avait été volée par Luccini et de quelle façon, Mattéo et elle, ils avaient fini par la retrouver.

Quand elle eut terminé son récit.

—J'ai été complice involontaire d'une mauvaise action, mademoiselle, et d'une mauvaise action qui vous a causé beaucoup de peine, dit la comtesse. Je la réparerai autant que je pourrai.

Elle fit un signe à son fils.

Jacques et Simonne avaient écouté Fanchon avec le plus vif intérêt, sans perdre une de ses paroles.

Jacques, comprenant sa mère, sortit.

Pendant son absence, Simonne s'approcha de Fanchon. Et détachant de son poignet fin, sur lequel courait la transparence des veines généreuses, un bracelet très simple mais très élégant, merveille d'art délicat :

—Fanchon, dit la jeune fille, voulez-vous prendre ceci en souvenir de moi ?

Elle attacha le bracelet au poignet de la vieilleuse, aussi fin et élégant que le poignet de la jeune fille.

Mais Fanchon, troublée, s'en défendait :

—Non, non, il ne faut pas. . . . Gardez-le, mademoiselle, c'est trop beau pour moi, savez-vous. . . . Je ne suis qu'une pauvre musicienne ambulante. . . . Je n'ai pas le droit de posséder d'aussi beaux bijoux. . . . et ceux qui voudraient ce bracelet à mon bras pourraient, avec raison, s'en étonner. . . . Gardez-le, mademoiselle, mais croyez bien que, de ma vie, je n'oublierai cet élan de votre cœur. . . .

Mme de Beauchamp, et sa fille se regardèrent, étonnées.

Ce simple et noble langage, dans la bouche de cette enfant, les frappait.

—Oui, Simonne, cette jeune fille a raison... Ton cadeau lui attirerait peut-être, quelque jour, des ennuis...

Jacques rentra ce moment.

Il était allé chercher la vielle de Fanchon et la rapportait :

—Mademoiselle, dit-il, j'avais eu la fantaisie de cet instrument en le voyant hier à la devanture de la boutique d'un brocanteur... Et j'avais eu la fantaisie, également, d'apprendre à en jouer... Caprice de malade auquel sa mère ne refuse rien... Cette vielle vous appartient. Je suis heureux de vous la restituer... Reprenez-la, mademoiselle...

Et il en passa la courroie au cou de la jeune fille.

—Merci, monsieur, merci ! dit Fanchon.

Elle ne put dire que cela. Des larmes étranglaient sa gorge.

La comtesse se tourna vers Mattéo :

—Quant à vous, mon jeune ami, qui avez si intelligemment aidé en tout ceci votre gentille camarade, il est juste que vous en soyez récompensé... Revenez demain me trouver, à la même heure... Je donnerai des ordres pour qu'on vous laisse entrer... Mon fils vous achètera un beau et bon violon qui vaudra sans doute mieux que le vôtre, et grâce auquel vous deviendrez peut-être un grand artiste.

—Oh ! madame, que vous êtes bonne, que vous êtes généreuse ! dit Mattéo transporté.

—Vous seule, mademoiselle, n'importez donc aucun souvenir de nous ? dit Jacques.

—Monsieur, vous me donneriez toutes les richesses du monde que vous ne me rendriez pas plus heureuse qu'en me restituant cette vielle à laquelle je tenais tant.

—Il est vrai qu'elle est précieuse... Je comprends que vous y teniez, car c'est presque un joyau.

—Oh ! monsieur, je tiens à elle non à cause de son prix, que j'ignorais encore hier, je vous le jure, mais à cause des souvenirs qui s'y rattachent et qui me sont bien tristes et bien chers.

De nouveau surprise, la comtesse ne put s'empêcher de dire :

—Comment se fait-il, mademoiselle, que votre langage soit si peu en rapport avec votre humble condition ?... Tenez en vous, dans votre attitude, et dans vos paroles indiquent une éducation délicate, soignée, surveillée... Et, cependant, vous êtes une mendicante... réduite, pour vivre, à chanter dans les rues...

Fanchon baissa la tête et se tut.

Si grande que fût la confiance que lui inspirait la comtesse, elle ne voulut pas lui raconter ainsi, dès le premier jour, dès la première entrevue, son histoire si douloureuse, si douloureuse, et l'histoire de Georget.

Rendue prudente par ce qu'elle avait souffert, elle aimait mieux garder pour elle le secret de son passé.

Mme de Beauchamp comprit.

—Je vous demande pardon, mon enfant, dit-elle avec bonté... Je n'ai pas eu l'intention de forcer votre confiance.

Les deux jeunes gens saluèrent et voulurent se retirer.

—Ainsi, Mattéo, à demain ? dit Jacques...

—A demain, monsieur...

Le comte se tourna vers Fanchon.

—Accompagnerez-vous votre ami, mademoiselle ? dit-il avec une certaine anxiété dans sa question.

—Monsieur, je ne sais... Demain je vais être obligée de chercher une chambre garnie... puisque le maître Luccini est en prison... Et comme il a gardé tout mon argent, et qu'il ne me reste rien, il faudra que je me dépêche de gagner quelques sous, si je ne veux pas avoir faim...

—Eh bien, mademoiselle, vous qui êtes fière et qui ne voulez rien accepter de nous, dit Simonne en souriant, vous accepterez bien de venir avec Mattéo déjeuner demain... Tu veux bien, n'est-ce pas, mère ?... que nous déjeunerions avec eux ? dit la belle et énergique jeune fille...

Mme de Beauchamp hésitait.

Mais Jacques se tourna vers elle et l'implora d'un mot :

—Mère !

A celui-là elle ne résistait jamais. Il était malade. Elle avait pour lui, — et Simonne également — toutes les faiblesses.

—Soit ! dit-elle... Demain à midi, nous les attendrons...

—Est-ce que vous refusez, Fanchon ? dit Jacques presque timide.

—Non, monsieur, j'accepte...

Et avec un gai sourire :

—Nous ne considérons rien de ce qu'on nous offre comme une aumône... Mattéo n'a-t-il pas son violon pour te payer son écot ? Et moi, n'ai-je pas ma vielle et mon chapeau ?

—Donc, au dessert, orgueilleuse, dit Simonne, Mattéo essaiera pour nous son violon neuf, et vous, Fanchon, vous nous direz quelque-une de vos chansons.

Fanchon et Mattéo partirent, ravis, le cœur joyeux.

—Il n'y a pas que de méchants gens, tu vois, dit-il Fanchon. Après Luccini, voici Mme de Beauchamp.

Ils se quittèrent auprès du Pont-Neuf.

Dans le petit hôtel du quai des Grands-Augustins, chez le marchand de vins où Fanchon était descendue le jour de son arrivée à Paris, la jeune fille retrouva sa chambre qui était libre depuis quelques jours.

Elle conta au marchand de vins l'affaire de Luccini.

Et en terminant :

—Je n'ai donc pas un centime... je ne pourrai pas vous payer les dix francs d'avance comme je l'ai fait autrefois.

—J'ai confiance, ma petite, j'ai confiance.

Elle s'y installa.

Une heure après, elle était allée reporter au maître Luccini la vielle que Luccini lui avait achetée.

Et avec la sienne, celle du doux Giroflas, elle parcourut les cours des maisons du quartier des Écoles.

Le soir, elle se retrouva heureuse d'être seule et libre, dans sa petite chambre.

Et ce fut alors qu'elle murmura :

—Pourquoi mon petit Bernard n'est-il pas auprès de moi ?

Mattéo et Fanchon se retrouvèrent le lendemain, un peu avant midi, devant l'hôtel de l'avenue des Champs-Élysées. Ils avaient fait de leur mieux pour être bien mis, et chacun y avait apporté de la coquetterie. Ils avaient besoin de si peu de choses pour être jolis, pour attirer le regard, pour exciter l'intérêt !

Ils entrèrent.

Cette fois le concierge de l'hôtel les reçut poliment, presque avec des égards, et daigna même saluer.

Jacques et Simonne guettaient sans doute leur arrivée. Les deux fenêtres, car ils furent là tout de suite dès qu'on introduisit les enfants.

Mme de Beauchamp arriva, elle aussi, presque aussitôt.

Simonne enleva la vielle à Fanchon pendant que Jacques débarrassait Mattéo de son violon.

Et l'on passa à la salle à manger.

Mattéo fut gêné par tout ce luxe auquel il n'était guère habitué, le pauvre garçon.

Fanchon, au contraire, se rappelait l'intérieur, moins riche sans doute, et cependant assez luxueux, du doux vicinal qui avait pris soin de sa seconde enfance.

Et Mme de Beauchamp put faire bien vite la différence entre les deux enfants.

Sa première observation se trouvait ainsi justifiée : il était évident que Fanchon avait reçu de l'éducation ; elle n'éprouva aucun embarras, elle se montrait prévenante envers la comtesse comme envers Simonne, et elle acceptait avec un sourire l'impressionnant dont Jacques faisait preuve vis-à-vis d'elle.

La comtesse s'intéressait beaucoup à cette nature si distinguée, mais, craignant de la froisser, elle ne lui fit aucune question sur son passé, pas même une allusion. Elle ne voulait pas lui laisser croire que l'hospitalité si charmante qu'elle lui demandait était le pirée que par une vulgaire curiosité.

A plusieurs reprises, cependant, elle remontait, dirigée sur elle, le regard profond du jeune comte.

La première fois, elle n'y prit pas garde.

La seconde fois, ce fut le jeune homme qui baissa les yeux.

Mme de Beauchamp suit la conversation sur la manière dont ces deux musiciens ambulants trouvaient à vivre dans ce grand Paris si bizarre, et où, dans la rue, tant de métiers s'entrechoquent.

Mattéo parla longtemps.

Il avait déjà plusieurs années de Paris. Il était gai. Des anecdotes amusantes lui revenaient à chaque instant.

—Et vous, mademoiselle ? dit Jacques à Fanchon.

—Oh ! moi, monsieur, dit la vielleuse, j'ai peu de souvenirs, car il n'y a que quelques mois que je suis à Paris...

—Vous étiez en province ?

—Je parcourais les villes et les villages... je chantais, je jouais un peu de musique... nous vivions presque heureux...

—Vous viviez ?... insista le comte en appuyant sur le mot...

—Vous n'étiez donc pas seule ?

—Non.

—Un maître, sans doute, autre que Luccini...

—Non pas... Je n'ai connu de maître qu'en venant à Paris ; auparavant, je n'avais eu que des parents ou des amis...

Elle parut s'attrister.

Le souvenir de Georget était présent à son esprit, il se précipita subitement, et cela avait suffi pour jeter un ombre sur son pâle visage.

Jacques n'insista pas.

Mais, avec son intelligence subtile, Fanchon comprit que la comtesse pourrait trouver étrange une discussion abstruse sur un passé qui était son passé.

Mme de Beauchamp était si bonne ! Et ce que quelque chose pouvait venir d'elle ? D'elle, Fanchon, au contraire, elle ne pouvait pas attendre protection ?

Alors, elle dit :

—Non, je n'étais pas seule... J'étais avec mon pauvre Petit-Bernard, que j'aime tant...

Et des larmes lui virent aux yeux.

—Petit-Bernard ? demanda Jacques... Votre frère sans doute ?

—Non... un ami... un vieil ami, déjà, bien qu'il ne soit ou ne paraisse pas plus âgé que moi !...

Jacques avait fait un léger mouvement. Cet être extrêmement impressionnable venait de ressentir quelque impérieuse émotion.

—Et vous l'aimiez ? dit-il.

Elle s'écria, avec élan, les deux mains jointes sur son cœur :

—Ah ! oui ! comment ne l'aimerais-je pas ?

—Et lui ?

—Lui aussi m'aime autant que je l'aime ! Nous avons traversé ensemble tant de dangers ! Nous avons tant souffert ! Ensemble, nous avons éprouvé tant d'épouvantes !

—C'est un ami d'enfance.

—Il avait sept ans environ quand je l'ai connu. Depuis, nous ne nous sommes pas quittés.

—Qu'est-il devenu ?

—Hélas ! je ne sais pas... On l'a arrêté... Les gendarmes l'ont enlevé... Où est-il maintenant ?... Mais je saurai bien le retrouver... et s'il est en prison, eh bien, je l'aiderai à s'évader !

—Pourquoi l'aurait-on mis en prison ? Il avait donc commis quelque faute ?

—Non, non, non, dit-elle avec énergie... Il y a de méchantes gens qui s'acharnent contre lui depuis sa naissance et qui veulent le faire mourir...

Elle se tut un moment ; puis, tout à coup, elle ajouta en frémissant :

—Ceux qui nous protègent courent eux-mêmes des dangers, madame... Nous l'avons bien vu, hélas ! Voilà pourquoi, madame, je ne veux pas vous raconter notre histoire... vous n'auriez qu'à vous intéresser à nous ! Et Dieu sait ensuite ce qu'il en adviendrait !

Étonnée, Mme de Beauchamp la laissait dire.

Quand à Jacques, sa physionomie mobile avait changé depuis quelques instants, depuis le moment précis qu'il avait interrogé Fanchon sur sa tendresse pour Petit-Bernard.

En entendant Fanchon lui répondre avec tant d'élan, presque avec extase, il avait pâli : ses lèvres s'étaient décolorées ; Simonne, seule, s'en étant aperçue, du reste, lui avait pris la main et la lui avait serrée vivement.

Le déjeuner était fini. On se leva de table et l'on se rendit au petit salon où, la première fois, Fanchon et Mattéo avaient été reçus.

—Qu'as-tu donc, Jacques ? demanda alors Mme de Beauchamp à son fils, en s'apercevant de son trouble.

—Rien, mère..., dit-il.

Il essaya de sourire. Et même, il se hâta d'ajouter :

—Cette jeune fille m'intéresse. Est-ce que nous ne pourrions pas faire quelque chose pour elle ?

—N'as-tu pas entendu ce qu'elle-même disait tout à l'heure ?...

—Elle exagère, assurément. Dans tous les cas, s'il y a quelque danger à courir, n'est-ce pas, au contraire, une raison de nous occuper d'elle ?

Mme de Beauchamp attira doucement son fils.

Elle l'embrassa sur le front, avec tendresse.

Et, lui souriant, pour adoucir la gronderie maternelle :

—Oui, je sais que tu es un enthousiaste... Je sais que dans cette tête-là il y a beaucoup d'exaltation... Mais calme-toi, je t'en prie... Aie confiance en ta mère et n'abuse pas de la faiblesse qu'elle a pour toi... S'il y a quelque chose à faire, si vraiment cette jeune fille est aussi digne d'intérêt qu'elle le paraît, je le saurai... Alors...

—Alors ? demanda-t-il en la voyant hésiter.

—Alors, je ne l'abandonnerai pas.

—Tu me le promets ?

—Je te le promets.

Mattéo et Fanchon causaient avec Simonne dans un angle du salon. Ils n'avaient rien entendu.

Jacques alla les rejoindre.

La comtesse le suivit d'un regard inquiet. Un pli creusait son front. Une vague crainte de l'avenir montait en elle. Ne connaissait-elle pas son fils ?... Ne savait-elle pas combien ce pauvre garçon malade, fragile, avait de caprices ? Et n'avait-elle pas vu, bien souvent, déjà, que ces caprices, qui paraissaient futiles au premier abord, prenaient soudain de l'importance, grossis par son imagination ? Précisément, parce qu'elle craignait, à chaque instant, de voir évanouir cette flamme tremblotante de vie, elle s'était habituée de longue date à ne rien refuser à Jacques. Une prière du cher malade, c'était pour elle un ordre.

Si elle était inquiète en ce moment, c'est qu'elle regrettait presque, devant les attentions singulière de son fils envers Fanchon, d'avoir prêté les mains à ce rapprochement.

Étant donné l'enthousiasme facile du jeune comte, qu'advient-il de tout cela ? Où s'arrêterait, chez lui, cette préoccupation ? Et

n'avait-elle pas, sans le vouloir, préparé le chemin à bien des souffrances, à bien des larmes ?

Voilà ce qu'elle se disait en le regardant.

Certes, Fanchon était très jeune... presque une enfant... Mais sa beauté était grande... sa séduction irrésistible...

Mme de Beauchamp était effrayée.

Jacques pria Mattéo et Fanchon de jouer ensemble.

Il ne se firent pas prier.

Après cela, Mattéo, qui avait une fort jolie voix, point éraillée par les rues, et qui, du reste, avait un tempérament de musicien, chanta une chanson italienne.

Mais Jacques était nerveux.

Il était évident qu'il attendait avec impatience que Fanchon chantât à son tour.

Il complimenta pourtant Mattéo.

Mattéo répondit :

—Oh ! moi, je ne sais pas chanter... Ça n'est pas tout à fait mon métier... Mais vous allez entendre Fanchon... et quand vous l'avez entendue, vous ne voudrez pas que je recommence.

—Consentez-vous, mademoiselle ? dit Jacques.

—Mais oui, monsieur, dit-elle avec un sourire.

Et après avoir un instant réfléchi ; elle chanta le *Papillon* :

Parmi les fleurs je voltige
Selon mon désir,
J'on visite chaque tige
Par goût, par plaisir.
Là, j'ai fondé mon empire
Aux mille couleurs,
Ce qui me rend fier de dire :
Je suis roi des fleurs !

Parfois si quelques profanes
A l'impur toucher.
De mes ailes diaphanes
Veulent s'approcher,
Pour punir leur imprudence,
Moi, je vole ailleurs,
En leur jotant pour vengeance
Je suis roi des fleurs !

Dans ma retraite fleurie
Je tiens mon bercail.
Des roses de la prairie
Je fais mon sérail,
Pour qu'aucune ne rejette
Mon droit par des pleurs,
Je dis à chaque sujette
Je suis roi des fleurs !

Dieu m'a fait son légataire
Et, bienfait nouveau,
Il m'a donné sur la terre
Pour trône un pavot
Vous, qu'un palais environne,
Courtisans, flatteurs,
Tombez devant ma couronne :
Je suis roi des fleurs !

Pendant qu'elle chantait ainsi, Jacques la dévorait des yeux.

Fanchon, bien loin de se douter de l'impression profonde qu'elle produisait sur l'esprit du jeune homme, le regardait parfois avec un innocent sourire, le sourire qu'elle adressait à la comtesse et à Simonne, le sourire qu'elle adressait à Mattéo.

Jacques vint à elle quand elle eut fini.

Il lui serra chaleureusement la main :

—Vous m'avez fait grand plaisir, et vous avez une voix ravissante.

Fanchon, ce jour-là, s'était surpassée. Jamais, cela était vrai, elle n'avait trouvé d'accents aussi doux, aussi purs.

Mattéo, lui aussi, en avait fait la remarque.

Et il ne put s'empêcher de le dire à sa camarade.

—Tu chantes toujours très bien, mais jamais je ne t'ai entendue chanter aussi bien qu'aujourd'hui.

—Qui donc vous a appris à chanter ainsi, dit la comtesse, et à donner tant d'âme à ces jolies choses ?

—L'homme qui a pris soin de mon enfance, et de qui je tiens cette vieille.

Et elle ajouta gentiment :

—Vous voyez qu'il me protège toujours, même au delà de son tombeau, puisque c'est grâce à cette vieille qu'il m'a donnée que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, madame.

—Il est mort ?

—Oui, madame, il a été assassiné !

La comtesse eut un léger frémissement.

—Assassiné !

(A suivre.)

CELEBRE LARGO

(FRAGMENT)

Transcrit pour le piano

G.-F. HANDEL

BONNE NUIT!

Paroles de
CAMILLE DISTEL

Musique de
J. MASSENET

Un pe-tit volé mon-té seul Au gar-

- din sous le til-leul, — Il por-te une humble tou - rei - le, Un — oi - se -

Je dans son nid On - ven-tis et fait sen-tir tel — Je — Bonne

nuît, — bon-ne nuît, — bon-ne nuît!

2

Dans la tou - relle une en-fant S'est en-dor - té en ré-vent —

A la fleur frai-che comme el - le, Le — ciel la garde et re-luit

En son â-me jeu-ne et bel — Je — Bonne

nuît, — bon-ne nuît!

3

PETITES JOIES, GRANDS BONHEURS

Me voilà revenu depuis un mois d'un voyage d'exploration sur les bords du Nil. Je suis heureux de revoir la patrie et les bien-aimés qu'une longue absence m'a appris à plus tendrement chérir, à mieux apprécier. C'est au foyer de ma sœur Pauline que j'aime à me reposer de mes fatigues, près de ma chère petite sœur, ma seule famille maintenant, et qui fut la première compagne de mes jeux d'enfant, la confidente discrète de mes joies et de mes tristesses de gamin.

Je l'avais quittée, au lendemain de son mariage avec un de mes amis, tranquille sur son avenir et je viens de la retrouver jeune femme et jeune mère aussi heureuse qu'il est possible de l'être en ce monde.

En revoyant Pauline j'ai été frappé des changements que le temps apporte en chacun de nous, changements imperceptibles à nos sens habitués. La jeune fille que j'avais quittée s'est pour ainsi dire transformée, pendant mes deux ans d'absence. Si elle a gardé toutes les qualités et tous les défauts que je connais si bien, ces défauts et ces qualités subissent des transformations profondes, et faut-il l'avouer ? ce sont ses défauts surtout qui m'ont tout d'abord frappé. Elle est restée gaie, j'en suis charmé, elle aime toujours le monde, mais trop, beaucoup trop à mon avis, au reste, encouragée par son mari, aussi fier qu'elle de ses succès.

Aussitôt arrivé et installé, j'ai dû entendre conter par lui, par elle, tous les plaisirs mondains auxquels ils ont pris part cet hiver ; et combien on s'était amusé ! combien on avait joui de la vie ! de cette bonne vie facile de gens riches et bien portants. Pauline me décrit ses toilettes avec une coquetterie exagérée pour un homme qui, ayant rencontré dans ses courses maints peuples au costume plus que sommaire, n'attache pas une importance capitale à de telles puérités. Puis elle critique ses amies, rit de leurs rivalités et de leurs jalousies. Son penchant à la malice que j'ai souvent encouragé autrefois s'est exagéré, il me semble, et je me le reproche, et j'en souffre.

Je m'inquiète de la voir s'agiter dans le vide de la vie mondaine, et je trouve son mari aussi insouciant, aussi inconscient qu'elle. Est-ce que je me serais trompé sur ma sœur, pense-je souvent ? Je la savais un peu malicieuse et coquette comme presque toutes les jeunes filles, et... la plupart des jeunes gens ; mais je lui connaissais un cœur très tendre, très porté aux douces joies tranquilles et durables de la famille. Cependant je la retrouve jeune mère et elle parle à peine du bébé qu'elle devrait aimer par-dessus tout. Au contraire, les fêtes, les bals, le spectacle, la jalousie de ses amies, un tas de mesquineries, emplissent sa jolie tête.

Il me souvient pourtant qu'au lendemain de mon arrivée, elle m'a pris par la main et m'a fait entrer dans une chambre attenant à la sienne, la chambre de nounou et de bébé, et là, dans un berceau blanc et rose elle m'avait montré le chéri dormant "à poings fermés". C'était bien le cas de le dire, car ses menottes aux doigts pelotonnés reposaient sur la couverture. En silence nous avons contemplé la tête blonde, je l'ai effleurée d'un baiser et en regardant ma sœur je vis, sur toute sa personne, une telle expression de bonheur contenu, dans ses yeux une flamme si pure de sentiment maternel que je me sentis pénétré de respect et de joie.

L'été venu, nous partîmes tous pour la campagne. Mon beau-frère possède, dans Eure-et-Loir, un château entouré de pelouses et d'un parc immense. Là, je fus très désagréablement surpris de reconnaître que la vie mondaine allait continuer par des invitations de chasse, des visites entre voisins, des garden-parties, des rally papers.

"Mon Dieu, pensais-je, ces gens-là font d'eux-mêmes la plus terrible des critiques. Par leur besoin de mouvements et de distractions ils avouent hautement leur nullité, le vide de leur esprit et de leur âme, puisqu'ils ne trouvent aucun plaisir dans leur propre compagnie."

Et au milieu du roulement continu des invités de passage, je me fis une petite vie à part, gardant devers moi des heures de repos et de solitude.

Le plus cher de mes plaisirs à la campagne, c'est de me lever tôt pour faire une promenade dans le parc. La beauté des matins d'été me ravit en me pénétrant d'impressions trop ténues pour être analysées, mais dont la multiplicité et la qualité donnent à l'âme cette fraîcheur qui lui permet de goûter dans toute leur plénitude les petites joies quotidiennes, comme aussi de supporter avec plus de force les petits chagrins de chaque jour.

Un samedi que je revenais d'une course matinale, je fus soudain arrêté, à l'entrée du parc, par le spectacle le plus charmant et le plus inattendu. Dissimulé derrière un gros chêne je regardai véritablement ravi. A quel-

ques pas de moi, je voyais ma sœur Pauline, vêtue d'une robe blanche, son chapeau de jardin à la main, cachée derrière le tronc d'un marronnier énorme, avançant la tête et semblant guetter quelque chose ou quelqu'un.

Elle souriait sans coquetterie aucune et je la trouvais mille fois plus jolie que je ne l'avais jamais vue. En face d'elle, dans l'allée sablée qui, après avoir contourné les pelouses, s'enfonçait dans le parc, venait bébé, courant de toute la force de ses petits pieds encore incertains et inhabiles, les bras tendus vers la chère maman qu'il avait vu disparaître. Derrière lui, se tenait nounou, les mains en avant toutes prêtes à le retenir au moindre faux pas, comme on voit l'ange gardien, ailes éployées au-dessus d'un enfant, dans les images pieuses.

Je vous assure que rien n'est plus gracieux, plus reposant qu'une scène de la vie de famille ainsi surprise, et je jouissais pleinement en artiste et en poète de l'harmonie que je découvrais dans l'ensemble de ce petit tableau. Les arbres protecteurs semblaient verser une ombre plus délicieuse par cette matinée particulièrement chaude ; les fleurs échantantes d'un massif à quelques pas de ma sœur, géraniums, verveines, héliotropes, jetaient une note gaie sur le vert de la pelouse, et parfumaient la tiédeur de l'air. Puis par-dessus tout, la chère petite fleur animée de chair blanche et rose, s'essayant à marcher, et sur laquelle veillaient ces doux hommes, la mère et la nourrice, toutes deux jeunes, fraîches et saines, emplissait ce coin de parc de mouvement et de vie humaine.

Pendant longtemps ainsi continua le jeu. La mère

fuyait d'un arbre à l'autre, et le tout petit recommençait à la chercher en suivant le sillage de sa robe blanche pour se pendre à sa jupe quand il l'avait trouvée. Et c'était alors un bruit de baisers, de rires, d'exclamations qui faisaient se taire les oiseaux.

Quand je les vis prêts à rentrer, je me montrai. Pauline ne parut pas surprise de me voir et me prit le bras pour revenir au château.

"Hâtons-nous, dit-elle, je serai en retard pour le déjeuner, et mes invités..."

— Bast ! pour une fois que tu t'occupes de ton fils on peut bien te pardonner.

— Une fois ?... mais tous les matins depuis que je suis à la campagne, nous sortons ensemble quand le temps le permet. Ah ! si tu savais comme il est devenu fort depuis un mois le chéri !... et ses jolies quenottes poussent... mais regarde-moi donc ses grosses joues aux belles couleurs. A-t-il vraiment l'air d'un enfant que sa mère délaisse ?

— Non, non, mais je te voyais si absorbé par tes devoirs de mondaine !"



Pauline s'était cachée derrière le tronc d'un marronnier. (P. 25, col. 2.)

CE QU'ON VEUT DIRE ET CE QU'ON DIT



I

Lui.—Le train part à trois heures et quart et il est bientôt trois heures ! Pas de charretier pour emporter ma malle ! Je vais aller lui dire ma façon de penser à cet animal. On est toujours trop bon pour ces gens-là.



II

—Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu chercher ma malle comme il était convenu ?

Le commis.—Mais, monsieur, le charretier vient de partir à l'instant pour l'aller prendre.

Lui.—Ah. Pardon. Merci. (*Il se sauve.*)



I

Elle.—Georges ! Je suis tellement en colère que j'ai de la peine à parler. Cette buse de modiste a complètement abîmé ma robe neuve. Je vais aller la trouver pour lui dire qu'il va falloir qu'elle me paie des dommages et si elle refuse, je... lui arrache les yeux, sûrement.



II

—Je viens de recevoir ma robe, madame, et je viens vous demander si vous seriez assez bonne pour retoucher un peu le corsage. Il y a là quelque chose qui ne me satisfait pas tout à fait. A part cela, je suis extrêmement contente de vous. Au revoir, madame.

Elle me regarda de ses jolis yeux pétillants de malice.

—Vous êtes un observateur superficiel, monsieur le philosophe.

—Oh ! superficiel !... pas tant que ça ! Et les fêtes, les bals, le spectacle cet hiver, tu ne peux nier que tu les as plus aimés que la société de ton fils.

—N'est-il donc pas possible d'être bonne mère et de se distraire un peu, surtout quand c'est un mari que le désire ? car, pour moi, tu sais, frère, pourvu que ceux que j'aime soient heureux, cela me suffit. Et puisque tu sembles l'ignorer, apprends que pas un soir je ne me suis couchée, pas un matin je ne me suis levée sans voir par moi-même si mon fils dormait tranquille, s'il était en bonne santé ; et je n'ai jamais laissé passer une journée sans l'amuser, sans chercher à éveiller sa jeune âme.

—Et moi qui te jugeais étourdie, légère et un peu n'échante...

—Rien que cela ? Excusez du peu ! Ah ! au fait, c'est si amusant de faire enrager les petites amies, n'est-ce pas ?

En souriant toujours, elle me regarde de son œil malicieux, et j'ai conscience qu'elle se moque de moi.

—Mais, c'est très mal ! ajoute-t-elle vivement. Il faut me demander pardon.

—De grand cœur et avec quelle joie ! je suis si heureux de retrouver ma chère Pauline.

—Tu as eu grand tort de douter de moi, reprend-elle sérieuse. Il n'est rien que je ne sacrifie à mon fils, s'il le fallait. Tiens, tu peux me croire, mais les heures que je passe près de lui, comme celles de ce matin, sont les plus heureuses de ma journée.

Et la mignonne enveloppait son enfant d'un regard doux et tendre où luisait une petite flamme de ce pur amour maternel qui transforme et idéalise chaque femme.

Nous arrivions au château, moi, content de ma découverte et philosopant sur le bonheur, parfum subtil et délicat de la vie. Le plus pur, le plus pénétrant s'exhale des menues joies de l'existence qui éclosent en foule sous les baisers de la mère, devant les premiers pas d'un enfant, et par le doux accord des âmes au foyer familial.

En m'asseyant à table quelques instant plus tard, je regardais ma chère sœur, absorbée par ses devoirs de maîtresse de maison, en murmurant ce vers si plein de sens :

—“ Tout bonheur que la main n'atteint pas est un rêve. ”

JEAN MAURICE.

LE DERNIER DUEL DE FLOQUIN

Floquin ! Ce nom seul éveille dans l'esprit des Marseillais le souvenir d'une triste épopée, d'un triste personnage.

Floquin était un bretteur d'une habileté sans rivale ; à cette adresse se joignaient un tempérament bilieux, un caractère querelleur, irascible. Aussi, après quelques rencontres fatales à ses adversaires, en vint-il à provoquer les gens les plus inoffensifs sous les plus futiles prétextes, par bravade, par distraction.

Tels les raffinés de Louis XIII, se battant pour tout, pour rien, pour le plaisir.

Il insultait, dans la rue, des femmes, des jeunes filles, conduites par leur mari, leur père ou leur frère, afin d'amener ceux-ci sur le terrain et les embrocher féroce.

Pour varier ses exploits, il lui arrivait aussi de paraître en public, vêtu, selon la mode de l'époque, d'une culotte courte et de bas de soie, mais l'un de nuance voyante, l'autre d'un blanc immaculé.

Ce bariolage attirait les regards des passants ; parmi eux, Floquin choisissait son homme, sa victime plutôt.

Soudain, il accusait le malheureux de l'avoir insolemment fixé, exigeait

des excuses, ou une petite promenade aux environs. La dernière pour son infortuné adversaire.

Depuis longtemps, cela durait ; un châtiment était nécessaire. Voici dans quelle circonstance il se produisit :

Le café Bodoul avait été adopté comme quartier général par le spassassin en question.

Chaque jour, dans la matinée, il s'installait à une petite table placée contre la vitre, de façon à voir, à son aise, défiler, tout proche de lui, les frais minois dont il était friand, en savourant son chocolat.

Le cafetier se serait, certes, bien passé d'un tel client, qui faisait le vide dans la salle dès son apparition, mais la peur lui interdisait de se montrer maître chez lui, et de fermer sa porte à ce croquemitaine.

Cette table, — ma table, disait Floquin, — était toujours libre ; nul n'eut osé s'y asseoir, de crainte d'encourir la colère de son redoutable hôte accoutumé.

Certain matin, pourtant, un jeune homme, d'aspect bonasse, s'assit tranquillement à la “ table de M. Floquin ” et demanda du chocolat bouillant.

Le garçon n'osant en croire ses yeux, n'osait obéir ; M. Floquin allait arriver...

Le nouveau venu répéta sa demande. Le garçon, alors, expliqua timidement que ce guéridon était retenu... par un habitué..., et qu'il vaudrait mieux... que monsieur... prit une table ailleurs...

—Que diable me chantez vous là ? Une table retenue ? Dans un café ? Donnez-moi donc mon chocolat. Morbleu !

Le garçon obéit, durant que les rares consommateurs, gens âgés, sem-

BRUITS D'AUDIENCE OU LA RAISON POURQUOI

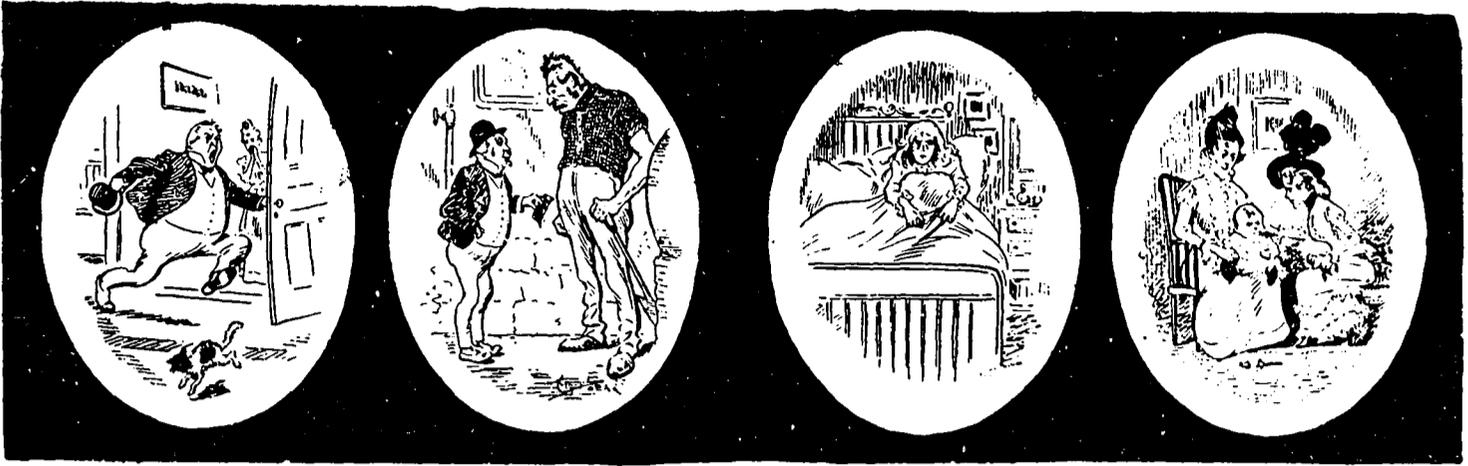


L'avocat Grosballant.—Dites donc, Larmoyant, je viens juste de rencontrer, en venant au Palais, un homme qui revenait du Klondyke ; il avait \$10.000 en or ceinturées autour de sa taille.

Larmoyant.—Quelle idée ! Pourquoi pas dans ses poches ?

L'avocat Grosballant.—Je crois que sa femme était avec lui.

CE QU'ON VEUT DIRE ET CE QU'ON DIT



I

Lui.—Par le dieu de la guerre, je descends chez le concierge et s'il ne m'apporte pas de l'eau dans dix minutes, je lui casse les reins. J'en ai assez de sa figure à celui là, et s'il faut le remuer il va l'être et vigourement.

II

—Dites donc, monsieur Antoine, nous sommes un peu à court d'eau chaude, là-haut. Voici deux piastres ! Faites m'en donc bouillir un seau, s'il-vous-plait. Je regrette de ne pouvoir vous donner plus, mais je suis un peu à court, ce mois-ci.

I

(Deux heures du matin)
Elle.—Je n'ai pas dormi trois heures depuis quatre jours ! Si je vis jusqu'au matin, je descendrai dire à Mme Smith qu'il faut qu'elle sorte vivement de cette maison avec son horrible enfant. Quelle peste que ce petit ! Du reste, je déteste les enfants surtout quand ils errent jour et nuit comme ce petit monstre.

II

(Le matin suivant)
—Je ne puis arrêter qu'une minute, madame Smith. Quel charmant enfant vous avez là ! Je ne m'occupe pas d'habitude des enfants, mais il faudrait ne pas avoir de cœur pour ne pas adorer un petit ange comme celui là. Veux-tu m'embrasser, mignou ?

blaient déjà, par leur contenance, réciter un Requiem anticipé sur la tombe de ce téméraire inconnu. A son heure habituelle, Floquin entra, souriant, la boutonnière fleurie.

D'un geste impertinent, il salua à la ronde, et, du haut de sa voix, laissa tomber cet ordre :

—Jean, mon chocolat. Leste.

Puis, avec fatuité, il pirouetta sur son ta'on et s'en vint vers "sa table."

—Ho ! ho ! Qu'est-ce ceci ? Ma table occupée ! fit-il en toisant l'audacieux, impassible.

—Hé là, mon garçon, débarrassez-moi de votre présence, si vous tenez à vos oreilles.

—Je tiens à mes oreilles, et je tiens encore davantage à ce que nul ne les échauffe, mon garçon.

—Vous le prenez de trop haut, et il faut réparer...

—Quoi donc ?

—... Votre insolence..., et pas plus tard que tantôt. Un conseil, pour finir : recommandez votre âme à Dieu.

—Que ne gardez-vous ce conseil pour vous-même ? Vous croyez donc déjà m'avoir occis ?

Et le jeune homme d'aspect bonasse eut un petit rire moqueur.

Floquin, outré, ne répondit rien ; mais, voulant manifester son mépris, il tourna le dos et s'assit sur le bord de "sa table".

Il n'y resta pas longtemps : le nouveau venu avait prestement versé son chocolat brûlant sur... la culotte collante du personnage, et celui-ci, brûlé cruellement, hurlait de douleur, tout en invectivant son adversaire.

Enfin, avec l'aide du personnel, Floquin se débarrassa de son vêtement souillé — véritable tunique de Nessus — et en passa un autre, complaisamment prêté par le cafetier, plus mort que vif.

Le jeune homme n'avait pas bougé, attendant le retour de son provocateur.

—Monsieur Floquin, dit-il, vos témoins peuvent être ici dans une heure, ils y trouveront les miens.

—Fort bien. Votre affaire est claire.

L'après-midi, les adversaires et les témoins partaient, en bateau, de la Cannebière et se rendaient au Pharo (terrain de manœuvre de la troupe).

Floquin se flattait d'embrocher un novice de plus. A peine les épées étaient-elles croisées que, pensant surprendre son adversaire, il lui portait un coup droit foudroyant, selon sa tactique.

La parade arriva à temps, et même la riposte. Floquin faillit être touché. Ce novice était un maître ; on s'en aperçut bientôt.

Le spadassin n'attaquait plus ; il paraît, maintenant. Il perdait sa superbe audace, et, enfin, son épée, liée habilement, s'en alla tomber à dix pas.

Floquin s'enfuit.

—Ah ! lâche, lui cria son adversaire, tu étais toujours prêt à égorger des victimes dociles, mais tu fuis devant un homme de cœur. Ce n'est pas avec une arme que l'on châtie tes pareils ; c'est avec un fouet.

Et, faisant succéder l'acte à la parole, le jeune homme tira de son manteau un fouet de postillon, courut après Floquin et le cingla vigoureusement.

—Embarque, assassin ! et n'essaie pas de fuir de nouveau. Partons, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à ses témoins.

Quand le bateau toucha à la Cannebière, il faisait grand jour encore, et les passants purent se réjouir en voyant Floquin qui se sauvait à toutes jambes pour échapper au fouet vengeur. Mais l'autre avait de meilleurs jarrets et ne le lâcha qu'à la porte de sa maison.

Ainsi fut-on débarrassé de cette manière de tyran. Désespéré, Floquin alla se cacher dans un hameau, près de Toulon, et y mourut, peu après, de chagrin et de honte.

Requiescat in pace !

X...

AU PARC SOMMER

Monsieur Lajoie.—Eh, là-bas, le rédacteur du SAMEDI, venez donc un peu ici : — Mon premier n'aime pas le vinaigre ; mon second existe ; mon troisième est royal ; mon tout a été souverain d'un grand empire asiatique.

Le rédacteur (abruti).—?... ?... ?...

M. Lajoie (trionphant).—Trouvez pas. Mon premier n'aime pas le vinaigre, c'est Sar puisquo sardino à l'huile ; mon second existe, c'est dana, puisque Danaï ; mon troisième, c'est bien simple, c'est pâlo, puisque Palais-Royal et mon tout... c'est Sardanapale.

Il paraît que la victime du féroce directeur en a fait une forte maladie.

EXCELLENT REMÈDE

Bouleau.—Quand ma femme est enrhumée, je suis capable de la guérir en une seule journée.

Rouleau.—Bah ! Que lui donnez-vous donc ?

Bouleau.—Rien ! Je lui dis simplement : — Si tu vas mieux ce soir, je t'emmène au théâtre.

SÉVÈRE MAIS JUSTE

Le magistrat (regardant avec attention, à travers ses lunettes, la physiologie du prisonnier).—Il me semble que j'ai déjà vu votre figure quelque part et pas dans cette encointe ?

Le prisonnier.—Oh, Votre Honneur me connaît bien, je suis le professeur de piano des jeunes filles de votre voisin.

Le juge (vivement).—Sept ans de pénitencier.

ÇA DEVAIT ÊTRE ÇA



La petite Lucienne.—C'est bien malheureux, dis, maman, qu'il fasse aussi froid. J'avais pourtant bien prié pour avoir une journée chaude. Est-ce que le bon Dieu ne répond pas toujours aux prières des petits enfants, dis, maman ?

La maman.—Il les exauce quand elles sont demandées comme il faut, mais quand elles ne le sont pas, il les laisse de côté.

La petite Lucienne (avec un soupir).—Ah ! je vois, maintenant, d'où ça vient ! Ketty a voulu que je dise mes prières en anglais, tout ce mois-ci, et je crois bien que j'ai fait des fautes.

MODES PARISIENNES



TOQUE RIALTO pour dames et jeunes filles. La forme, gracieuse et coiffante, est en paille cousue à la main, ornée de ruban damasé soie et d'un piquet de roses avec feuillage. Nuances, pour la forme : noir, marine, tabac, violet, rubis, émeraude, paille, grenat, or et gris acier ; le ruban est en toutes teintes, au choix. Les roses sont rouge, crème, rose, rubis, thé, mauve ou noir, et se remplacent par des bleuets, des coquelicots ou des marguerites.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)



No 269 Robe d'intérieur.

No 282 Tablier pour petite fille.

No 269.—Ce charmant vêtement est fait pour être strictement porté à l'intérieur de la maison ; il s'exécute en challis, fond blanc avec pois verts. L'empiècement est en surrah vort pomme, et le ruché qui le garnit en mousseline de soie. Le col se compose d'une bande droite recouverte en surrah ; une écharpe, également en surrah, part de la pointe arrière de l'empiècement et vient se rattacher sur le côté gauche où il forme nœud, par une jolie boucle. Le dos a une couture au milieu et deux coutures de côté. L'ampleur en plus est formée par un pli Watteau, tombant gracieusement de l'empiècement et s'élargissant dans la jupe. Le devant est ajusté sur une doublure se fermant au milieu de la poitrine ; la robe elle-même se ferme sur le côté gauche. Les manches sont de forme mousquetaire, forme très usitée pour cette sorte de robe. Le froncé de la manche est accusé seulement entre le coude et l'épaule ; du coude au poignet, la manche est unie avec un volant de mousseline.

Toute étoffe souple peut être employée à la confection de ce modèle de robe ; couleur mauve, violet, héliotrope, turquoise, bleu, vert-pomme, etc., etc. On peut également employer l'indigo, le bleu royal et les couleurs riches et chaudes en rouge écarlate et coquelicot.

Il faut 5 verges $\frac{1}{2}$ ou 14 pouces de largeur pour cette robe, pour une dame de taille moyenne.

Grandeurs : 32 à 40, mesure de buste.

No 282 — Ce tablier habillé et élégant, pour petite fille, se confectionne en Nansouk, garni d'entre-deux et bandes de broderie.

La partie du corsage à laquelle le volant est attaché, s'ajuste par une couture à l'épaule et sous le bras. Elle se ferme au milieu du dos. Le volant est posé sous l'entre-deux. La jupe est droite, froncée également tout autour et fixée au corsage ; on la garnit d'un entre-deux juste à l'endroit de l'ourlet ; elle est ouverte derrière et ourlée de chaque côté.

Il faut 3 verges d'étoffe, en 36 pouces de largeur pour une petite fille de 8 ans.

Le No 282 est coupé dans les dimensions pour 4, 6, 8, 10 et 12 ans.

CLARA LLOYD.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

INFORMATIONS

LA CONSTRUCTION D'UN PONT EN NEUF MINUTES

Quand nous disons construction, nous exagérons un peu : c'est en réalité le remplacement d'un ancien tablier de pont métallique, dont on avait pu garder intactes les deux culées. Ce pont était en service depuis 1868 sur la rivière Schuylkill et servait au passage des trains de la compagnie "Pensylvania Railroad." Par amour de l'audacieux sans doute, autant que par besoin de faire vite et simplement, les ingénieurs américains ont tenu à mettre un tablier métallique à la place de l'autre sans arrêter le trafic ordinaire.

On a commencé par construire une solide plate-forme de chaque côté de l'ouvrage : sur celle de droite on a monté le nouveau tablier, tandis que celle de gauche restait libre, puis on a rendu solidaires les deux tabliers. Immédiatement après le passage du train de 2 heures 17, on a fait glisser la double masse, de manière à ce que le vieux pont quittât ses appuis en venant reposer sur la plate-forme libre, et que le nouveau prit sa place.

En 2 minutes et 28 secondes le tablier neuf était solidement appuyé sur les culées ; et à 2 heures 26 minutes, après qu'on eut soigneusement raccordé les rails du pont avec ceux des deux rives, on put faire passer un train d'essai, pour éprouver la solidité de la construction. Il ne resta plus ensuite qu'à supprimer les liens réunissant le vieux tablier à son remplaçant, et à le démolir paisiblement sur sa plate-forme tandis que l'exploitation de la voie ferrée reprenait comme si de rien n'était.

X

LA LUMIÈRE DE LA GRANDE OURSE

Qui n'a, par les belles soirées d'été, admiré la magnifique constellation de la Grande Ourse ? Mais, si brillante qu'elle soit, on ne se doute guère de la puissance lumineuse des étoiles qui la composent.

L'une d'elle serait un astre quarante fois plus éclatant que Sirius, considéré jusqu'ici comme le soleil le plus resplendissant de l'espace. Si pourtant nos yeux ne sont pas étonnés davantage par cet éclat, c'est tout simplement que l'ensemble de la constellation est à une telle distance de notre Terre que la lumière met environ deux cents ans à parcourir la dite distance. Entre deux des étoiles mêmes de la Grande Ourse, il y aurait quatre millions de fois plus de distance qu'il n'y en a entre la Terre et le Soleil !

DEVINETTE



—Vois donc ce chevalier bardé de fer qui vient du vieux château.
—Je ne le vois pas du tout.

TRIO DE PROVERBES

Beaucoup de fumée, point de rôti.

x

Vice non puni croît à l'infini.

x

Un chat trop gras ne prend pas de souris.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

A madame McM..., Montréal.

Il existe plusieurs recettes pour conserver les fourrures. Voici celle qui m'a toujours le mieux réussi et qui les a toujours préservés des ravages des insectes :

On les enferme (les fourrures) dans des boîtes qu'on ferme hermétiquement après les avoir saupoudré d'une poudre composée de quinze parties de racine de pyrèthre et de deux parties de camphre.

B. DE S.

Cri du cœur.

Après une folle pédalée, madame et monsieur, enrégés cyclistes, arrivent pour dîner, à neuf heures du soir, dans une auberge isolée.

— Vous tombez mal, fait l'hôtelier ; il me reste juste un bifteck et trois œufs pour une omelette. A peine le repas d'une personne.

— Mais alors, chère amie, qu'est-ce que tu vas manger ? s'écrie monsieur désolé.

* *

Un conseil d'ami :

Un marchand de vin dépose avec précaution, à la porte, un de ses clients fortement éméché :

— Rentrez chez vous, lui dit-il paternellement ; jo vous mets sur votre chemin.

Et il ajoute, en lâchant le pochard, qui se met à décrire des zigzags formidables :

— Vous n'avez plus qu'à aller tout droit.

VARIÉTÉS

A signaler la très curieuse transformation des immeubles parisiens dans certains quartiers, où l'on supprime les écuries, pour réserver aux cyclistes et aux chauffeurs de confortables remises.

Dans le genre, deux nouvelles constructions de l'avenue de Villiers peuvent passer pour des modèles.

Chaque locataire a à sa disposition un garage particulier pour ses bicyclettes. C'est tout un aménagement situé dans les sous sols, sous la cour.

Un escalier, bordé à droite et à gauche d'une rampe en pente douce pour descendre et monter, en la roulant, la bécane, conduit dans le sous-sol où sont aménagés, avec tout le confort nécessaire, les garages des locataires.

Ces garages sont parfaitement éclairés, le sol de la cour ayant été remplacé par un grand vitrage.

x

LES INVENTEURS HEUREUX

A côté des inventeurs qui meurent dans la misère, voici deux exemples encourageants. Le mécanicien Elias Howe, qui inventa la machine à coudre, du moins sous sa forme pratique, a gagné 250,000 francs de rente ; Singer, qui est pourtant venu après Howe et n'a fait que perfectionner son invention, s'est trouvé à la tête d'une fortune évaluée à 75 millions de frs.

x

La presse... boréale.

Dans l'Alaska, près du détroit de Behring, un journal vient de paraître sous ce titre : *Klondyke Morning Post*.

Cela porte à quatre le nombre des journaux qui paraissent dans les régions boréales. Les trois autres sont : *le Kaladli*, et se publie une fois par mois, dans le Groënland ; *l'Eskimo Bulletin* qui voit le jour... boréal non loin du cap du Prince-de-Galles, dans un village esquimau, où des missionnaires anglicans ont fondé une école, et enfin, paraissant une fois par an, également dans le Groënland, *l'Almaglinitil nalanginnarmik lusaruminasassunik*. Il paraît que cela veut dire quelque chose comme "Nouvelles intéressantes de toutes sortes".

C'est égal, les camelots qui hurlent ce dernier sur les banquettes doivent joliment stupéfier les phoques !

x

Au restaurant. Le client hésite dans la confection de son menu. Le garçon propose des mets divers :

— Je vois ce qu'il faut à monsieur ; un civet, un bon civet de lièvre ; bien frais.

— Non, non, pas trop frais ! Je n'aime que le gibier un peu fait...

— C'est ce que je voulais dire à monsieur (Confidemment) Nous n'avons que de celui-là.

BUY



THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Mme LOUIS JOBIN, de Montréal

Administrée par un des Révérends Pères de l'Église St-Pierre, Résignée à la Mort, elle donne son Enfant à sa Mère

Depuis plusieurs années, Pâle, Faible et Nerveuse, elle souffrait de Faiblesse Féminine, elle se voit tout-à-coup retenue au lit par une Maladie de Cœur causée par la peur du dernier Tremblement de Terre à Montréal

Mme Jobin Abandonne son Médecin pour prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre

Elle est aujourd'hui en Bonne Santé, Forte et Heureuse de Vivre

De toutes les Parties du Canada, les Femmes les plus intelligentes sont surprises des Guérisons Opérées par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Put-il jamais plus grande victoire que celle obtenue par les Pilules Rouges du Dr Coderre pour guérir toutes les maladies particulières aux femmes ? Non, il n'y en a pas. Tous les jours, des guérisons vraiment étonnantes s'obtiennent par l'usage de ce grand remède. Mme Jobin, dont nous publions aujourd'hui le témoignage, et qui a été guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre est une preuve de la puissance de ce grand remède. Écoutez ce qu'elle dit : " Je suis née à Montréal, où j'ai toujours demeurée. Depuis un an, je ne sais trop s'il y a eu une seule journée où je puis dire que je n'ai pas souffert. Ma maladie commença par une grande faiblesse due à la pauvreté du sang. Je souffrais du mal de tête, douleurs dans le cou et dans les membres, je n'avais pas d'appétit, pas de sommeil. Avec cela je souffrais aussi d'une grave maladie de cœur causée par la peur du dernier tremblement de terre. J'avais des palpitations qui me traversaient le cœur et m'empêchaient de respirer. Je devais si faible et si nerveuse qu'au moindre bruit mon cœur cessait de battre, j'avais toutes les misères à marquer : pour monter un escalier, je perdais complètement haleine, et j'étais obligée de me reposer plusieurs fois, car j'étouffais. Je n'étais plus que l'ombre de moi-même. J'étais pâle, faible, maigre et signe infallible de la faiblesse du sang, j'avais la figure toute masquée. Ma maladie empira au point que je fus forcée de prendre le lit, et vins à deux doigts de la mort. Je fus administrée par un Père de l'Église St-Pierre. Je mis ordre à toutes mes affaires, je donnai ma petite fille à ma mère. Quoique résignée à mon sort, je trouvais que c'était bien triste de tout quitter, et si jeune, à 28 ans à peine. Une amie vint me voir, et me conseilla de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Comme j'étais consolée par les médecins, la pensée me vint d'essayer ce remède dont on me disait tant de bien. Je le pris ce jour, il fera époque dans ma vie, car aujourd'hui je suis guérie. Je peux vaquer à toutes mes occupations, je fais tout mon ménage de maison, sans ressentir la moindre fatigue. Les paroles me manquent pour exprimer toute ma reconnaissance pour les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles m'ont sauvé la vie. Puissent toutes les femmes malades suivre mon exemple et se guérir comme moi." Mme Louis Jobin, 219 rue Montcalm, Montréal. Les adresses que nous publions sont toujours celles qui nous ont données en même temps que le témoignage des femmes guéries, si vous ne pouvez trouver ces femmes en allant les voir ou en écrivant, veuillez donc nous avvertir, et nous ferons notre possible pour vous mettre en communication avec elles.



Mme LOUIS JOBIN

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent toujours les irrégularités, leucorrhée, la constipation, mal de reins, mal dans le bas ventre, dans les côtes, palpitations du cœur, tiraillements d'estomac, malentente les épaules, étourdissements, pertes de sommeil, elles guérissent toutes les maladies occasionnées par le retour de l'âge.

N'OUBLIEZ PAS de consulter notre médecin spécialiste. Si vous souffrez, écrivez-lui de suite en lui donnant une description complète de votre maladie. Ne lui cachez rien. Lui seul ouvrira vos lettres et les tiendra confidentielles. Il vous répondra en vous donnant beaucoup de bons conseils qui vous mèneront à vous guérir. C'est une chance qui vous est offerte, ne la manquez pas. Adressez vos lettres " Département Médical, Boîte 2306, Montréal."

RAPPELEZ-VOUS que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges pour 50 cents. JAMAIS AUTREMENT. Si votre marchand n'en a pas, envoyez-nous 50 cents en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste, pour six boîtes. Vous recevrez par le retour de la maille, les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous les envoyons partout aux Canada et aux États-Unis, sur réception du montant. Ayez soin de nous donner votre adresse bien complète afin d'éviter tout retard dans l'envoi.

Adressez :
Cie Chimique Franco-Américaine,
Département Médical,
Boîte Postale 2306, MONTREAL, QUE.

Extrait d'album :
" La froidure, il n'y a rien de tel aujourd'hui pour jeter de la poudre aux yeux et pour réussir dans le monde. Il faut avoir l'air gelé pour qu'on vous attribue quelque valeur.

" Voyez plutôt les marrons.
" Quand ils sont chauds, on en a une grosse poignée pour deux sous.
" Mais on les paie six francs la petite boîte, s'ils sont glacés."

* *
Les singularités de la langue...
La dans le bulletin financier de l'un de nos confrères :
" Les gaz sont fermes.
" Les fers sont mous."

Le coup de l'escalier.
Des messieurs de noir vêtus se rencontrent devant la porte. Le premier est un médecin, le second est un notaire, qui entrent chez une vieille dame malade.

Et le notaire, qu'on a appelé pour le testament, de s'incliner, en disant au médecin avec un sourire plein de gaieté :
— Après vous, mon cher collaborateur !

LA LOI COMMUNE
Inconnus ceux qui ne s'enrichissent pas au moins deux fois par an. Heureusement !
Baume Rhumal est là.

The Promotive of Arts Association, Ltd.
Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
Distribution de Tableaux
ET D'OBJETS D'ART
Tous les **MERCREDIS**
Prix du billet, **10 cents**
Distribution Mensuelle
TOUS
Les **Premiers Mercredis** du mois.
Prix du billet, **25 cents.**

NOUVELLE ROBE
POUR 10 CENTS

Un paquet des teintures 'Magnétiques' transformera votre vieille robe en une neuve. Ça se fait facilement et vite. Aucune étoffe peut être teinte tout en étant conservée souple et comme neuve, si vous faites usage des

TEINTURES 'MAGNETIQUES'

En vente partout, ou on vous enverra un paquet comme échantillon, pleine grandeur, aucune couleur, pour le prix 10c.

HARVEY MEDICINE CO., 424 rue St-Paul, Montréal.

VERNIS VOTRE JUMENT

N'est pas le meilleur moyen de faire reluire sa peau. Donnez lui quelques doses des célèbres Poudres de Condition du Dr Harvey (Dr. Harvey's Condition Powders), et votre bête montrera par son œil, sa peau luisante, son activité, qu'elle a recouvré la santé.

En vente partout, ou un paquet, pleine grandeur, envoyé comme échantillon sur réception du prix, 25c.

The Harvey Medicine Co., - 424 rue St-Paul, Montréal.

— Annonce lue dans un journal de la région :

AVIS

Il a été perdu dimanche dernier un chien d'arrêt anglais rétrivour, du nom de *Bène*. — Ce chien est tout noir, à long poil frisé, et très gros. — Il porte un collier. La personne qui le trouvera est priée de l'hospitaliser et de prévenir M. X. Il y aura récompense.

* *

Mlle Lucienne n'a pas été sage. Pour la punir, sa mère a déclaré qu'elle ne l'embrasserait pas pendant toute une semaine.

La pauvre enfant, triste, suppliait sa maman de lever la punition.

Et comme la maman demeurait inflexible :

— Eh bien, alors, tu m'embrasseras pendant que je dormirai.

L'ARMÉE PERMANENTE

Elle est innombrable, l'armée de ceux qui apprécient la valeur du *Baume Rhumal* contre la consommation.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,
Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUPELL,
Administrateur.

Amusements

PARC SOHMER

Comme nous le disions précédemment, les directeurs de notre parc favori préparent une réouverture qui laissera bien loin derrière elle tout ce qui a été présenté au public jusqu'à ce jour.

Des artistes d'opéra, chanteurs et danseuses ont été engagés, des chœurs puissants repètent avec acharnement et nous pourrons, d'ici à quelques jours, donner à nos lecteurs la primeur d'un programme bien propre à réunir tous les suffrages des dilettantes.

Le Parc Sohmer, grâce à sa clientèle, à ses programmes sans cesse renouvelés, ne craint la comparaison avec aucun des lieux d'amusement du continent américain.

Ses représentations dominicales de la saison d'hiver ont été un constant succès ; celles de la saison d'été vont être toute une révélation.

X

EDEN MUSÉE, ODÉON

Toujours affluence de public à l'Eden Musée où l'Histoire du Canada est si fidèlement représentée et où toutes les actualités sont soigneusement suivies. Grand succès également pour l'Odéon où, chaque semaine, un spectacle nouveau est mis au point et présenté au public.

En ce moment ce sont les péripéties de la guerre hispano-américaine qui, chaque soir, sont accueillies par le public choisi qui se presse à cette charmante salle.

Voir aussi les cérémonies imposantes des funérailles de Mgr Taschereau, les vues animées, toujours si goûtées, du cinématographe, etc., etc.

PALLADIO.

Les eaux et les fortunes qui croissent trop vite sont toujours plus ou moins bourbeuses. — DUCLOS.

COMMENT IL A COMMENCÉ

[Hamilton, Ont.]

Il y a quelques jours, la petite histoire suivante fut entendue dans un tramway de Hamilton.

Un homme d'affaire proéminent disait : " Un matin, il y a à peu près un an, je m'éveillais avec une légère douleur dans l'épaule. Je n'y attachais pas beaucoup d'attention au commencement, mais la douleur devint si forte que je me décidais à consulter un médecin, lequel m'apprit que j'avais un rhumatisme. La semaine suivante je pris le lit et je souffris d'une façon atroce durant dix mois, tous les remèdes ne m'apportant aucun soulagement. Je suppose que je serais encore au lit si j'en n'avais pris du *Rickman's Kootenay Cure* qui me guérit complètement. Mon cher ami, puisque vous êtes atteint de rhumatismes, essayez ce remède de suite."

John O'Neil, résident au No 65 rue Walnut-Sud, Hamilton, Ont., fait une déclaration assermentée. " Pendant douze mois il a souffert des effets d'un rhumatisme, ne pouvant quitter son lit et torturé par des douleurs intenses. Il dit : " J'ai plus de soixante ans, ce qui me faisait craindre que la maladie ne devint chronique. En entendant parler des guérisons obtenues par le *Rickman's Kootenay Cure*, j'ai décidé de prendre de ce remède et maintenant je suis heureux d'apporter mon témoignage sur ces étonnants pouvoirs, car il m'a guéri et je le recommande à tous. Je connais d'autres personnes qui ont été guéries également de rhumatisme et de sciatique."

Assermenté devant moi,

T. F. LYALL, Commissaire,
25 août 1896.

(Signé) JOHN O'NEIL.

Si vous ne pouvez obtenir ce remède de votre pharmacien, demandez-le directement à la S. S. Rickman's Kootenay Cure Medicine Co., Limited, Hamilton, Ont.

Prix \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5. Livre contenant diverses déclarations assermentées, envoyé gratis sur demande.

Les Pilules Kootenay contenant le nouvel ingrédient, sont une guérison certaine pour le mal de tête, la bile et la constipation.

Prix 25c, envoyés par la poste à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. E. MCGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

LA SOCIÉTÉ

DES ECOLES GRATUITES

DES ENFANTS PAUVRES, ETC.

A transporté ses bureaux au
No 80 Rue St-Laurent, 1er étage.

Distribution d'objets d'art tous les soirs à 8.30 hrs P. M.

La quantité de gens qui sortent du baigne, par suite d'erreurs judiciaires constatées, rappelle la farce que faisait Henri Monnier dans la foule.

Brusquement, il élevait la voix et demandait à un monsieur :

— Est ce que je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer au baigne ?

Et quand on ne se retournait pas suffisamment, il reprenait :

— Vous rappelez-vous le jour où l'on a guillotiné mon père ?

* *

Guillaume II, tout kaiser qu'il soit, n'a pu échapper au temps qui ne craint pas d'être poursuivi pour crime de lèse majesté.

L'empereur vient d'être, tout comme un simple sujet, mis en quarantaine. Il est né, en effet, le 27 janvier 1859

* *

X..., qui est très paresseux, disait :

— Je prends mon courage à deux mains. Eh ! alors, avec quelle main puis-je travailler ?

Extrait d'un roman-feuilleton en cours de publication dans un journal populaire :

— Attention, dit à voix très basse Ernestine à son mari, il y a à côté de nous un vieux qui écoute notre conversation d'un mauvais œil...

* *

Au cours de l'inauguration d'un pont dans une petite localité, de magnifiques pompiers casqués et empanachés font la haie sur le passage du secrétaire général de la Préfecture. Celui-ci les admire comme il convient, puis demande avec intérêt au maire :

— Et ces superbes pompiers ont à leur tête ?...

— Un casque, Monsieur le ministre.

Poudre Dentifrice au Quinquina

De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centims la boîte

FRANCOEUR & RAGICOT

Fabricants et Importateurs de . . .

Chapeliers et Manchonniers

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

MONTREAL.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Ags.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

Eau complètement renouvelée

Tous les trois jours dans le grand bassin, aux BAINS LAURENTIENS, 50,000 Gallons de belle eau claire comme du cristal coulent dans le bain, chaque jour.

Douche et Nage - - - - 25c
Enfants - - - - - 15c

Serviettes et Costumes de bain gratuits.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES: - Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Dialogue de mœurs modernistes.
Une dame du monde rend visite à une amie pour cause de jour de l'An.
—J'ai bien pensé à vous, fait l'amie. Alors vous voilà veuve?
La visiteuse (avec sensibilité).—Oui, j'ai eu la douleur de perdre mon mari il y a un mois... (Quittant le ton ému). Précisément au moment où j'allais plaider en divorce...

Un musicien a contracté la singulière manie, toutes les fois qu'il monte ou descend son escalier, d'attribuer mentalement à chaque marche le nom d'une note de la gamme. Première marche, do; deuxième marche, ré, etc. L'autre jour, il trébuche, tombe à la renverse et dégingole la moitié d'un étage.

—Aïe!... s'écrie-t-il, en se relevant tout endolori, j'ai dû mettre le pied sur un dièze!

On parle d'un aimable philanthrope. —Ah! oui... Un cœur excellent, déclare quelqu'un; il voudrait voir tous ses amis crever de faim pour avoir le plaisir de leur offrir une pièce de cent sous!

Dr A. SAUCIER
DENTISTE
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

En visite chez des bourgeois, un de nos amis n'est pas peu surpris d'entendre appeler la bonne: Rose Pompon. —Pourquoi ce surnom poétique? demande-t-il. —C'est bien simple... Cette fille s'appelle Rose; nous ajoutons Pompon depuis que nous en avons trouvé un, — de shako — dans le potage!

Entre deux gendarmes. —Paraît, brigadier, qu'on va supprimer les anciens partis! —Puisqu'ils sont partis, pas besoin de les supprimer.

L'autre jour, X... visite une maison de campagne. —Il y a une vue ravissante de la chambre à coucher, lui dit la gardienne. —Une vue? Mais la fenêtre ouvre sur une maison... —Oh! reprend la gardienne, si vous saviez combien est jolie la dame qui l'habite pendant l'été!

Comme l'on parle. Entendu au Grand-Café: —Dieu donc, Romulus, te souviens-tu de l'histoire de la douzaine d'huitres? —Parbleu! j'en étais!

Le petit Saint-Clinclin arrive chez le coiffeur et s'installe dans le fauteuil. Le coiffeur.—Mon petit ami, comment voulez-vous que je vous coupe les cheveux? Saint-Clinclin.— Comme papa... avec une grande place vide au milieu!

PAS DE NÉGLIGENCE
On évite les plus graves complications en prenant du Baume Rhumal dès qu'on se sent gêné de la gorge. 25c partout.

"KING'S DAUGHTERS"

Cette société affirme que le "Ryckman's Kootenay Cure", pour les Rhumatismes, est d'une valeur inappréciable

UN MERVEILLEUX BIENFAIT POUR L'HUMANITE

HAMILTON, ONT. AVRI 2 1895.
S. S. Ryckman, ECR. M. P.,
Hamilton, Ont.

CHER MONSIEUR.—Notre société a décidé de vous écrire afin de vous affirmer nos sincères remerciements pour votre merveilleux remède "Kootenay Cure", que vous avez généreusement donné à la "Cheerful Worker's Circle of King's Daughters, Hamilton." Il a apporté la guérison parfaite dans plusieurs cas de rhumatismes et, dans un cas spécial, celui de Georges Hall, résident sur l'avenue Sanford, près la rue Huron. Quand nous avons visité M. Hall, ces temps derniers, il était absolument invalide, sans espoir de revenir à la santé, par suite de rhumatismes sciatiques de longue durée. Nous lui avons donné une bouteille de votre "Kootenay Cure" et, après l'avoir pris, il guérit en trois semaines, pouvant marcher, ce qui ne lui était pas arrivé depuis de longs mois. Son cas était absolument désespéré et sa guérison est tout à fait extraordinaire. Nous n'avons aucune hésitation à affirmer que cette guérison est due au "Kootenay Cure." Si vous pensez que la publication de cette lettre puisse rendre service à l'humanité, nous vous donnons l'autorisation de la publier en tout ou en partie. Vous souhaitant un succès continu et vous remerciant encore une fois,

Nous demeurons, etc.,
Signé MAY PRATT, President,
MME D. B. PRATT,
Avenue N. Est, No 25.

Le "Kootenay Cure" se vend \$1.60 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5, soit chez votre pharmacien, ou directement de la
S. S. RYCKMAN'S MEDICINE CO., LTD.
HAMILTON, ONT.

Les Pilules Kootenay contiennent un nouvel ingrédient et sont une guérison certaine pour le mal de tête, la bile et la constipation.
Prix, 25 cents, envoyés par la maille à l'adresse que l'autre attend que son feu s'allume. Le

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 129



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme J. Letourneau, Mme A. Roy, Mlle A. Aubertin, Mlle M. Rouillard, J. E. Contellor, J. Demers, F. Guérin, A. Leblanc, A. Moretti, A. Sincennes, O. Warnault (Montréal), H. E. Langis (Bie, Q.), Mlle I. Bisson (Buckingham, Q.), L. Dutil (Danville, Q.), Mme P. Morissette (Granby, Q.), Dr J. A. A. Lefebvre (Joliette, Q.), N. Dancher (Langue Pointe, Q.), Mlle J. Pariseau (Milton East, Q.), W. Bernard (Nioche, Q.), W. Deschamps (Québec, Q.), H. Ménard (St-Clet, Q.), H. Valade (St Laurent, Q.), A. Lagne (Theford Mines, Q.), Mlle M. Bouchard (New-Auburn, Me.), C. Guimond (Berlin, N. H.), E. Desrosiers (Brunswick, Me.), Mlle A. Mirault (Cohoes, N. Y.), J. B. Fournier, J. D. Thibault (Fall-River, Mass.), A. Couture, J. Rousseau (Haverhill, Mass.), J. Goulet, J. Roy (Holyoke, Mass.), Mme M. Perron (Lawrence, Mass.), Mlle M. Z. Bernier, Mlle M. St-Hilaire (Le-wiston, Me.), J. Hamel (Lisbon, Me.), Mme C. H. Boisvert, Mlle P. Houle, Mlle L. Patenaude, T. Gervais, N. Langevin, P. Larroque (Lowell, Mass.), Mlle J. Morin, N. Boisvert (Manchester, N. H.), L. A. de C. Laminais, J. Dorbec, A. W. White (Nouvelle-Orléans, La.), M. Gagnier (North Adams, Mass.), J. Bellemare, A. LaCue (Pawtucket, R. I.), J. G. Robergo (Somersworth, N. H.), Mlle C. Gauthier (West-Manchester, N. H.), J. Desnoyers (Waitsfield, Vt.), Mlle M. Leclerc (Woonsocket, R. I.), A. Roulier (Berlin, N. H.), A. Paris (Manchester, N. H.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: O. Warnault, 689 Barri (Montréal), L. A. de Castora Laminais, 1124 Johnson (Nouvelle-Orléans, La.), Mlle M. St-Hilaire, 383 Lisbon (Lewiston, Me.), J. Bellemare (Pawtucket, R. I.), Dr J. A. A. Lefebvre (Joliette, Q.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Troubles de Cuisine évités . . .

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

POELE DU MONTREAL GAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de bois, ne fait ni sulet, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales. —envoi franco de port.

PRIX: No 8, \$16; No 9, \$25

au comptant. Nous montrons nos poêles gratuits, vous n'avez pas de note de payer, ou, alors, nous vous montrons un tel poêle. Nous dans votre maison pour \$100 au maximum et \$500 par an les deux années suivant, si après que le poêle devient votre propriété absolue.

Pour s'adresser, GENÈVE, VILLEVALE & COY. CHATELAIN, montrez tout prêt à servir. CATALOGUES de tous les types pour cuisiner, à gaz, à bois, à charbon, à l'eau chaude, etc.

The Montreal Gas Co'y
Bâtiment
New York Life,
Place d'Armes,
MONTREAL

LES **CIGARES et CIGARETTES** Chamberlain **SONT** FIN DE SIECLE **ESSAYEZ-LES!** **DIX Cents**

Chez un célibataire :
 — Ah ça, pourquoi diable avez vous renvoyé votre vieille bonne ?
 — A cause de son entêtement. Figurez-vous que voilà dix ans que je lutte avec elle pour avoir un bain de pieds !
 **
 Mme Z... s'extase sur son dernier né.
 — Trois mois !... Est-il gentil !
 — Il ne parle pas encore ?
 — Non. Mais il pleure si fort, que l'on croirait entendre passer la voiture des pompiers !



Faussees dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
 DENTISTE
 Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Taupin dine pour la première fois dans la famille de sa fiancée.
 A peine assis, il prend son verre, son assiette et son couvert, qu'il essuie avec sollicitude.
 Et comme chacun le regarde avec stupeur :
 — Voyez-vous, dit il, on ne saurait prendre trop de précautions dans les maisons qu'on ne connaît pas bien !
 **
 Conseil d'une mère à son fils :
 — La première fois que tu dîneras chez les parents de la jeune fille que tu te proposes d'épouser, observe la façon dont elle s'y prendra pour ôter la croûte du fromage de Gruyère. Si, méticuleusement, elle n'en enlève qu'une pellicule, c'est une averse. Ne t'engage pas. Si, négligemment, elle coupe juste entre le fromage et la croûte, déclare-toi. Ce sera une excellente ménagère.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues De MCGALE

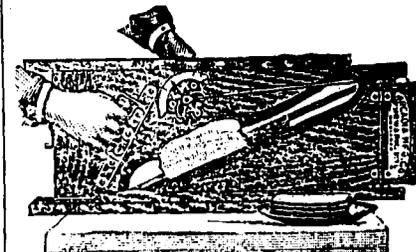
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Ce n'est vraiment pas de chance, disait l'autre jour Grosbinet à un ami. Figurez-vous que je mets la main sur un vieux garçon auquel je pense marier ma fille aînée. Pendant un mois, je l'invite à dîner tous les jours, et le sachant gourmand, j'engage une cuisinière émérite, un véritable cordon-bleu ; avez vous ce qu'il arrive ?
 — ???
 — Il épouse la cuisinière.

Entre électeurs :
 — Alors, dans votre circonscription, c'est encore un avocat qui se présentera ?
 — Oui, M. Dabagoux, auteur d'un ouvrage de droit intitulé : "Des cas de nullité."
 — Une autobiographie ?

QUERY FRERES
 PHOTOGRAPHES
 Côte Saint-Lambert, No 10
 MONTREAL



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 8 Rue St-Laurent.

Tel. Bell 784
D^r F. T. DAUBIGNY
 Médecin-Vétérinaire
 Professeur à l'Université Laval.
 Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
 Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
 MONTRÉAL

Les agents conduisaient hier au commissariat de police un solide gaillard, aveugle, qu'ils venaient de surprendre lisant le journal.
 — Vous n'êtes donc pas aveugle ? de manda le magistrat.
 — Pas du tout, Dieu merci !
 — Pourquoi alors allez-vous ça et là, avec une plaque et un chien ?
 — C'est pour dresser des chiens à conduire des aveugles.

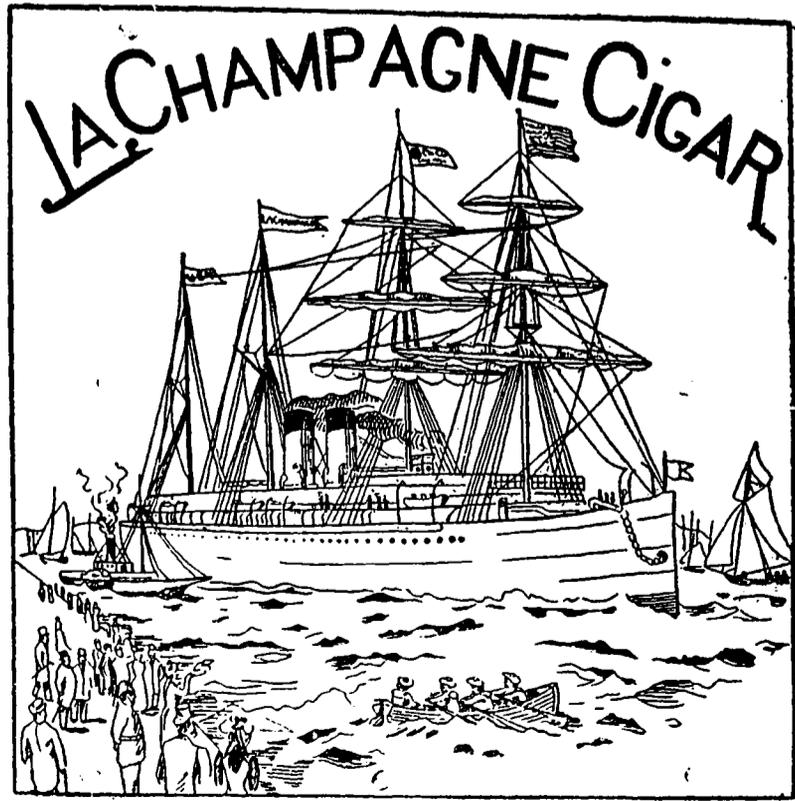
**
 Coquetterie précoce.
 On habille la petite Pauline, qui va partir pour la campagne.
 — Maman, s'écrie-t-elle, mets-moi mes bottes neuves, tu sais, celles qui me font mal !

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 131



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : **LES DEUX GEANTS EN PROMENADE.**
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
 Aux 5 premières solutions tirées au sort, parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 25 mai, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.